





TOURS ARCHÉOLOGIQUE

HISTOIRE ET MONUMENTS

A

MONSIEUR ANATOLE DE MONTAIGLON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES CHARTES

SOUVENIR

D'ÉTUDES COMMUNES ET DE VIEILLE AMITIÉ

CHARLES DE GRANDMAISON.

TOURS ARCHÉOLOGIQUE

HISTOIRE ET MONUMENTS

PAR

M. CHARLES DE GRANDMAISON

ARCHIVISTE D'INDRE-ET-LOIRE

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ANCIEN PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE



PARIS

H. CHAMPION, LIBRAIRE

15, QUAI MALAQUAIS, 15

1879

PRÉFACE

> **L'amour du pays est en raison de la connaissance de son histoire, et si l'on veut faire pénétrer cet amour dans les esprits, il faut que cette histoire devienne familière à tous.**
>
> (VIOLLET-LE-DUC, ***Histoire d'un hôtel de ville et d'une cathédrale.***)

Tours est assurément une des villes de France où les arts ont été cultivés avec le plus de persévérance et de succès. L'architecture, qui les résume tous, a couvert son sol de monuments nombreux et variés, et toutes les grandes époques de l'art national y ont laissé des témoins ou des souvenirs.

Les Romains l'avaient ornée de somptueux édifices, dont les débris se rencontrent encore dans les fondations des murailles construites à la fin du IIIe siècle. Dans la seconde moitié du Ve, la civilisation antique, sur le point d'expirer, faisait un dernier effort pour élever, en l'honneur de saint Martin, la célèbre basilique regardée pendant la première partie du moyen âge comme l'un des plus magnifiques sanctuaires de l'Occident.

La vivifiante influence de Charlemagne s'y était fait sentir, et lorsqu'aux ténèbres de la décadence carlovingienne succéda l'aurore d'une renaissance architecturale, Hervé rétablissait, peu d'années après l'an mille, l'église de Saint-Martin, et donnait au nouvel art de bâtir un élan qui s'étendait à toute la province.

Le XIIIe siècle vit élever la belle abside de notre cathé-

drale et l'église de Saint-Julien, où l'élégance des détails se joint à la pureté du style, pour produire un type achevé de l'art ogival.

Dès les premières années du XVIe, à l'époque où l'architecture du moyen âge dégénérée fait place à celle de la Renaissance, c'est encore à Tours et dans les environs, que ce genre nouveau se manifeste avec une précocité et une abondance qui font l'étonnement des archéologues étrangers à notre province.

Nulle part ailleurs peut-être, on ne rencontre plus d'édifices appartenant à cette première période de la Renaissance qu'on a appelée française, pour la distinguer de celle inaugurée par l'école de Fontainebleau, dont en effet elle diffère grandement. Non pas cependant que cette Renaissance doive être considérée comme un pur produit du génie local, ainsi qu'on a essayé de le soutenir, par un sentiment patriotique, fort estimable sans doute, mais évidemment exagéré. L'étude de l'antique et de l'Italie a eu, sur cette remarquable transformation de l'art, une influence sensible, quoique indirecte. Si elle s'est opérée en Touraine plutôt qu'ailleurs, c'est que de là étaient partis pour l'Italie, à la fin du XVe siècle, Charles VIII et la plupart de ses compagnons, déjà préparés par les peintures de Jehan Fouquet à apprécier l'architecture de cette contrée, et que là ils étaient revenus, ramenant avec eux non-seulement des ouvriers et des artistes italiens, mais surtout le vivant souvenir de toutes les beautés qu'il leur avait été donné de voir et d'admirer pendant cette romanesque et glorieuse expédition.

Ces beautés, on ne songea point alors à les copier et à les imiter servilement, comme on devait trop le faire plus tard, mais on sut les approprier à notre climat, à nos habitudes, à notre mode de construction, et cet heureux accord, produisit des œuvres dont l'élégance et le charme n'ont pas été surpassés, même en Italie. C'est en ce sens que cet art nouveau est original; mais on ne saurait aller plus loin, sans être démenti par l'histoire.

Toutes ces richesses architecturales n'étaient certes pas inconnues. Depuis près de quarante ans, la Société archéologique de Touraine en fait l'objet de ses constantes études, et les principales d'entre elles ont été décrites et appréciées avec un talent et une compétence qui ne laissent que bien peu à désirer.

Il nous a semblé néanmoins que ces monuments, gagneraient encore à être présentés dans un ordre chronologique, et à se trouver replacés dans le milieu social et artistique qui les a vus naître.

Nous avons essayé de nous mettre en état de remplir cette tâche par de longues et patientes études, notamment par la publication des *Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine,* qui remonte à près de dix ans. Ce livre sera cité souvent, trop souvent peut-être, mais on voudra bien songer que, jusqu'à présent du moins, il est la mine la plus abondante en matériaux de ce genre, et voir là notre excuse.

Nous ne nous dissimulons point les imperfections de notre travail. Indépendamment de celles qui peuvent nous être justement imputées, nous aurions dû, peut-être,

donner plus d'étendue aux descriptions de certains édifices, et plus de développements à l'examen de quelques opinions de nos devanciers, que nous n'avons pas admises. Mais ce livre ayant paru par chapitre, et même à des intervalles assez éloignés, dans le *Bulletin monumental*, il a fallu, pour ne pas éterniser la publication, se borner aux traits les plus caractéristiques et aux arguments qui ont semblé les plus décisifs.

Tel qu'il est cependant, nous pensons qu'il présente un résumé exact et comme un inventaire des richesses archéologiques de la ville de Tours, et nous l'offrons au lecteur avec confiance, parce que nous avons vu de nos yeux les monuments dont nous parlons, et que toutes nos indications ont été puisées aux sources les plus authentiques.

Puisse ce mince volume faire mieux connaître et apprécier la part de gloire qui revient à la ville de Tours dans le développement artistique de la France! Puisse-t-il inspirer à la génération actuelle, en même temps qu'une noble et généreuse émulation, le respect des monuments que nous ont légués nos pères, et l'amour de ce coin de la France, véritablement privilégié, puisqu'au milieu des plus gracieuses beautés de la nature, il offre toutes les délicatesses et toutes les magnificences de l'art le plus accompli!

CH. DE GRANDMAISON.

TOURS ARCHÉOLOGIQUE

HISTOIRE ET MONUMENTS

I

ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

Comme presque toutes les origines, celle de Tours est fort obscure. Le moyen âge, trompé sans doute par une similitude de noms, lui donna pour fondateur le troyen Turnus, petit-neveu d'Enée. Cette fable eut jusqu'au siècle dernier le plus grand succès, et l'on montrait même le tombeau de Turnus, qui n'est autre chose qu'un fragment de frise provenant d'un édifice romain (1).

Malgré une opinion admise par un grand nombre d'écrivains, nous ne pensons pas que le lieu aujourd'hui occupé par la ville de Tours, ait été, à l'époque celtique ou gauloise, la capitale des anciens Turons. Sa situation entre deux grands cours d'eau, sujets alors, non moins qu'aujourd'hui, à de fréquents débordements qui couvraient presque toute la plaine et, faute de ponts, rendaient le plus souvent les communications impossibles

(1) Cette pierre, longue de 3^m 16 centimètres sur 82 centimètres de largeur, décorée sur une de ses faces de rinceaux sortant d'un vase et sur l'autre de petits caissons fleuronnés, après avoir longtemps servi de linteau à l'une des portes du vieux château, du côté de la Loire, est aujourd'hui déposée au musée de la Société archéologique de Touraine. Tout auprès se voit un bas-relief représentant Diane ou une nymphe et qui a été récemment extrait des substructions de nos murailles gallo-romaines.

avec les deux rives, ne permet guère une telle supposition. Aucune découverte archéologique n'est d'ailleurs venue la confirmer. Le sol, quelque profondément qu'il ait été fouillé, n'a jamais donné que des débris ou des objets appartenant à l'époque romaine ; on n'y a même pas rencontré, que nous sachions, de ces armes ou instruments en silex travaillé, si abondants dans tous les lieux habités par l'ancienne race gauloise (1). Enfin, comme le remarque très-justement M. Mabille, si un centre important de population gauloise avait existé dans ce lieu, le nom celtique de ce *vicus* aurait survécu, ainsi que cela est arrivé pour *Subdinum* (le Mans) et pour tant d'autres vieilles cités de la Gaule (2).

Les Turons avaient-ils, à proprement parler, une capitale ? C'est là une question qui nous paraît au moins douteuse et qui demanderait à être résolue tout d'abord. Il est assez probable que cette tribu qui faisait partie de la confédération des *Aulerci* et se trouvait particulièrement répandue au sud de la Loire et du Cher, ne possédait que de grands villages avec quelques lieux de refuge dont le camp de Cinais peut donner une idée. Toujours est-il que César, qui parle à peine des Turons, dont le premier il

(1) Le cippe quadrangulaire trouvé en 1870 dans les fouilles faites pour établir l'égout de la rue de la Caserne, et qui porte le nom de Taranus le Chevelu, appartient à l'époque romaine ; il prouverait uniquement, s'il s'agit d'un Dieu et non d'un simple particulier, que les Gaulois avaient conservé sous les Romains l'exercice de leur religion. (Voir sur ce cippe le *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*. Tome 1er, p. 234.)

(2) *Notice sur les divisions territoriales et la topographie de l'ancienne province de Touraine*. In-8°, Paris, Henaux, 1866, p. 9.

nous a révélé l'existence, ne dit mot de cette prétendue capitale.

La ville de Tours est mentionnée pour la première fois au IIe siècle par le géographe Ptolémée, qui la nomme *Cesarodunum* (1). La table de Peutinger (2) donne la même forme. Dans la notice des Gaules (3), Tours a le titre de *civitas Turonorum* et il le porte également dans les inscriptions de la cave de l'archevêché sur lesquelles nous reviendrons.

La Touraine, conquise par César en 55 avant Jésus-Christ, prit part à la lutte suprême provoquée l'année suivante par Vercingetorix et envoya son contingent sous les murs d'Alesia. Ce contingent était de 8,000 hommes comme celui des Pictons, des Parisiens et des Suessons. Après le désastre d'Alesia, le calme se fit dans nos contrées et jusqu'au Ve siècle après Jésus-Christ, l'histoire ne signale qu'un seul soulèvement des Turons, en 21 après Jésus-Christ, lequel fut énergiquement réprimé.

Pendant cette longue période, deux villes se sont pour ainsi dire succédées l'une à l'autre sur l'emplacement de Cesarodunum ; la première en date, ville de plaisance et de commerce, dura jusqu'à la construction des murailles gallo-romaines, qui, comme nous le verrons plus loin, eut lieu tout au commencement du IVe siècle ; la seconde paraît avec le *castrum* romain ; Cesarodunum devient une ville militaire, une place de guerre.

L'heureuse position de la ville de Tours, entre deux

(1) *Géographie de Ptolémée*, édition Léon Renier, *Annales de la Société des antiquaires de France*, 1848.

(2) *Table de Peutinger*, Dom Bouquet, T. I, p. 122.

(3) *Notitia provinciarum et civitatum Galliæ*, Dom Bouquet, T. I, p. 112.

grandes rivières navigables qui, très-probablement, se rejoignaient déjà en aval par la coupure plus tard appelée le ruau Sainte-Anne, dut frapper les Romains, si habiles colonisateurs. Ce fut là, au centre de la province, en un lieu facile à approvisionner et à défendre, qu'ils créèrent leur principal établissement. Les progrès de la nouvelle cité paraissent avoir été rapides, car les mêmes conditions qui rendaient en ces lieux tout établissement important très-difficile, sinon impossible, pour des peuples si peu avancés que les Turons, devenaient favorables entre les mains de gens armés de toutes les forces de la civilisation, comme l'étaient alors les Romains. Dès le commencement du IIe siècle, une inscription, aujourd'hui perdue, mais que rien n'autorise à révoquer en doute, annonce déjà une ville florissante (1). Un peu plus tard, les belles inscriptions conservées dans les caves de l'archevêché et qui doivent être du IIIe siècle, lui donnent le titre de *ville libre*. Voici le texte de ces inscriptions, malheureusement mutilées, mais qui peuvent être comptées parmi les plus précieuses antiquités de la ville de Tours (2) :

......SI NEPOTI
CIVITAS TV
RONOR[VM] ·LIB[ERA]

CIVITAS TV[RO]
[NORVM] LIBERA

(1) IMP. CÆSARI. DIVI. TRAJANI. PARTHICI. FILIO. DIVI. NERVÆ. NEPOTI. TRAJANO. HADRIAN. AUG. PONTIFICI. MAX. TRIB. POT. COSS. III. Chalmel, *Histoire de Touraine*, T. I, p. 68.

(2) Baluze avait copié ces inscriptions dans les caves de l'archevêché le 13 mai 1711. Un moulage exécuté sur notre proposition se trouve au musée de la Société archéologique de Touraine. Ce même musée renferme deux cippes funéraires, avec inscriptions, trouvés à Tours. (Voir le catalogue.)

Les villes libres avaient un sénat composé des principaux propriétaires et chargé de la perception des impôts, de l'administration de la cité et surtout de la surveillance des chemins et des établissements publics. Il faut y joindre la curie devant laquelle se faisaient les insinuations de testaments et de donations. Elle avait ses rôles et ses archives confiés à des gardiens spéciaux. Cette première cité romaine, ville de commerce et de plaisance, atteignit un haut degré de prospérité; elle eut ses temples, ses palais, ses thermes et un vaste amphithéâtre; un aqueduc, traversant le Cher près de Saint-Avertin, y amenait les eaux d'une fontaine située dans les environs de Bléré. Des temples et des palais, nous ne connaissons que des débris, aujourd'hui enfouis dans les substructions de la muraille gallo-romaine (1). Les thermes sont mentionnés dans des chartes de Saint-Martin du IXe siècle et c'était d'eux évidemment que la justice des Bains tirait son nom; mais nous possédons encore des restes considérables de l'amphithéâtre, qui ont permis d'en reconnaître le périmètre et les dimensions. D'après M. le général de Courtigis, qui a résumé et complété les travaux de la commission nommée par la Société archéologique en 1853, le grand axe de cet

(1) Maan, dans la préface de son *Histoire de l'église métropolitaine de Tours,* parle de temples dédiés à Mercure, à Vénus, aux dieux pénates, dont il indique même la position, ainsi que d'un palais de l'empereur Valérien; mais il ne cite aucune source ancienne, comme on le pense bien, et ne semble être ici que l'écho de vaines traditions populaires, analogues à celle qui faisait de Turnus le fondateur de Tours. Du reste Maan croyait à cette origine troyenne de notre cité et mentionne sérieusement le prétendu tombeau de Turnus, ce qui peut donner une idée de sa valeur comme critique, au moins pour ces époques reculées.

amphithéâtre n'avait pas moins de 135 mètres et le petit 120 (1). Il pouvait donner place à 12,000 spectateurs environ, ce qui indiquerait une population libre considérable.

Cette population, bien qu'elle eût son principal centre dans ce qui fut plus tard le quartier de l'archevêché, n'était point agglomérée ; elle s'étendait dans la plaine, qui était couverte de nombreuses villas. Des débris romains ont, en effet, été rencontrés sur plusieurs points de la commune actuelle de Tours, et quelques-uns, comme les pâtis de Beaumont, sont à une notable distance de la cathédrale. La ville avait ses cimetières dont l'un, situé près de la voie de Tours à Amboise, a été reconnu lors de la création de la gare du canal; un autre était au lieu dit la *Verge,* près de la voie de Tours à Poitiers par Saint-Avertin. Ces deux cimetières ne contenaient guère que des urnes cinéraires, ce qui indique une haute antiquité. Un troisième, qu'on peut considérer comme une annexe du second, a été constaté le long de la même voie, à l'est du pâtis Saint-Lazare, en creusant les fondations des nouveaux ateliers du chemin de fer. Il était plus rapproché de Cesarodunum et annonçait une époque un peu plus récente que le précédent. Enfin, dès le IIIe siècle, les chrétiens avaient leur cimetière aux environs de l'église actuelle de la Riche.

Cesarodunum s'était développé dans cette fertile vallée, où il avait successivement occupé tous les points placés au-dessus du niveau habituel des inondations de la Loire et du Cher, qui, à cette époque reculée, étaient loin d'atteindre la hauteur à laquelle on les voit parvenir aujour-

(1) Ces dimensions sont très-probablement un peu exagérées, mais tant que de nouvelles études ne seront pas venues rectifier ces chiffres, il faut bien s'en tenir aux résultats obtenus en 1853.

d'hui, car les rivières n'étant pas endiguées, leurs eaux se répandaient librement dans les campagnes converties en vastes marécages.

La cité romaine n'était pas fermée de murailles, confiante dans les armes des légions et dans sa position au centre de la Gaule depuis longtemps pacifiée. Mais il vint un jour où cette quiétude fit place à de mortelles alarmes, où ce bien-être et cette prospérité furent subitement interrompus par une effroyable catastrophe, dont l'histoire ne nous a pas conservé le souvenir, mais que des traces encore apparentes ne permettent pas de révoquer en doute. Cette ville ouverte fut prise, pillée et en partie détruite. La tourmente passée, les habitants qui avaient survécu songèrent à se mettre à l'abri de pareils désastres. L'enceinte fut resserrée et fortifiée de puissantes murailles dont des restes considérables subsistent encore. Comme le temps pressait et qu'on avait sous la main de nombreux débris de la portion de l'ancienne cité non comprise dans la nouvelle, ces débris furent employés dans les fondations. Ainsi s'explique la présence dans les substructions de nos murailles de ces fûts de colonnes, de ces chapiteaux, de ces bas-reliefs, de ces frises, de ces architraves presque tous de grande dimension, qu'on y rencontre si fréquemment; ainsi s'expliquent les traces d'incendie qu'ont révélées les fouilles du palais de justice (1); ainsi s'explique surtout la forme irrégulière et anormale de notre enceinte gallo-romaine, dont le périmètre a été reconnu par la Société archéologique en 1853. Cette forme est sensiblement celle d'un trapèze ayant son grand côté

(1) L. Boileau. *Notice sur les objets gallo-romains trouvés dans les fondations du nouveau palais de justice de Tours*. Tours, Mame, 1840.

parallèle à la Loire; la face sud, au lieu d'être en ligne droite comme les autres, présente dans sa partie médiane une vaste saillie semi-circulaire qui forme comme un énorme cavalier dominant la campagne et protégeant les flancs de la place. Cette saillie paraissait tellement inexplicable que les premiers archéologues qui se sont occupés de nos murailles, n'avaient trouvé rien de mieux que de la supprimer et de tirer une ligne droite de la tour du Petit-Cupidon à la tour de l'Archevêché, ainsi qu'on peut le voir sur le plan donné par M. Champoiseau dans ses *Tableaux chronologiques*, et reproduit par M. A. Giraudet dans son *Guide du voyageur à Tours*. Or, elle n'était autre chose que la moitié de notre amphithéâtre, conservée comme moyen de défense par les constructeurs de la nouvelle enceinte. L'examen auquel s'est livrée en 1853 la commission nommée par la Société archéologique, quoique incomplet dans certaines de ses parties, ne laisse aucun doute en ce qui concerne le fait principal. Voici comment s'exprime, dans un mémoire résumant les travaux de la commission, M. le général de Courtigis, chez lequel le savoir de l'archéologue se trouvait pour ainsi dire doublé par le coup d'œil de l'homme de guerre :

« L'ingénieur chargé du tracé de l'enceinte fut donc naturellement porté à le prendre (l'amphithéâtre) pour base de son système, et se servant de la partie sud de l'hémicycle comme d'une vaste tour formant un cavalier, il en fit le flanquement central et principal de toute la ligne méridionale de sa fortification; puis, prenant le centre même de l'amphithéâtre pour point de départ de cette ligne, il dirigea de chaque côté ses murailles comme deux rayons prolongés, l'un vers l'est jusqu'à la tour dite de Cupidon, et l'autre vers l'ouest jusqu'à celle de l'Archevêché; à partir de ces deux points extrêmes, il dirigea

directement vers la Loire, sous deux angles égaux de 95 degrés, les deux lignes destinées à raccorder ce front avec la portion de l'enceinte élevée sur la rive du fleuve, enfermant ainsi une surface trapézoïde de 92,380 mètres de superficie.

« Vous remarquerez que les deux branches latérales du front sud qui se rattachent à l'amphithéâtre ne sont point en ligne droite, comme il semblerait naturel de le supposer; mais qu'elles s'infléchissent en arrière, de sorte que leur point de rencontre au centre de l'édifice se fait sous un angle très-ouvert. Cette disposition s'explique d'une manière satisfaisante en faisant attention que l'ingénieur a dû chercher à raccorder sa muraille avec le mur du cirque, sur une partie massive et solide, et qu'il n'a pu la trouver qu'en arrière des deux portiques servant d'ouverture aux communications latérales qui s'ouvraient suivant le diamètre même de l'édifice (1). »

La nouvelle enceinte était loin de comprendre tout l'espace occupé par l'ancien Cesarodunum. Elle s'étendait du nord au sud, de la Loire à l'Archevêché; de l'est à l'ouest, de la rue du Petit-Cupidon à la rue Saint-Maurice. Elle avait plus de trois mètres d'épaisseur; sa base ou plutôt ses fondations sont formées de gros blocs en partie sculptés, et offrant l'apparence de constructions cyclopéennes. Mais le mur lui-même est en moellons noyés dans le mortier, avec parement en petit appareil, offrant de distance en distance des chaînes de briques. Ces murs sont surtout apparents, au sud, dans la rue des Ursulines, en face le petit Séminaire; à l'est, dans la rue du Petit-Cupidon et même au delà de la rue Saint-Pierre-des-Corps, en allant vers la Loire. On les aperçoit aussi, à l'ouest, sous la tour nord

(1) *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. V, p. 35.

de la cathédrale, à laquelle ils servent de fondation. Au nord, ils suivaient les sinuosités de la rivière.

L'histoire est complétement muette sur l'époque de la construction de ces murailles, et l'on est réduit, à cet égard, à de simples conjectures. Presque tous les archéologues en placent la date à la fin du IV[e] siècle ou au commencement du V[e]. Dans une note publiée en 1859, dans les mémoires de la Société archéologique de Touraine, nous avons émis l'avis que cette date devait être reculée tout au commencement du IV[e] siècle. Un examen approfondi de la situation des Gaules au III[e] et au IV[e] siècle, nous avait amené à penser que la destruction du premier Cesarodunum devait être attribuée aux Bagaudes, dont l'insurrection fut terrible et causa la ruine d'un grand nombre de villes qui, malheureusement, ne sont pas nommées par les historiens du temps, si succincts et si pauvres de détails. Nous écrivions que c'est à l'époque réparatrice qui suivit cette grande commotion, c'est-à-dire aux règnes de Constance Chlore et de son fils Constantin, qu'il fallait fixer la construction des murs gallo-romains de plusieurs cités des Gaules et notamment de Tours. Nous croyons devoir persister dans cette opinion, corroborée par les études et les découvertes nouvelles qui ont eu lieu dans différentes villes du centre et de l'ouest de la France. Pour n'en citer qu'un exemple, pris tout près de nous, dans une ville située moins en avant que Tours sur la route des invasions, la Société des Antiquaires de l'Ouest, qui s'est récemment livrée à une nouvelle et plus sérieuse étude de l'enceinte de Poitiers, a cru devoir fixer au règne de Constantin la date de la construction de ces murailles, qui offrent avec les nôtres une frappante analogie (1).

(1) *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, t. XXXV, p. 218.

Des portes donnant accès dans la ville, une seule subsiste encore, presque intacte, près de l'angle que forme avec la partie proéminente des anciennes arènes le mur venant de la tour dite du Petit-Cupidon. Une seconde est mentionnée dans les anciens textes, c'est celle d'Orléans, située à l'est, dans l'endroit où passe aujourd'hui la rue Saint-Pierre-des-Corps. Il devait en exister au moins deux autres, l'une au sud comme la première, mais dans la partie de la muraille située à l'ouest des arènes et donnant accès à la voie dont les traces ont été rencontrées en creusant les fondations de l'hôtel de M. de la Ferté, rue Nicolas-Simon ; la quatrième enfin s'ouvrait très-probablement à l'entrée de la rue Colbert actuelle.

Tel était Tours lorsque, en 374, à l'époque de la subdivision de la Gaule en dix-sept provinces, il devint la capitale de la troisième Lyonnaise, qui embrassait la Touraine, le Maine, l'Anjou et la Bretagne, c'est-à-dire les contrées comprises jusqu'à ces dernières années dans l'archevêché de Tours. Cette province était au nombre de celles qu'administrait le sénat; elle faisait partie du *Tractus Armoricani et Nervicani militis,* à la tête duquel était un duc et que protégeaient militairement deux corps de Lètes dont les chefs résidaient au Mans et à Rennes (1).

Le christianisme dut y pénétrer de bonne heure, porté par le grand courant commercial qui vivifiait la contrée, car en tout temps, et surtout dans l'antiquité, le commerce a été un puissant agent de civilisation, et a toujours produit l'échange des idées en même temps que celui des produits du sol et de l'industrie. Le manque absolu de documents contemporains ne permet guère de déterminer l'époque précise de l'arrivée des plus anciens missionnaires

(1) *Notitia dignitatum.* D. Bouquet, t. Ier, p. 125-129.

chrétiens en Touraine. Mais en l'absence de tout témoignage des cinq premiers siècles, il est bien difficile de rejeter celui de saint Grégoire, qui n'est que du sixième, et donne à Tours, pour premier évêque, saint Gatien, venu de Rome en 250. Les discussions auxquelles cette question a donné lieu récemment n'ont pas mis au jour un seul texte antérieur au x[e] siècle. On a même négligé un fait très-digne d'être noté, à savoir que saint Perpète, qui vivait plus d'un siècle avant Grégoire de Tours, et avait établi en différentes églises de la ville des vigiles en l'honneur de ses prédécesseurs, saint Lidoire, saint Martin, saint Brice et saint Eustoche, passe saint Gatien sous silence, ce qui indiquerait au moins qu'il ne possédait sur son compte que des renseignements fort vagues (1). L'obscurité reste donc la même, et la seule chose qu'on puisse entrevoir, c'est que ces premières semences, quelle que soit l'époque où elles ont été répandues, n'ont guère été fécondes ; car saint Martin, mort tout à la fin du IV[e] siècle, doit toujours être considéré comme le véritable propagateur du christianisme dans nos contrées.

Tours demeura sous la domination des Romains jusqu'à l'année 435. A ce moment, une partie du *Tractus Armoricanus,* comprenant Tours, le Mans, Angers et la Bretagne, secoua le joug des anciens maîtres du monde, et se constitua, sous le nom de République armoricaine, en confédération indépendante (2).

Malgré le degré de désorganisation où était arrivé l'empire, cette sécession ne s'opéra point sans luttes.

(1) Grégoire de Tours. *Hist.* Lib. X, cap. 31.

(2) Le Nain de Tillemont, *Histoire des empereurs,* t. V, p. 585-636, et t. VI, p. 236.

Tours fut momentanément repris par le général romain Exupère; mais ce succès des armes romaines ne dura guère, et, à partir de l'année 447, la Touraine jouit d'une complète indépendance jusqu'à l'arrivée des Wisigoths, en 473 (1).

Cette période fut sans doute la plus brillante de la seconde existence de Tours ; c'est à elle qu'appartiennent les monnaies portant pour légende le mot *Turonos,* et dans lesquelles tout est romain, la langue, les types et les divinités représentées (2). S'il ne subsiste aucun débris des monuments qui furent alors élevés dans la ville ou dans son voisinage immédiat, un grand et glorieux souvenir a du moins survécu, celui de l'insigne basilique construite par saint Perpet en l'honneur de saint Martin, à cinq cent cinquante pas des murailles de la ville, basilique qui fut pendant plusieurs siècles, non-seulement le sanctuaire le plus vénéré, mais encore l'église la plus magnifique et la mieux ornée des Gaules. La dédicace eut lieu en 472, l'année même qui a précédé la conquête des Wisigoths. Cette splendide construction appartient donc bien à la Touraine indépendante.

Grégoire de Tours, qui l'avait sous les yeux, en a laissé la description suivante : « Elle a, dit-il, cent soixante pieds de long et soixante de large ; sa hauteur jusqu'à la voûte a quarante-cinq pieds. Il y a trente-deux fenêtres dans la partie qui entoure l'autel, vingt dans la nef, et quarante et une colonnes ; dans tout l'édifice, on compte cinquante-deux fenêtres, cent vingt colonnes et huit portes, dont trois autour de l'autel et cinq dans la nef (3). » Ces

(1) *Art de vérifier les dates*, in-8°, t. XII.

(2) Plusieurs de ces monnaies ont été reproduites p, 556 et 557 de *la Touraine,* in-folio. Tours, Mame, 1855.

(3) Grégoire de Tours. *Hist.,* lib. X, cap. 31.

indications, un peu incohérentes, suffisent pour nous donner une idée de la grandeur de l'édifice et de la profusion de ses colonnes et de ses fenêtres ; mais au fond elles irritent la curiosité plutôt qu'elles ne la satisfont. Il reste toujours à résoudre un problème qui ne pouvait manquer de tenter la sagacité des érudits. Il y a une trentaine d'années, M. Ch. Lenormant essaya de rétablir dans sa forme primitive cette célèbre église. Sa restitution est ingénieuse et savante, mais elle a le défaut de ne pas concorder avec le texte de Grégoire de Tours (1). Aussi cette difficile entreprise a-t-elle été abordée dernièrement par un autre érudit, M. Jules Quicherat, professeur d'archéologie à l'école des Chartes. S'aidant non-seulement de la description donnée par Grégoire de Tours, mais de tous les textes, de toutes les allusions épars dans cet historien et dans les écrivains qui ont pu voir l'édifice, tirant surtout parti des inscriptions qui ornaient le monument et dont le recueil nous a été heureusement conservé, il est parvenu à une restitution aussi satisfaisante que possible. Pour obtenir un pareil résultat, il ne fallait rien moins que la science archéologique consommée, la pénétration d'esprit, la hardiesse et la sûreté d'induction qui font assurément de M. Quicherat l'un des premiers critiques de notre époque. Cette curieuse dissertation doit être lue en entier(2); nous nous bornerons ici à dire en résumé que M. Quicherat donne au sanctuaire soixante pieds, à la nef cent pieds de long, à l'un et à l'autre soixante pieds de large,

(1) Le travail de M. Lenormant est joint à l'édition de Grégoire de Tours donnée en 1836, par MM. Guadet et Taranne, pour la Société de l'histoire de France.

(2) *Restitution de la basilique de Saint-Martin de Tours*, par M. J. Quicherat, Paris, 1870.

avec deux étages de portiques à la nef; il suppose au-dessus du sanctuaire une vaste tour lanterne, dont l'existence est indiquée par les inscriptions elles-mêmes, et qui lui permet de placer une partie de ces nombreuses fenêtres si embarrassantes pour M. Lenormant. Les murs intérieurs étaient revêtus de marbres précieux, ornés de mosaïques et de nombreuses peintures. Les plaques et les bandes d'or n'y avaient point été épargnées. Tout ce que pouvait produire un grand art, en décadence il est vrai, mais d'autant plus porté aux exagérations du luxe et de la richesse des ornements, y avait été prodigué ; et ce magnifique édifice conserva toute sa célébrité jusqu'à sa complète destruction causée par un incendie, un peu avant l'an 1000.

Saint Perpet avait bâti près de la basilique de Saint-Martin, outre un baptistère sous l'invocation de saint Jean, deux autres églises dédiées aux apôtres saint Pierre et saint Paul (1); non loin de là se trouvait Saint-Venant, l'une des plus anciennes abbayes fondées à Tours, puisque Licinius, son troisième abbé, fut élu évêque de cette ville en 501. Mais nous n'avons aucune notion sur la forme de ces édifices, non plus que sur deux églises dont Grégoire de Tours attribue la fondation à saint Lidoire : l'une, bâtie dans la cité gallo-romaine, devint la cathédrale de Tours ; l'autre, placée dans le voisinage du cimetière des chrétiens, dans le quartier actuel de la Riche, fut mise sous le vocable de saint Lidoire, qui y reçut la sépulture (2).

Le pieux fondateur de la basilique, saint Perpet, dans son testament, l'une des plus belles pièces que nous ait léguées l'antiquité ecclésiastique, donne de précieux ren-

(1) Grég. de Tours. *Hist.*, lib. II, cap. 14, et lib. X, cap. 31.
(2) Grég. de Tours. *Hist.*, lib. X, cap. 31.

seignements sur l'état de l'orfévrerie dans nos contrées vers 475 (1). Son trésor personnel, dont il fait la distribution, était d'une grande richesse. Il renfermait des châsses portatives ou reliquaires, des croix, des calices, des burettes, des colombes à mettre les saintes espèces. Tous ces objets, dont la plupart se trouvent répétés plusieurs fois, étaient en or ou en argent et paraissent avoir été artistement travaillés. L'une des croix était l'œuvre de Mabuinus, dont le nom peut être inscrit en tête de la liste si longue et si brillante des orfévres tourangeaux.

Un des successeurs de saint Perpet, Léon, qui d'abbé de Saint-Martin devint évêque de Tours (520), doit figurer au premier rang de nos artistes mérovingiens. Selon saint Grégoire, il était très-habile ouvrier en bois et savait faire des tours couvertes en or, et d'autres ouvrages (2).

II

TOURS SOUS LES MÉROVINGIENS ET LES CARLOVINGIENS

La victoire de Voulon près de Poitiers, remportée en 507 par Clovis sur Alaric, soumit au chef des Francs la Touraine et les contrées voisines. Après lui notre province fit partie, avec le Maine et l'Anjou, du lot échu à Chlodomir, roi d'Orléans. Elle passa bientôt (526) entre les mains de

(1) *Gallia Christiana.*, tom. XIV. Instrument. I.

(2) Grég. de Tours. *Hist.*, lib. X. cap. 31.

son frère Childebert, roi de Paris, pour tomber sous la domination de Clotaire, qui réunit tout l'empire des Francs et mourut en 561.

Depuis lors la Touraine, successivement annexée au royaume de Paris, à celui de Neustrie et même à celui d'Austrasie, revint, en 638, aux rois de Neustrie, qui la gouvernèrent jusqu'à Thierry IV dit de Chelles, à la mort duquel, en 725, elle appartint à Charles Martel. Pendant cette période, singulièrement obscure et agitée, Tours, administré d'abord par des comtes, puis par des ducs à la nomination du roi, semble avoir joui d'une prospérité relative, due bien moins à la gestion de ses comtes et ducs qu'à l'influence toujours croissante de ses évêques, influence dont nous trouvons de nombreuses preuves dans les récits de saint Grégoire. C'est en effet à ses évêques que Tours fut redevable de presque tous les monuments alors élevés dans ses murs et dans ses faubourgs, mais dont malheureusement il n'existe plus de vestiges. Ommatius (521-524) acheva Saint-Gervais et Saint-Protais, bâtie par saint Eustoche, à l'intérieur et le long des murailles de la ville (1); il commença, également dans la cité, l'église de Notre-Dame, qui ne fut terminée que par Injuriosus (529-546) (2). Mais en 561 un incendie, qui paraît avoir été général, ayant détruit ces deux églises ainsi que la première cathédrale de Tours, Euphrone rebâtit les églises, laissant à ses successeurs le soin de relever la cathédrale (3). Ce même évêque répara et couvrit d'une toiture en étain la basilique de Saint-Martin, incendiée en 562 par les soldats de Clotaire poursuivant Willachaire. La cathédrale fut re-

(1) Grég. de Tours, *Hist.* lib. X, cap. 31.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

bâtie par Grégoire de Tours, qui en fit la dédicace en 590 (1); mais il ne nous donne sur elle aucune indication ; nous savons seulement qu'elle occupait l'emplacement du chœur de la métropole actuelle et que les murailles en étaient couvertes de peintures dues à des artistes tourangeaux. Grégoire de Tours avait déjà construit les églises de Sainte-Croix (585) et de Saint-Julien (578). La première, située près la basilique de Saint-Martin, dépendait d'un monastère d'hommes fondé par sainte Radegonde vers 575 ; la seconde venait compléter une œuvre toute personnelle à Grégoire qui, malgré l'existence en ce lieu de deux églises antérieures dédiées l'une à saint Julien et l'autre à Notre-Dame, doit être considéré comme le véritable fondateur de l'abbaye de Saint-Julien, où il plaça plusieurs de ses anciens compagnons, moines de Brioude, ramenés par lui d'Auvergne.

De nombreux établissements religieux s'étaient groupés successivement à l'ombre de la grande basilique de Saint-Martin. Il faut citer parmi eux Notre-Dame-de-l'Ecrignole, bénie par l'évêque Euphrone; Saint-Pierre-le-Puellier, dont la tradition attribue l'origine à sainte Clotilde; l'église où fut enterrée sainte Monégonde, morte en 570, et qui portait son nom ; sans compter les nombreux hospices destinés à recueillir les pèlerins qui affluaient de tous les points de la Gaule, tels que Saint-Clément, Saint-André, Sainte-Colombe, Saint-Jacques, Saint-Paul, Saint-Benoît. Ces hospices ne nous sont guère connus que par des documents carlovingiens ; mais ils doivent, pour la plupart, remonter aux temps mérovingiens. A cette époque appartiennent également Saint-Vincent, fondée sous Euphrone (555-572) ; Saint-

(1) Grégoire de Tours. *Hist.*, lib. X, cap. 31.

Étienne, agrandie par Grégoire de Tours; Saint-Saturnin, citée en 933 dans une chartre de Théotolon, mais alors déjà ancienne; Saint-Hilaire, bâtie en petit appareil selon Chalmel; Notre-Dame-la-Pauvre, dont la tradition attribue la fondation à saint Gatien, mais qui doit être postérieure; l'abbaye de Saint-Albin, établie à l'ouest de Saint-Julien et détruite par les Normands, ainsi que celle de Saint-Loup qui se trouvait sur le bord de la Loire, en amont de la cité, un peu au delà de la gare actuelle du canal (1).

En l'absence de toute description et de tous vestiges, il est impossible de faire la part de l'art proprement dit dans ces édifices; pour la plupart du reste, ils ne devaient être que d'assez médiocres constructions et aussi souvent en bois qu'en pierres. Nous avons des données un peu moins vagues relativement à une œuvre plus délicate et contenant le germe précieux qui avait donné, tout près de Tours, naissance à une ville destinée à surpasser l'antique

(1) Cette énumération est loin d'être complète; outre les nombreuses constructions que la rareté des documents mérovingiens nous laissera toujours ignorer, il en est plusieurs dont les noms seuls sont venus jusqu'à nous, sans que rien nous fasse connaître la place qu'elles occupaient. Pour ces dernières et pour quelques autres peu importantes, nous renvoyons le lecteur désireux de plus amples détails à la *Notice* de M. Émile Mabille *sur les divisions territoriales et la topographie de l'ancienne province de Touraine.* (Paris, Hénaux, 1866.) Malgré quelques erreurs inévitables dans un pareil sujet, c'est assurément le travail le plus sérieux et le plus complet qui ait été écrit sur nos origines. Il y a là un précieux répertoire où chacun peut facilement puiser désormais et dans lequel les textes historiques et diplomatiques concernant nos anciens édifices se trouvent réunis et presque toujours très-judicieusement interprétés.

cité en richesses et en population. Nous voulons parler de la châsse de saint Martin. Elle était le chef-d'œuvre du grand orfévre des temps mérovingiens, saint Éloi, qui y avait épuisé les ressources de son art et prodigué l'or et les pierres précieuses fournis par le roi Dagobert (1). C'était une des merveilles de cette époque, où, parmi toutes les branches de l'art, qui de plus en plus allait s'étiolant, l'orfévrerie jetait encore un vif éclat. Le corps de saint Martin, enveloppé de bandelettes, y reposait dans une sorte de corbeille d'osier; la châsse en électrum ou alliage d'or et d'argent, d'une épaisseur de deux doigts, était enfermée dans une seconde enveloppe de laiton, de l'épaisseur d'une palme. Le cercueil d'électrum, hermétiquement clos et soudé, avait la forme d'un coffre à cinq pans. Le tout était placé dans l'axe du sanctuaire, à l'ouverture de l'abside, dans une sorte de cellule étroite, creusée sous un autel et fermée par une porte devant laquelle pendait un rideau. L'autel était recouvert d'une dalle de marbre blanc, cadeau de l'évêque d'Autun Euphrone, à saint Perpet. Non loin de là, sans doute, se trouvait le sarcophage dans lequel reposait le corps de saint Martin lorsque saint Perpet le retira de terré. Il avait également été décoré par saint Éloi (2).

Tel était l'aspect général du tombeau ou mieux du *repos* de saint Martin, placé derrière l'autel, dont il était séparé par un étroit espace. C'était pour l'honorer qu'avait été bâtie la magnifique basilique, objet tout à la fois de l'admiration et de la vénération des Gaules et de

(1) Saint Ouen. *Vita sancti Eligii*, l. I, cap. XXXII.

(2) J. Quicherat, *Restitution de la basilique de Saint-Martin de Tours*, et C. Grandmaison, *Notice sur les anciennes châsses de Saint-Martin de Tours.*

la chrétienté ; il en constituait véritablement la pièce capitale, et c'est à ce précieux dépôt que la ville de Tours fut redevable de ses développements et de sa prospérité. Dès les temps mérovingiens l'insigne basilique avait été dotée d'immenses possessions territoriales ; les princes et les fidèles opulents se faisaient un honneur d'enrichir son trésor. Une telle accumulation d'objets précieux, grossie sans doute par la renommée, ne fut peut-être pas étrangère à la direction que prirent vers Tours les hordes sarrasines, après qu'elles eurent franchi la Garonne. Charles-Martel sauva la Gaule et le tombeau de saint Martin (1) par la victoire qu'il remporta en 732 sur Abderame, entre Tours et Poitiers. On ignore le point précis où se livra la bataille ; comme elle dura plusieurs jours, il est probable que, commencée près de Tours, dans les landes dites de Charlemagne, sur la commune de Ballan, elle se termina aux environs de Poitiers, ou tout au moins de Châtellerault.

« A la fin du VIIIe siècle apparaît Charlemagne. Ce grand homme conçut la pensée de régénérer tout à la fois, dans son vaste empire, les sciences, les lettres, les arts. Par ses capitulaires, il forçait les prélats à multiplier les productions de la peinture et de la sculpture, et il les y invitait par son exemple. Ses *missi dominici* étaient chargés de s'assurer de l'état où se trouvaient les peintures dont les églises devaient être décorées sur toutes leurs faces intérieures. Les effets de ces prescriptions se firent

(1) Quelques auteurs arabes disent que les Musulmans s'emparèrent de Tours et s'y gorgèrent de sang et de pillage ; mais les chroniqueurs chrétiens, fort succincts il est vrai, ne parlent point de la prise de Tours et supposent que le trésor de Saint-Martin demeura intact.

assurément sentir dans la Touraine, qui possédait le sanctuaire le plus vénéré des Gaules. Mais rien ne contribua plus à raviver et à entretenir dans nos contrées le goût des arts, que la fondation de l'école de Saint-Martin.

« Des textes formels prouvent que les arts destinés à orner l'intérieur des églises étaient pratiqués et enseignés dans les grandes écoles monastiques, et cet enseignement ne pouvait manquer dans l'école de Saint-Martin, qui, sous Alcuin et ses premiers successeurs, était devenue la plus célèbre et la plus complète de l'empire des Francs. On s'y exerçait surtout à transcrire des manuscrits et à les décorer de miniatures. Le splendide *Evangéliaire* en lettres d'or, du VIIIe siècle, sur lequel les rois de France juraient de maintenir les priviléges de la célèbre collégiale, encore aujourd'hui possédé par la bibliothèque de Tours, et la magnifique *Bible*, dite de Charles le Chauve, conservée au musée des Souverains (1), attestent l'existence, à Saint-Martin, d'une école de peinture qui ne le cédait à nulle autre. Cette Bible, dont plusieurs parties sont écrites en lettres d'or sur fond pourpre, contient huit grandes miniatures. La huitième représente le comte Vivien, abbé séculier de Saint-Martin, accompagné de onze moines du monastère et offrant le livre à l'empereur Charles le Chauve, qui, la couronne en tête et le sceptre à la main, est assis sur un siége à dossier, ayant à ses côtés deux grands personnages de sa cour et deux de ses gardes. Nous avons là un précieux spécimen de l'état de la peinture dans nos contrées au milieu du IXe siècle (2). »

(1) Elle a été depuis peu réintégrée à la Bibliothèque nationale.

(2) Ch. Grandmaison, *Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine*. Paris, Dumoulin, 1870. Introduction, p. VIII et IX.

Charlemagne vint plusieurs fois à Tours; il y fit même, en 800, un partage provisoire de ses vastes États, et y perdit sa femme Luitgarde, qui fut enterrée à Saint-Martin. Sous ses débiles successeurs, le mouvement artistique ne tarda pas à s'arrêter; les Normands approchent d'ailleurs, et nos provinces vont avoir, pendant de longues années, à subir les maux et les ravages de l'invasion. La première apparition de ces barbares sous les murs de Tours eut lieu dans l'année 853 et non en 838 ou 843, comme on ne laisse pas de l'imprimer. C'est là une grosse erreur qu'il ne devrait plus être permis de répéter, depuis que M. Emile Mabille, par des procédés de critique aussi sûrs qu'ingénieux, est parvenu à fixer à cette année 853 la date de l'arrivée des Normands en Touraine (1). La cité même de Tours résista à cette attaque, grâce à ses murailles, mais il n'en fut pas de même des faubourgs, et la basilique de Saint-Martin devint la proie des flammes, ainsi que les nombreuses églises et abbayes qui l'entouraient. Les Normands demeurèrent plus de trois mois sous les murs de Tours et ravagèrent tous les environs; c'est alors qu'eut lieu la complète destruction des riches villas qui couvraient les bords de la Choisille et l'incendie de l'abbaye de Marmoutier, qui, outre les bâtiments claustraux, comptait déjà plusieurs édifices. En effet, saint Martin y avait bâti une église dédiée à saint Pierre et à saint Paul; une autre avait été consacrée à saint Jean sous l'épiscopat de Volusien, à la fin du ve siècle, et au commencement du vi^{e}, l'abbé Renaud élevait une chapelle en l'honneur de saint Gorgon, dont il avait rapporté le corps de Rome. Les religieux de Saint-

(1) E. Mabille, *Les Invasions normandes dans la Loire et les pérégrinations du corps de saint Martin*. Paris, 1869.

Martin avaient pu sauver le plus précieux de leurs trésors, le corps de leur glorieux patron; ils le conduisirent d'abord à Cormery, puis à Léré en Berri, à Marsat en Auvergne, enfin à Châblis, en passant par Auxerre, où l'on a faussement supposé qu'il était demeuré en dépôt pendant plusieurs années. Il séjourna à Châblis de 875 environ à 885, époque à laquelle il fut rapporté en Touraine; mais il ne resta que peu de temps dans le bourg de Saint-Martin, toujours exposé aux attaques incessantes des Normands. On se hâta de le mettre en sûreté derrière les solides murailles de la cité de Tours, dans une église qui, de son séjour, reçut le nom de Saint-Martin-de-la-Bazoche (*de Basilica*) (1). Cette église, bâtie selon toute apparence sur l'emplacement de l'ancien palais des gouverneurs romains, appelé *Sala Maledicta,* avait été échangée, de 875 à 880, par les chanoines de Saint-Martin avec Hugues Ier, comte de Touraine, contre un terrain situé dans la partie nord de la cité, près de la Loire; là s'élevait une autre chapelle, dont le nom ne nous est pas parvenu, mais qui est vraisemblablement celle de Saint-Libert, dans le voisinage de laquelle fut construite, vers 876, la fameuse tour Feu-Hugon (2). Le corps y demeura de 887 à 918. Il s'y trouvait donc en 903, lorsque les Normands, revenus en Touraine, détruisirent de fond en comble le bourg de Saint-Martin, où ils brûlèrent vingt-

(1) Peut-être aussi ce nom lui venait-il de ce qu'elle était dans le voisinage d'une ancienne basilique romaine. Voir dans le *Bulletin monumental*, t. XXXIX, une dissertation de M. Mowat sur une inscription placée dans les substructions de nos murailles.

(2) Voir sur cet échange un article d'André Salmon concernant l'*Amphithéâtre romain de Tours*. Bibl. de l'École des Chartes, 1857, p. 17.

huit églises, et mirent le siége devant Tours. Heureusement les antiques murailles de la cité avaient été récemment réparées et garnies de tours par le comte Hugues, d'après les ordres de l'empereur Charles le Chauve (869), et les incitations du pape Adrien (871). Aussi tous les efforts des barbares furent infructueux. C'est à cette date de 903, et non en 843, que doit être placé le fait rapporté par Radbode dans lequel figure la châsse de saint Martin portée sur les murailles et aidant à la victoire des Tourangeaux.

Les chanoines de Saint-Martin, éclairés sur la valeur et l'efficacité de bonnes murailles, résolurent d'élever autour du bourg et de l'église, en voie de reconstruction aux frais de cinq clercs et bourgeois de Châteauneuf, une enceinte fortifiée (906 à 918). C'était là une entreprise considérable qui mérite d'être remarquée, surtout à une époque où la plupart des fortifications ne consistaient qu'en des redoutes en terre entourées de palissades en bois (1). Et ici il ne s'agissait pas de défendre une simple motte de peu d'étendue mais bien une véritable ville. Nous ne connaissons en France, au commencement du x[e] siècle, aucun autre exemple de constructions militaires aussi importantes. L'enceinte de la nouvelle cité ne fut guère inférieure à celle de Cesarodunum; elle avait la forme d'un quadrilatère à peu près régulier, s'étendant d'une part des rues de Jérusalem et du Boucassin aux places d'Aumont et du Marché; de l'autre de la rue Néricault-Destouches à celles de la Rôtisserie et du Petit-Soleil. Malgré l'exemple qu'on avait sous les yeux, la nouvelle enceinte ne fut pas bâtie en petit appareil, mais bien en pierres de taille de moyen

(1) De Caumont, *Abécédaire, architecture civile et militaire*, p. 392 et suiv.

échantillon, ainsi qu'on peut le voir dans les fragments qui subsistent encore derrière quelques maisons, du côté sud de la rue du Petit-Soleil, et surtout au point où la rue de la Longue-Échelle, qui anciennement était fermée à l'ouest et pour cette cause s'appelait la rue *Orbe*, débouche sur la place du Marché (1). L'exécution d'un semblable travail après tous les désastres éprouvés par Saint-Martin, donne une haute idée des richesses et de la puissance de la collégiale.

Une lettre d'Alphonse, roi d'Espagne, aux chanoines, les félicitant de l'intention où ils sont de fortifier la basilique de Saint-Martin et datée du mois de décembre 906, prouve qu'à cette époque les travaux n'étaient pas encore commencés; mais un diplôme de Charles le Simple de 918 montre les murailles entièrement terminées. Il exempte les habitants de la nouvelle enceinte de toute juridiction autre que celle de l'abbé. Ce dignitaire, auquel était dû l'accomplissement de ces immenses travaux, n'était autre que le comte de Tours, Robert, frère du roi Eudes, et fils de Robert le Fort. Il devint lui aussi roi de France sous le nom de Robert Ier, et eut pour fils Hugues le Grand, père de Hugues Capet, tous abbés de Saint-Martin, car notre collégiale peut être considérée comme le berceau de la troisième race des rois de France.

Quelques années après l'achèvement de l'enceinte de Châteauneuf (921), les textes lui donnent le nom de *castellum novum sancti Martini*. Ces ouvrages de fortifica-

(1) Nous avons été assez heureux pour reconnaître et montrer à l'honorable directeur de la Société française d'Archéologie, M. de Cougny, cette portion des anciennes murailles de Châteauneuf, qui avait jusqu'à ce jour échappé aux observations de tous les archéologues.

tions furent, avec la réfection des églises incendiées, les grands travaux d'une époque qui n'était guère propice, comme on le voit, à d'autres entreprises. En tête de ces reconstructions, il faut toujours mentionner la basilique de Saint-Martin, qui, relevée de ses ruines après 903, fut encore une fois la proie des flammes vers 940, époque à laquelle appartient, suivant les judicieuses remarques de M. Mabille, le sermon prononcé par Odon de Cluny à l'occasion de la réouverture de la basilique, après un incendie qui l'avait fortement endommagée.

Cependant, c'est dans la période carlovingienne qu'on doit placer la fondation des églises de Saint-Pierre-du-Chardonnet, de Saint-Médard (1), de Saint-Simple, de Saint-Pierre-des-Corps, de Saint-Pierre-du-Boile, de Saint-Georges, située entre Saint-Étienne et Saint-Pierre-du-Chardonnet; l'église de Saint-Symphorien est citée, pour la première fois, dans un diplôme de 852 (2). Au xe siècle appartient la reconstruction de Saint-Julien, qui, ruinée par les Normands en 853, n'avait pas encore été rétablie. La dédicace en fut faite, en 943 (3), par l'archevêque Théotolon, véritable restaurateur de cette abbaye, qu'il dota de biens considérables et à la tête de laquelle il plaça le célèbre Odon, abbé de Cluny et son ami. Selon la chronique de Saint-Julien, l'abbé Bernard bâtit, en 966, la tour du clocher et la couvrit d'une pyramide en pierre (4). Quoique l'église ait été refaite, à la fin du XIe siècle, par l'abbé Gerbert, il est permis de penser que la tour de Saint-Julien, encore aujourd'hui debout, est celle que

(1) A moins de voir dans cette église, avec M. Mabille, l'ancienne basilique de Saint-Lidoire sous un autre vocable.

(2) *Rec. des Hist. des Francs*, t. VIII. p. 520.

(3) Salmon, *Recueil des chroniques de Touraine*, p. 223.

(4) *Idem, Ibidem*, p. 228.

construisit Bernard. La forme générale du monument, qui offre un double étage voûté, la nature de l'appareil dans lequel on remarque plusieurs pierres posées en ***délit***, enfin les sculptures des chapiteaux qui sont loin de cette



Chapiteau de la tour présumée du xe siècle.

élégance si habituelle chez nous au temps de Gerbert, autorisent cette opinion. Nous n'osons cependant l'émettre qu'avec une certaine hésitation et nous appelons sur cette



Pierre provenant de l'église détruite en 853.

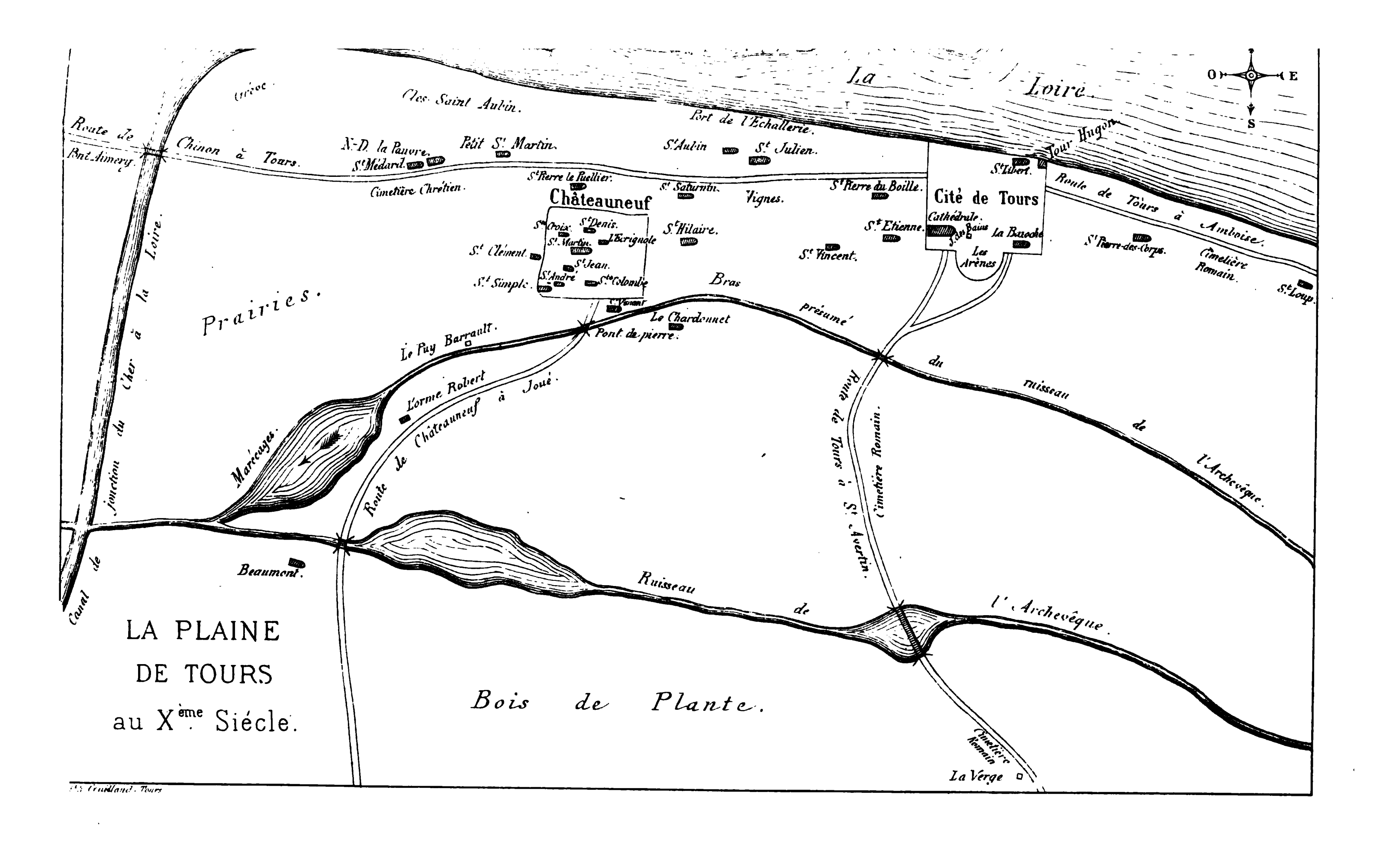
tour l'examen dés hommes compétents. Elle serait le seul monument de notre ville appartenant au xe siècle, dont les restes sont si rares, bien qu'on puisse lui attribuer en Touraine les tours de Notre-Dame de Loches et de Saint-Mexme de Chinon, qui offrent avec celle de Saint-Julien de réelles analogies. Très-probablement cette époque, singulièrement sombre et agitée, il est vrai, a été, au point de vue architectural, moins complétement stérile qu'on ne l'a prétendu.

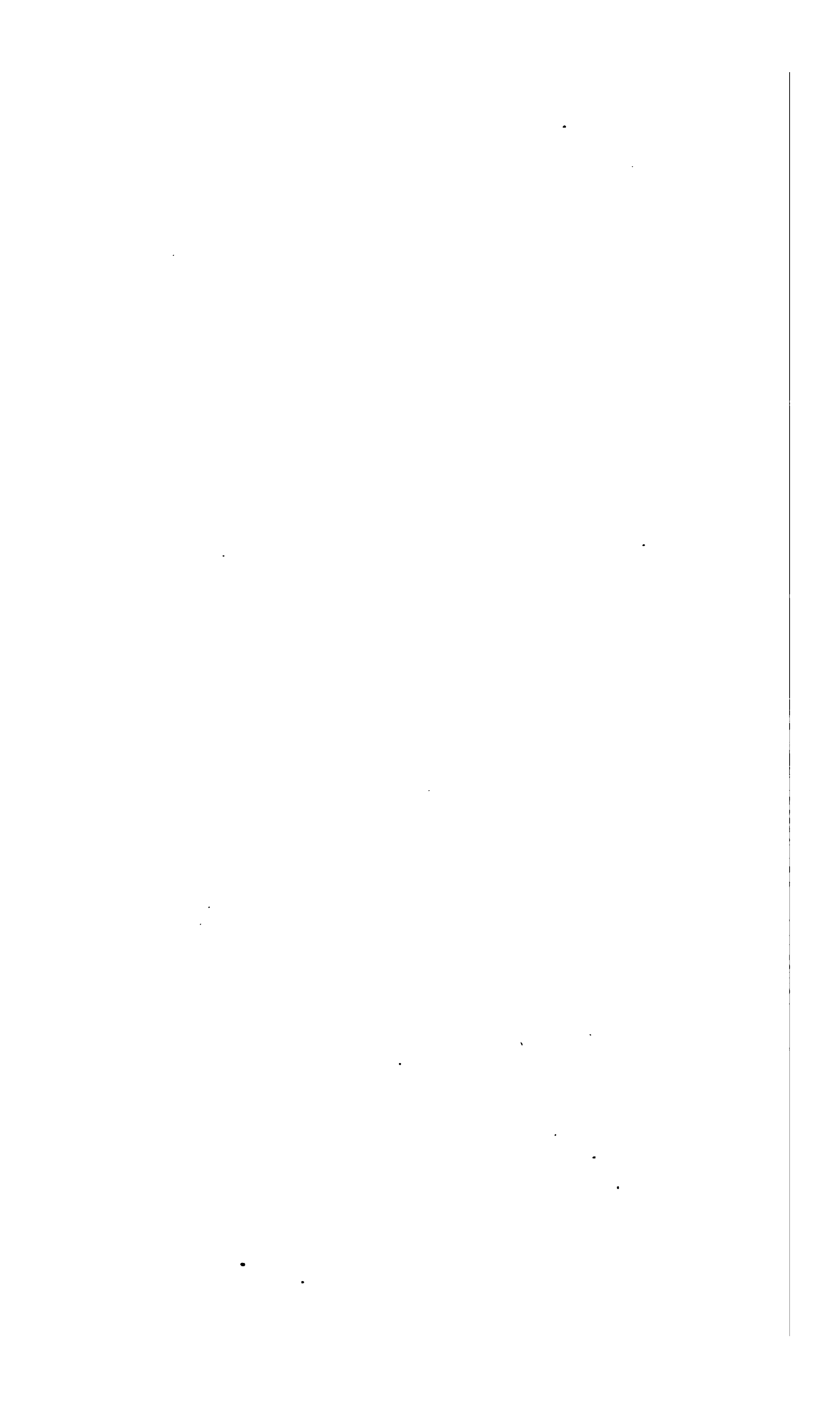
Quant à la petite chapelle de 13 mètres de long sur 4 de large, divisée en trois travées couvertes en voûte d'arêtes, à la manière romaine, qui existe encore dans la partie septentrionale de l'archevêché, où elle a été convertie en office, elle a subi de tels remaniements, et ce qui reste des parties anciennes est si fruste, qu'il est difficile de lui assigner une date précise. On a voulu y voir l'église de Saint-Gervais et Saint-Protais, bâtie au vie siècle par Eustoche ; nous inclinerions plutôt pour une *cella* du ixe ou du xe siècle.

Ce xe siècle voit finir la seconde race de nos rois et commencer la troisième ; il clôt l'histoire des Francs et ouvre l'histoire de France; l'élément romain et l'élément germain ont achevé de se fondre ensemble et la société féodale est constituée. Tours a déjà ses comtes héréditaires sur lesquels nous reviendrons. Bientôt va se répandre un nouvel art de bâtir, appelé à couvrir notre sol de splendides monuments dont plusieurs subsistent encore. C'est le moment, ce semble, de résumer nos études et de retracer l'aspect qu'offrait alors la plaine où s'élève aujourd'hui la ville de Tours.

A l'Orient, baignée par la Loire, était la Cité, entourée de ses antiques murailles et comprenant le quartier actuel de la cathédrale, entre la rue du Petit-Cupidon et la rue Saint-Maurice. A cinq cent cinquante pas de là,

vers le couchant, et un peu au midi, s'élevait l'enceinte nouvellement construite autour de la basilique de Saint-Martin et du bourg né à ses pieds. C'était la ville de Châteauneuf. Entre ces deux centres fortifiés, dont les tours dominaient la plaine, apparaissaient de nombreuses agglomérations qui devaient peu à peu se joindre et se souder entre elles pour former une seule ville. On trouvait, en allant de l'est à l'ouest, le bourg de la Trésorerie, comprenant Saint-Etienne et Saint-Pierre-du-Boile; il s'avançait jusqu'à la rue des Amandiers et fut le premier réuni à la cité. Venait ensuite le plus important de tous, le bourg de Saint-Julien, bâti autour de l'abbaye de ce nom; il prit de bonne heure un développement considérable, grâce surtout au voisinage du port appelé *scalaria,* l'Échallerie. En face, à l'ouest, était Saint-Aubin, et non loin de là, Saint-Saturnin, après lequel en rencontrait le faubourg Saint-Père, qui s'étendait entre la Loire et Châteauneuf, dont il était le port. Aux extrémités régnaient encore divers faubourgs : à l'orient de la cité, Saint-Pierre-des-Corps; au sud-ouest, Saint-Etienne, Saint-Vincent, Saint-Hilaire et le Chardonnet, puis Saint-Venant qui n'avait pas été compris dans l'enceinte de Châteauneuf, à laquelle il confinait cependant. Enfin, tout à l'ouest de Châteauneuf, l'ancien cimetière des chrétiens avec les églises de Saint-Médard et de Notre-Dame-la-Pauvre. Ces groupes d'habitations étaient séparés par des prairies, des terres cultivées, des vignes, dont un clos appelé *ad Palfictum* joignait les murs de Saint-Julien; un autre, nommé *clausum sancti Albini*, s'étendait entre la grève de la Loire et l'ancien cimetière des chrétiens; il tirait son nom d'une très-ancienne abbaye qui fut de bonne heure réunie à Saint-Julien, dont elle était voisine. On rencontrait fréquemment, surtout vers le sud, des


La Loire.
O
E
S
Clos Saint Aubin.
Port de l'Echallerie.
Route de Bnt Aimery.
Chinon à Tours.
N.-D. la Pauvre.
St Médard.
Petit St Martin.
St Aubin
St Julien.
Tour Hugon.
St Libert.
Cité de Tours
Cathédrale.
La Baoche
Les Arènes
Route de Tours à Amboise.
St Pierre-des-Corps.
Cimetière Romain.
St Loup.
Cimetière Chrétien.
St Pierre le Puellier.
Châteauneuf
St Saturnin.
Vignes.
St Pierre du Boille.
Ste Croix.
St Denis.
St Martin.
l'Ecrignole
St Hilaire.
St Etienne.
St Clément.
St Jean.
St Vincent.
St André
Ste Colombe
St Simple.
Bras
présumé
du
ruisseau
de
l'Archevêque.
Prairies.
Le Chardonnet
Pont de pierre.
Le Puy Barrault.
L'orme Robert
Route de Châteauneuf à Joué.
Route de Tours à St Avertin.
Cimetière Romain.
Marécages.
Jonction du Cher à la Loire.
Canal de
Beaumont.
Ruisseau de l'Archevêque.
Bois de Plante.
Cimetière Romain
La Verge
LA PLAINE
DE TOURS
au Xème Siécle.



boires et des marécages, *Beria, Vivaria*, même un petit cours d'eau qui était sans doute un bras du ruisseau actuel de l'Archevêque et coulait tout près des remparts de Tours et de Châteauneuf.

On le traversait sur différents ponts dont nous connaissons celui qui fut appelé le pont Guyon, du nom de son constructeur du XIIe siècle, *pons Guidonis,* sur la voie de Tours à Poitiers par Vançay (Saint-Avertin), et le pont de pierre, *pons saxosus* ou *saxonum*, qui donnait passage à la route conduisant à Joué en sortant de Châteauneuf par la porte Pétrucienne, ouverte au midi, et non pas au nord comme l'a écrit Chalmel (1). Dans le voisinage de cette route se trouvait l'Orme Robert, *ulmus Roberti,* qui deviendra plus tard le faubourg Saint-Eloi ; puis de vastes marécages, *mala morta*, et au delà Beaumont, *bellus mons.* Enfin, vers le sud, s'étendait jusqu'au Cher une portion considérable du bois de Plante *foresta splendida*, qui formait à la ville comme un couronne de verdure (2).

(1) *Histoire de Touraine,* T. I, p. 284. Châteauneuf eut plusieurs autres portes, mais ouvertes, pour la plupart, après le xe siècle, auquel appartiennent cependant celles Saint-Denis au nord et de l'Écrignole à l'est.

(2) Voir le plan ci-contre dans lequel les noms latins, sans aucun doute encore en usage, ont été remplacés par les noms français correspondants.

III

COMTES HÉRÉDITAIRES.

Tours, qui, sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, avait eu ses comtes à la nomination des rois ; qui, même au temps de Louis le Débonnaire, était devenu le chef-lieu d'un *missaticum*, sembla recouvrer son ancienne autonomie, lorsque, la main puissante de Charlemagne venant à faire défaut, toutes les parties de son vaste empire se désagrégèrent peu à peu, et finirent par former, sous ses débiles successeurs, une foule d'États indépendants qui constituèrent la féodalité.

Les ancêtres de Hugues Capet possédèrent le comté de Tours au moins pendant trois générations à partir de Robert le Fort, qui paraît en cette qualité dès 861. On rencontre même, au temps de Charlemagne, en 811 (1), un comte de Tours, nommé Hugues, remplacé, en 822, par un comte Robert, qui pourrait bien être le père de Robert le Fort, tué en 867, dans la fleur de l'âge, à la bataille de Brissarthe. Les noms d'Hugues et de Robert, portés alternativement par les descendants de Robert le Fort, pendant plusieurs générations, et une étude attentive du jeu des institutions carlovingiennes, ne rendent pas invraisemblable une telle conjecture. Si cette filiation était jamais établie, notre Touraine devrait être regardée comme le berceau de la troisième race des rois de France, dont l'origine saxonne est loin d'être prouvée, malgré le témoignage de Richer. La chronique de ce moine contient, en effet, beaucoup de fables, et son autorité est souvent fort contestable.

(1) *Ann. Fuld.* Pertz, t. I, p. 355.

Quoi qu'il en soit, on regarde généralement, mais à tort, Thibaut, surnommé le Tricheur, comme le premier comte héréditaire de Tours. Il possédait déjà Blois et Chartres, et Chalmel parle d'une cession que lui aurait faite, du comté de Tours, Hugues le Grand, père de Hugues Capet. Mais il ne cite aucune autorité, et nous ne connaissons point de pièce qui vienne confirmer son dire.

L'origine du personnage lui-même est enveloppée d'épais nuages. Une pièce des archives d'Indre-et-Loire, publiée par M. Étienne Cartier (1), nous montre, dès 908, un vicomte de Tours, nommé Thibaut, tenant les plaids sur les murailles de la ville, du côté de la Loire. On a voulu faire de ce Thibaut le père du Tricheur, mais sans preuve aucune. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* (2) attribuent cette paternité à un seigneur nommé Gerlon ou Tiebold, qui était, au commencement du xe siècle, possesseur du château de Blois; mais, là encore, les preuves font complétement défaut. Le chroniqueur Richard de Poitiers (3) parle bien d'un comte Thibaut qui, au temps du roi Raoul (923-936), était puissant dans le Blaisois, et y fonda le monastère de Saint-Laumer; en 924, le roi Raoul fait aux moines de cette abbaye une donation, sur les instances, dit-il, de son ami l'illustre comte palatin Thibaut (4). Mais rien n'établit positivement que le roi et le chroniqueur aient voulu parler du Tricheur, quoique la chose ne soit pas impossible. La première mention certaine qu'on rencontre de lui ne remonte pas au delà de 943; elle nous est fournie par

(1) *Mélanges historiques,* par Étienne Cartier, in-8°.
(2) Tome II, p. 611.
(3) Dom Bouquet, *Historiens de France*, t. IX, p. 24.
(4) Id., t. IX, p. 566.

Raoul Glaber, qui le qualifie de comte de Chartres (1).

Il semble avoir été une sorte de lieutenant du duc de France, Hugues le Grand, au profit duquel on le voit fréquemment guerroyer et *tricher*. Il était fort entreprenant, et la rivalité des maisons de Blois et d'Angers, qui devait, pendant près d'un siècle, ensanglanter les rives de la Loire, paraît avoir commencé de son temps. Les origines de cette lutte sont fort obscures et difficiles à pénétrer; mais les domaines des deux puissantes familles étaient enchevêtrés de telle sorte, qu'avec l'humeur avide et batailleuse de cette époque, la guerre devait nécessairement éclater entre les deux voisins. Les comtes d'Anjou, maîtres de Loches, de Buzançais, de Sainte-Maure, de Montbazon, de Langeais, de Semblancay, etc., possédaient trop de places en Touraine pour ne pas désirer vivement s'emparer de toute la province, et les comtes de Tours, dont la capitale se trouvait bloquée, brûlaient de la dégager et de faire rentrer l'Angevin dans ses limites.

Thibaut eut pour successeur, en 978, son fils Eudes Ier, qui bientôt joignit aux comtés de Tours, de Blois et de Chartres, ceux de Meaux, de Provins et de Sancerre, et devint ainsi l'un des plus puissants seigneurs de France. La lutte déjà engagée entre les familles de Blois et d'Angers, acquiert un nouveau degré d'intensité. Elle a pour principal théâtre la Touraine, et l'on peut dès lors prévoir qu'elle ne se terminera que par la complète expulsion de l'un des deux adversaires. L'antagoniste d'Eudes était le célèbre Foulques Nerra, assurément peu digne d'être comparé à César, ainsi que n'ont pas craint de le faire les chroniqueurs de la maison d'Anjou, mais en qui l'on ne peut s'empêcher de reconnaître un des hommes

(1) Dom Bouquet, t. X, p. 41.

les plus remarquables du moyen âge. Il est un type de son époque; plus que nul autre peut-être, il offre ce singulier mélange de piété superstitieuse, d'orgueil indomptable, de cruauté pleine de ruse, et d'activité guerrière qui luttaient dans l'âme des barbares destructeurs de l'œuvre de Charlemagne. Ses domaines, beaucoup moins étendus que ceux de son rival, étaient plus arrondis et plus en sa main, en quelque sorte; d'ailleurs, l'humeur ambitieuse d'Eudes le jetait sans cesse dans de nouvelles guerres qui disséminaient et usaient ses forces; au fond la partie n'était pas aussi inégale qu'elle le semblait au premier aspect.

Cependant Foulques n'ose tout d'abord tenir ouvertement la campagne; il se borne à ravager le pays et à harceler la capitale de la Touraine au moyen des nombreuses places qu'il possédait aux environs. Il finit même, à ce qu'il semble, car ce fait est enveloppé d'obscurité, par devenir maître de Tours, en 997. Mais le roi de France Robert, qui avait épousé Berthe, veuve d'Eudes Ier, mort à Châteaudun, après sa défaite de Pontlevoy, reprend cette ville sur Foulques, en cette même année, et la rend à Eudes II, fils de Berthe et d'Eudes Ier. C'est très-vraisemblablement à cette époque et à cette occasion qu'eut lieu l'incendie de vingt-deux églises de Châteauneuf et de Saint-Martin, mentionné dans les chroniques du temps (1).

(1) *Chronique de Bechin*, p. 51, édit. Salmon. Selon Bechin, l'incendie s'étendit de l'église Saint-Hilaire à celle de Notre-Dame-la-Riche et de la porte Pétrucienne à la Loire. La *Grande Chronique de Tours* place ce fait dans la 19e année du règne d'Othon III, et dans la 5e année de celui du roi Robert, ce qui donnerait l'an 1001. Mais on lit dans l'*Éloge de l'impératrice Adelaïde,* par Odilon de Cluny, que cette princesse,

La lutte interrompue par l'un des voyages que Foulques fit à Jérusalem, pour expier ses violences et ses crimes, recommence bientôt avec plus d'ardeur. Le Faucon-Noir (Fulco-Nerra), qui avait déjà bâti les forteresses de Langeais, de Semblançay, de Montbazon, et bloquait ainsi Tours, résolut de rétrécir le cercle dans lequel il l'enveloppait, et vint élever, au-dessous même de la ville, au confluent de la Choisille et de la Loire, un fort nommé Montbudel ou Montboyau par les chroniqueurs (1).

Foulques Nerra étant mort à Metz, en revenant de son troisième voyage à Jérusalem, le 21 juin 1040, Geoffroy Martel, son fils, poursuit la réalisation de ses ambitieux projets et finit par assiéger régulièrement Tours, qui venait de lui être donné, ainsi que le comté, par Henri Ier, roi de France, irrité de ce que Thibaut III, héritier d'Eudes II, avait refusé de lui rendre hommage. La ville se défendit vigoureusement pendant dix-huit mois et supporta avec courage les horreurs de la famine.

Thibaut III, accompagné de son frère Étienne, qui dans l'héritage paternel avait eu la Champagne, arrive cependant au secours de la place, à la tête d'une puissante

morte en 999, fit à ses derniers moments des dons considérables, destinés à la reconstruction de Saint-Martin, incendié peu de temps auparavant. Cette date nous paraît confirmer celle donnée par Bechin. *Odilonis Epitaphium Adelheidæ,* dans Pertz, tome VI, p. 643.

(1) *Mons Budelli* est la forme que donnent les textes anciens, et non pas *Mons Burelli,* où l'on a voulu voir l'étymologie du nom du bourg de la Membrolle, situé à quatre kilomètres de là. D'ailleurs ce lieu, se fût-il appelé *Mons Burelli,* qu'on ne pourrait en faire venir le nom de la Membrolle, *Membrariolæ,* dans une charte du xe siècle. (Voir Dom Housseau, no 283.)

armée ; mais, vaincu et fait prisonnier à la bataille de Nouy, près Saint-Martin-le-Beau (1044), il est forcé de céder à Geoffroy, pour prix de sa rançon, les villes de Tours, de Chinon, et tout ce qu'il possédait encore dans le comté (1). Après une lutte de plus d'un demi-siècle, la Touraine passait de la maison de Blois dans celle d'Anjou, d'où elle ne devait sortir que pour être réunie à la Couronne.

Geoffroy Martel meurt à Angers, en 1060, sans héritier direct; avec lui s'éteint la première maison des comtes héréditaires d'Anjou, fondée en 886 par Foulques le Roux. Il eut pour successeurs ses deux neveux Geoffroy le Barbu et Foulques le Rechin, fils de sa sœur Ermengarde, épouse de Geoffroy de Châteaulandon, vicomte d'Orléans ou de Gâtinais, qui se trouve ainsi être la véritable souche des Plantagenets. Ce fait, à peine indiqué par les chroniqueurs de la seconde maison d'Anjou, a été peu remarqué; pour beaucoup d'historiens, les Plantagenets sont originaires de l'Anjou, et Henri II et Richard Cœur-de-Lion descendent du fabuleux Ingelger (2).

Tours était devenu le lot de Geoffroy le Barbu, mais il ne le garda guère : en 1067, Foulques le Rechin s'emparait de sa personne et le renfermait d'abord dans le château de Tours, puis dans celui de Chinon, où il le retint captif pendant près de trente ans (2). Ainsi devenu seul maître de l'héritage de Geoffroy Martel, Foulques eut de violentes luttes à soutenir contre les seigneurs de ses deux comtés qui, sentant leur force et se rappelant le temps où

(1) *Chronicon Turonense magnum,* p. 121. Édit. Salmon.

(2) Voir, sur ce personnage, l'Introduction aux *Chroniques des Comtes d'Anjou,* par M. Emile Mabille, p. LIII.

(3) *Chronicon Turonense magnum,* p. 125. Édit. Salmon.

ils étaient à peu près indépendants au milieu du chaos qui accompagna l'effondrement de l'empire Carlovingien, se pliaient difficilement aux obligations que leur imposaient vis-à-vis du suzerain les lois de la féodalité encore à peine établies. Il en était à peu près ainsi dans toute la France; le même antagonisme qui règnera longtemps entre le roi et les hauts feudataires, existe dans chaque province entre les ducs ou les comtes et leurs vassaux. Des deux côtés ce sont les mêmes efforts pour arriver à l'unité du commandement, et la même résistance pour conserver l'indépendance que chaque seigneur avait reçue de ses pères comme un héritage.

La guerre dans les provinces commence et se termine plus tôt, parce que, dans l'état de division universelle où se trouvaient les pouvoirs publics, lors de l'établissement de la féodalité, l'unité du royaume devait être précédée et favorisée par des agglomérations partielles qui ne pouvaient être que le résultat des efforts successifs des grands feudataires. Foulques le Rechin, dont le surnom indique suffisamment le caractère, ne faillit point à cette mission, et nous le voyons, vers 1095, prendre d'assaut et détruire de fond en comble le château de Maillé (aujourd'hui Luynes). Peu après (1097), il emporte également le château de Rochecorbon (1), situé sur les coteaux de la Loire, en amont de Tours, comme le précédent l'était en aval, et assure ainsi aux habitants de cette ville la sécurité et la facilité des communications avec les contrées environnantes.

Cependant un horizon immense, tout rempli des mystères de l'inconnu, s'ouvrait à l'ambition et au

(1) *Chronica de gestis consulum Andegavorum*, p. 141. Édit. Marchegay et Salmon.

besoin d'activité qui dévoraient la noblesse de la fin du XI[e] siècle. A la voix de prêtres éloquents, l'Europe chrétienne se précipitait en armes vers l'Asie. Le pape Urbain II, qui venait de prêcher la croisade à Clermont, arriva en Touraine en 1096. Comme en Auvergne, le pontife appela les chrétiens à la délivrance du Saint-Sépulcre et publia la guerre sainte. Plusieurs seigneurs prirent la croix, mais Foulques ne crut pas devoir leur donner l'exemple.

Urbain II mit à profit son séjour dans nos murs pour régler les différends survenus entre les moines de Marmoutier et les chanoines de Saint-Maurice, qui prétendaient avoir le droit de pénétrer et de séjourner dans l'abbaye le mercredi après Pâques; et même entre l'archevêque de Tours et le chapitre de Saint-Martin, relativement au privilége qu'avait la collégiale de se choisir un évêque. Il décida qu'à l'avenir cette église n'aurait d'autre évêque que le Pape et d'autre juge ordinaire que le roi de France. Les fêtes et les cérémonies religieuses, auxquelles donna lieu la présence d'Urbain, furent fatales à Châteauneuf; à la suite de l'une d'elles, le feu prit dans la sacristie de Saint-Martin et consuma non-seulement le chevet de l'église, mais encore une partie du bourg de Châteauneuf et de celui de Saint-Père (1).

Les dernières années de Foulques le Rechin furent empoisonnées par la rébellion de son fils Geoffroy, qui avait, du reste, à se défendre contre les machinations de sa belle-mère, la fameuse Bertrade de Montfort. Malgré l'outrage qu'elle avait fait à Foulques, en le quittant pour épouser le roi Philippe, elle conservait sur le vieux comte une très-grande influence, et s'efforçait de faire déshériter

(1) *Chronicon Turonense magnum,* p. 129. Édit. Salmon.

Geoffroy au profit de Foulques le jeune, né de son premier mariage avec le Rechin. Geoffroy étant mort en 1106, non sans que sa marâtre fût soupçonnée d'avoir préparé cette fin, Foulques le Rechin ne lui survécut guère et laissa, en 1109, tous ses États au fils de Bertrade (2). Le jeune prince, qui reçut plus tard le surnom de Jerosolomitain, avait dix-neuf ans lorsqu'il hérita des comtés d'Anjou et de Touraine, auxquels il ajouta bientôt celui du Maine, par son mariage avec Sybille, fille unique de Jean de la Flèche, comte du Maine.

Henri Ier, roi d'Angleterre, qui lui aussi avait des prétentions sur cette province, essaya, mais en vain, d'en déposséder Foulques le Jeune. Il réussit mieux dans ses tentatives pour fomenter parmi les barons de Touraine, toujours prêts à se soulever, une rébellion contre leur suzerain. Cependant le comte d'Anjou parvint à faire rentrer ses vassaux dans le devoir (3), et désormais son pouvoir ira s'étendant et s'affermissant de plus en plus.

Mais si le calme se fait dans ces régions élevées de la société féodale, l'esprit d'indépendance commence à pénétrer dans une classe avec laquelle il faudra désormais compter, qui ira toujours grandissant et finira par absorber la nation tout entière : nous voulons parler de la bourgeoisie, nouvellement sortie du servage. Celle de Châteauneuf, enrichie par l'immense concours de pèlerins qu'attirait le tombeau de saint Martin, et jusque-là entiè-

(1) M. Mabille nous semble avoir prouvé dans son Introduction aux *Chroniques des comtes d'Anjou*, publiées par MM. Marchegay et Salmon, que le fragment de l'*Histoire des comtes d'Anjou*, attribué à Foulques le Rechin, est l'œuvre d'un imposteur, qui écrivait de 1112 à 1135.

(2) *Chroniques d'Anjou*, p. 144. Édit. Marchegay et Salmon.

rement sous le joug du chapitre de la collégiale, fut des premières à réclamer des garanties quant à la jouissance et à la disposition des biens qu'elle avait laborieusement acquis. C'était à cela, en effet, que se bornaient les prétentions de ces humbles bourgeois, que les chroniqueurs du moyen âge nous représentent comme d'odieux rebelles; mais les nôtres avaient affaire à forte partie. Le chapitre, se sentant appuyé par le Pape et par le roi de France, ne voulut rien céder de ses anciens priviléges. On en vint plusieurs fois aux mains dans la ville même, et cette lutte, qui semble s'être prolongée pendant plus d'une année, se termina, en 1122, par l'incendie d'une grande partie de Châteauneuf et de la basilique de Saint-Martin (1). Les bourgeois, persistant dans leurs courageux efforts, obtiennent enfin du roi Louis VII une véritable charte communale, qui sera confirmée et complétée en 1181, par Philippe-Auguste (2). L'administration de la commune fut confiée à dix prud'hommes, élus chaque année par le général des habitants, chargés des recettes et des dépenses, et du maintien de l'ordre. Les bourgeois juraient sur les saints Évangiles d'exécuter ce qui leur serait ordonné par les prud'hommes pour le bien de la ville; les enfants de Châteauneuf prêtaient le même serment dès qu'ils atteignaient l'âge de raison, ainsi que les étrangers qui voulaient demeurer dans la ville. De leur côté les magistrats s'engageaient à ne favoriser aucun des habitants et à répartir équitablement les taxes et les charges publiques.

Cette organisation, si simple et si rationnelle, ne fut pas de longue durée. Le chapitre, se voyant abandonné

(1) Joannes-Majoret. *Narratio de commendatione turonicæ provinciæ*, p. 302. Édit. Salmon.

(2) *Ordonnances des rois de France*, tome XI, p. 221.

par les rois, s'adressa au pape. Une bulle de Luce III cassa la commune en 1184; Philippe-Auguste révoqua ses lettres patentes, et, malgré les efforts et la courageuse résistance des habitants, tout finit par plier devant les foudres de l'excommunication. Nous verrons cependant la lutte recommencer lorsque la Touraine aura été réunie à la couronne.

Foulques le Jeune fit deux voyages en Terre-Sainte ; pendant le second il épousa la fille de Baudouin, roi de Jérusalem, auquel il succéda, laissant ses possessions de France à son frère Geoffroy le Bel (1129). Ce prince eut, comme presque tous ses prédécesseurs, à comprimer un soulèvement de ses barons, qui paraît avoir été des plus sérieux ; mais ce fut le dernier de ceux qui mirent réellement en péril l'autorité du suzerain, car par son mariage avec l'impératrice Mathilde, fille de Henri Ier, il fit monter son propre fils, Henri Plantagenet, sur le trône d'Angleterre, et les comtes d'Anjou et de Touraine deviennent dès lors de trop puissants monarques pour avoir rien à craindre des menées ou même des révoltes de leurs vassaux.

Comme c'était trop la coutume dans la maison d'Anjou, le partage de la succession de Geoffroy le Bel, mort en 1151, occasionna une guerre entre ses deux fils, Henri et Geoffroy le Barbu. Dans cette lutte inégale tout d'abord, mais qui le devint bien davantage lorsque Henri II fut parvenu, en 1154, au trône d'Angleterre, Geoffroy ne pouvait manquer de succomber, malgré l'appui du roi de France Louis VII, effrayé de la puissance d'Henri, qu'il avait lui-même contribué à accroître par son divorce avec Éléonore d'Aquitaine, remariée au Plantagenet. Dès lors, la Touraine, enveloppée, pour ainsi dire, dans les immenses possessions du roi d'Angleterre, n'a plus de vie particulière; les forces de ses barons sont trop dis-

proportionnées avec celles de leur suzerain. La province et sa capitale n'en seront pas moins exposées à de cruels ravages. Ainsi, la cathédrale de Tours, où le pape Alexandre III venait de présider, en 1163, un concile nombreux et si imposant qu'il valut à la ville le nom de *seconde Rome,* sera brûlée dans la querelle qu'excitera entre Henri II et l'archevêque Joscion, soutenu par le roi de France, la question de savoir à qui appartient le droit d'envoyer en Palestine l'argent déposé dans cette église et destiné à secourir les Francs d'outre-mer (1166) (1). Le roi Philippe-Auguste et Richard, révolté contre son père, prendront deux fois d'assaut la ville de Tours; la seconde fois, en 1189 (2), l'année même de la paix de Colombiers, aujourd'hui Villandry, et de la mort de Henri II.

L'amitié de Philippe-Auguste et de Richard ne semble point s'être refroidie tout d'abord, malgré le changement survenu dans leurs situations respectives. Ils visitent ensemble le tombeau de saint Martin et se mettent en route pour la Terre-Sainte, en 1190, après avoir réglé leurs droits sur la ville de Tours et sur la collégiale, dans un acte qui nous a été conservé et qui est pour notre cité un document des plus intéressants (3). On connaît assez les exploits de Richard en Palestine, et la captivité qui l'attendait à son retour.

Jean sans Terre, frère de Richard, voulut profiter de

(1) Maan (*Sancta et metropolitana ecclesia Turonensis*, p. 127) place cet incendie en 1168.

(2) *Chronicon Turonense magnum*, p. 141. Édit. Salmon.

(3) Dom Martenne. *Amplissima collectio,* t. I, col. 1099 et seqq. Un texte plus complet a été imprimé d'après une ancienne copie en forme authentique par M. Georget-Joubert, in-8°, Tours, sans date, tiré à quarante exemplaires.

cette captivité pour le dépouiller de ses États, et, dans ce but, s'allia avec Philippe-Auguste, devenu l'ennemi de son ancien compagnon d'armes à la croisade. Tours fut au nombre des avantages cédés à Philippe pour acheter son alliance. Mais, tout à coup, on apprend que le lion a brisé ses chaînes et qu'il accourt altéré de vengeance; le cœur fait défaut à Jean, qui obtient son pardon par l'entremise de sa mère, Éléonore d'Aquitaine. Richard, en paix avec son frère, songe à recouvrer les places livrées à Philippe; il assiége et prend Tours, et chasse les chanoines de Saint-Martin, qui s'étaient signalés par leur attachement au roi de France; mais il les rappelle peu après. Richard meurt au siége de Chalus, en 1199, et la guerre s'allume entre son frère Jean et son neveu, l'infortuné Arthur de Bretagne, ainsi que cela ne manquait presque jamais d'arriver à l'ouverture de chaque succession dans cette terrible famille, qui fait involontairement songer à celles des Atrides. Arthur fait d'abord son entrée à Tours, qui le reconnaît pour son légitime souverain; mais il est bientôt battu et pris par Jean, auprès de Mirebeau, et quelques mois plus tard il périt, assassiné de la main même de son oncle.

Cependant la ville de Tours, conquise par le roi d'Angleterre, avait été reprise par le roi de France, pour retomber bientôt aux mains des Anglais, qui la livrent au pillage et incendient le bourg de Châteauneuf et une grande partie de l'église de Saint-Martin (1202) (1). Notre malheureuse cité ne devait plus être qu'un monceau de ruines lorsque Philippe-Auguste vint l'assiéger pour la réunir à la couronne, en vertu d'un arrêt de la Cour des pairs de France, rendu contre Jean sans Terre,

(1) *Chronicon Turonense magnum*, p. 147. Édit. Salmon.

comme meurtrier de son neveu, arrêt dont le texte ne nous a point été conservé et dont l'existence a pu être contestée. Tours se rendit à la première sommation ; le reste de la province suivit l'exemple de sa capitale, à l'exception des places de Loches et de Chinon, qui, toutes deux très-fortes et défendues par de vaillants capitaines, opposèrent la plus vigoureuse résistance et ne furent emportées qu'après une année de siége (1205). Ainsi finit en Touraine la domination des comtes d'Anjou, qui embrasse plus d'un siècle et demi.

Cette longue période, que nous venons de voir si agitée et si sanglante, fut cependant loin d'être stérile, surtout au point de vue architectural. Nulle époque n'a laissé en Touraine de plus magnifiques témoins de sa féconde activité. Cette activité qui, comme on l'a vu, ne s'était pas éteinte chez nous, même au xe siècle, reparaît plus vive et plus ardente après l'an mil, alors que, selon les expressions du chroniqueur Raoul Glaber, « on se mit avec une ardeur inouïe à rebâtir les basiliques en France et en Italie. »

L'élan est encore plus prompt et plus accentué en Touraine que dans les autres provinces. C'est alors qu'ont été construits les châteaux de Langeais, de Montbazon, de Loches, de Chinon, dont les ruines sont si imposantes ; alors furent fondées les abbayes de Beaulieu, Beaumont, Seuilly, Turpenay, Fontaines-les-Blanches, Gâtines, Aiguevive, Beaugerais, la Chartreuse du Liget et nombre de prieurés considérables.

Le signal partit de Tours même, et, dès les premières années du xie siècle, le trésorier de Saint-Martin, Hervé, entreprenait de relever la collégiale détruite dans l'incendie de 997. Investi de la seconde dignité du chapitre et fils de l'un des plus puissants seigneurs de la province,

Sulpice de Buzançais, il résolut de consacrer ses immenses richesses à la construction d'une église plus vaste et plus élevée que celle qui venait d'être détruite. Il fit choix, dit le moine Jean, auteur de l'*Éloge de la Touraine*, d'un architecte incomparable (1) dont, malheureusement, le nom n'a pas été conservé. Les travaux durèrent environ dix ans, et la nouvelle église était consacrée en 1014. Comme elle a été incendiée et refaite plusieurs fois, notamment en 1122, en 1175 et en 1202, il est impossible de se faire une idée exacte de cette basilique d'après les plans et dessins venus jusqu'à nous et qui ne reproduisent que l'église rebâtie au XIII[e] siècle. Les restes de constructions mises au jour, par les fouilles exécutées en 1860 (2), dans l'abside de l'église détruite à la Révolution et qui consistent principalement dans la partie inférieure de trois chapelles absidales et de deux chapelles du transept, paraissant toutes remonter au XI[e] siècle, permettent quelques conjectures sur l'œuvre d'Hervé.

Comme la plupart des églises romano-byzantines, élevées plus tard entre la Loire et la Garonne, elle offrait le plan d'une croix latine avec une abside accompagnée de collatéraux et de déambulatoires et entourée de cinq absidioles; un large transept avait, à chacune de ses branches, deux chapelles ouvertes dans le mur oriental.

(1) *Narratio de commendatione turonicæ provinciæ*, p. 301. Édit. Salmon.

(2) *Notice sur le tombeau de saint Martin*, par la commission de l'Œuvre de Saint-Martin. Tours, Mame, 1861, in-8°. — La notice ne parle que de trois chapelles, mais deux autres ont été découvertes depuis qu'elle a été publiée. Nous devons cette indication à M. Stanislas Ratel, ingénieur du chemin de fer d'Orléans, qui a dirigé les fouilles.

A l'extrémité de chaque croisillon s'élevait une tour surmontée d'un clocher. Ces deux tours, ainsi que le déambulatoire de l'abside, et les quatre chapelles du transept, constituaient d'importantes innovations, antérieures à l'élan donné par l'abbaye de Cluny, et qui furent pour la plupart imitées dans plusieurs grandes églises construites au XIe siècle, notamment à Saint-Pierre de Preuilly, qui, malgré la date de 1009, inscrite en chiffres arabes sur sa façade, doit être attribué à la seconde moitié de ce siècle ; à Saint-Savin en Poitou, qui est du même temps; à Saint-Hilaire de Poitiers, dédié en 1049; et à Saint-Saturnin de Toulouse, dont le pape Urbain II bénissait le chœur en 1096. Ici, l'imitation est complète ; l'abside et le transept de Saint-Saturnin offrent absolument le même plan et presque les mêmes dimensions que le Saint-Martin d'Hervé, révélé par les fouilles de 1860.

Quant à la nef, considérablement remaniée, et, sans doute élargie dans la suite, elle se composait de travées dont il nous est impossible de déterminer le nombre, mais qui ne devaient pas dépasser beaucoup la rue du Change actuelle, sur laquelle s'ouvrait une porte que nous décrirons plus loin.

Nous avions pensé autrefois que la voûte de cette nef était en pierre et avait pu subsister jusqu'à la Révolution; mais quand nous considérons que l'église de Saint-Hilaire de Poitiers, dédiée en 1049 et regardée comme l'un des plus beaux monuments de l'époque, était voûtée en bois et ne reçut une voûte en pierre que dans le dernier quart du XIe siècle (1), nous sommes très-porté à croire que la nef de Saint-Martin était couverte, à l'origine, de simples

(1) *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest.* Deuxième trimestre de 1870.

combles en bois plus ou moins ornés, et qu'elle ne reçut une voûte en pierre qu'après l'une des catastrophes de 1096 ou de 1122. On ignore si l'extrémité occidentale de la nef était ornée. de deux tours qui auraient porté à quatre le nombre de celles de l'église. Elles auraient été placées, à peu près, à la hauteur de la rue du Change, en arrière de la tour de l'Horloge, qui n'offre, à l'extérieur du moins, aucun des caractères du commencement du XI[e] siècle. Il n'en est point de même de la tour de Charlemagne, dont la partie inférieure présente des restes de la construction d'Hervé, assez faciles à reconnaître, malgré les remaniements postérieurs. La nature de l'appareil, l'agencement des claveaux des ouvertures cintrées, la disposition des voûtes qui étaient en arête (1), la forme de quelques chapiteaux ne laissent guère de doute à cet égard. L'un de ces chapiteaux placés à l'entrée du déambulatoire de gauche, par l'aspect et la disposition de ses feuilles d'acanthe, par la présence de la tige et des caulicoles, qui manquent au moyen âge, approche de l'antique, et l'on est bien tenté d'y voir un débris de la basilique d'Hervé. Du côté du couchant, à la partie supérieure, on aperçoit, au milieu des feuilles, un vase dans lequel boivent deux colombes, dont l'une est intacte.

La tour, aujourd'hui dite de l'Horloge et autrefois

(1) Ces voûtes ont été en partie détruites au commencement de notre siècle; il en subsistait cependant au moins une travée, qui a été entièrement masquée, ainsi qu'un magnifique chapiteau, lorsqu'on eut, il y a quelques années, la malencontreuse idée d'établir un immense réservoir d'eau dans cette belle tour, que tant de motifs devaient faire respecter. Un moulage du chapiteau existe dans la chapelle provisoire de Saint-Martin, qui est voisine.

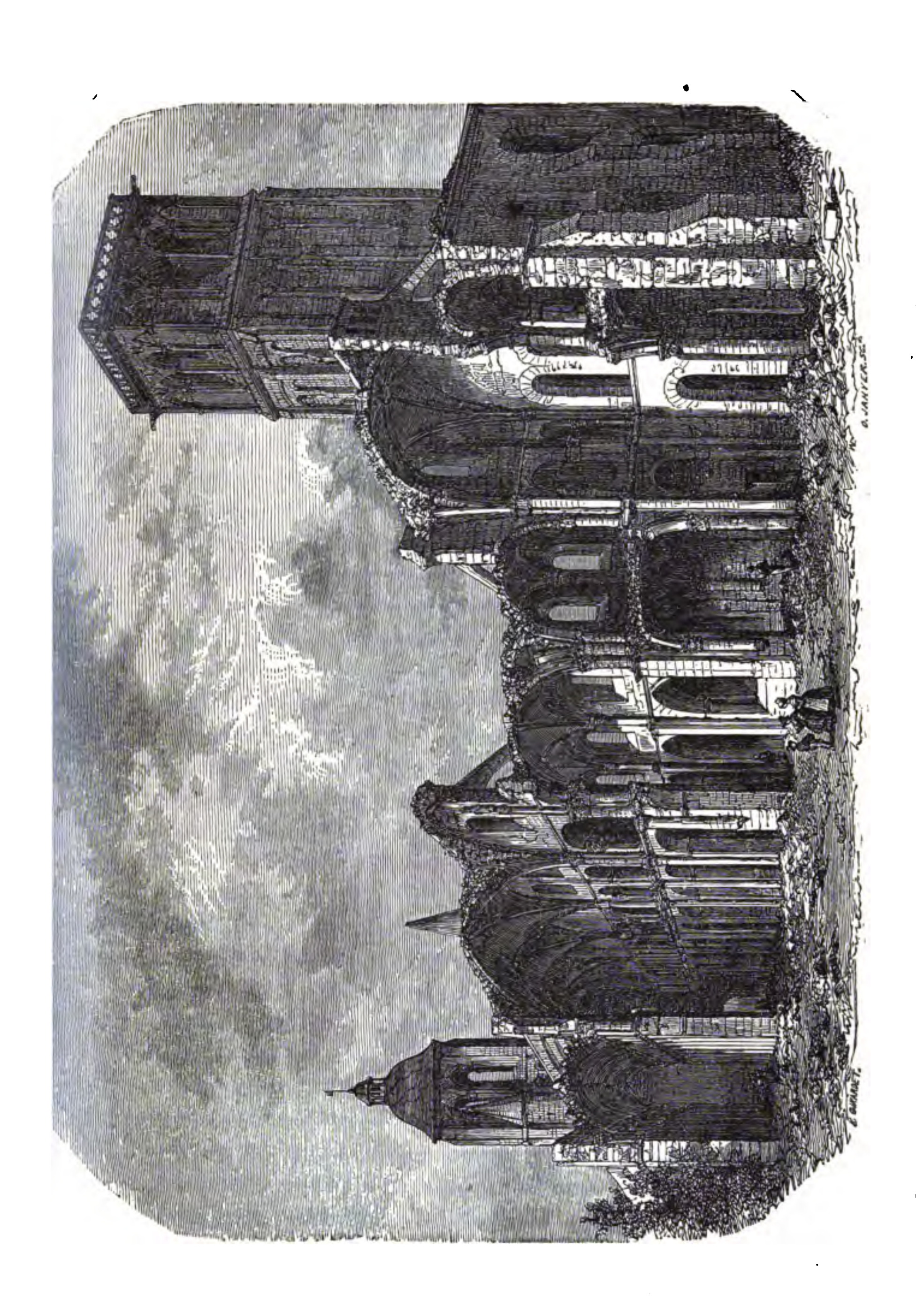
appelée du Trésor, est du XIIe siècle, sauf dans sa partie supérieure. Plusieurs chapiteaux sont d'une élégance remarquable et d'un travail extrêmement soigné. Dans la suite d'arcades placées vers le milieu de la hauteur, du côté du nord, on distingue une colonne paraissant en marbre et qui, par sa forme légèrement fuselée, nous semble provenir d'un monument antique et avoir été placée là après coup; d'autant mieux qu'étant plus courte que ses voisines, on a dû l'enter par le bas. Cette tour fut probablement élevée en 1175, époque à laquelle le moine Jean de Marmoutier nous montre les nobles et les principaux bourgeois de Châteauneuf faisant reconstruire l'église de Saint-Martin (1). Cependant l'abside, si belle et si développée, qui a été détruite à la Révolution, et dont il ne reste qu'un plan, nous paraît, d'après ce plan même, du commencement du XIIIe siècle. Peut-être la construction commencée en 1175 fut-elle interrompue par les luttes survenues entre Philippe-Auguste et les rois d'Angleterre, Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre, luttes pendant lesquelles la ville de Saint-Martin, plusieurs fois prise et reprise, notamment par les Cottereaux, devint, en 1202, la proie des flammes. Peut-être aussi des travaux très-considérables ont-ils été exécutés dans la collégiale à la suite de ces derniers événements. L'absence de textes précis constitue l'une des grandes difficultés de l'étude à laquelle nous nous livrons. Les chroniqueurs notent avec soin les catastrophes et les réparations de la collégiale, mais ils ne disent point quelles parties furent détruites et quelles refaites. Un plan conservé dans les archives d'Indre-et-Loire et levé au moment de la com-

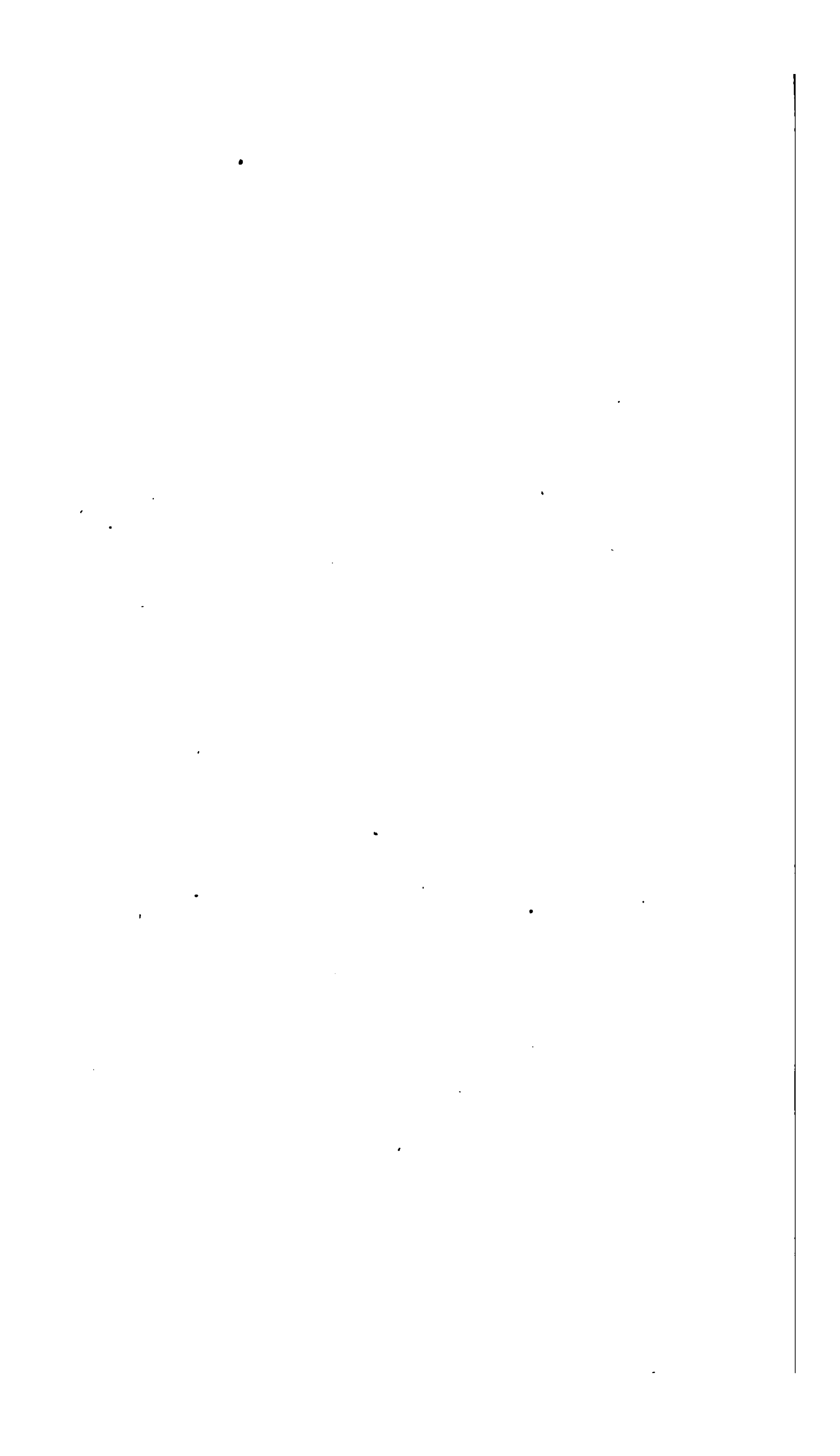
(1) *Narratio de commendatione turonicæ provinciæ*, p. 302. Édit. Salmon.

plète destruction de la basilique ; une vue de l'église en ruine, dessinée en 1798, prouvent bien que la nef était plus ancienne que l'abside, mais ne suffisent pas pour nous permettre d'assigner à chaque portion de ce vaste édifice, si souvent remanié, une date déterminée.

La vue des ruines de Saint-Martin a été gravée sur bois pour le grand ouvrage *la Touraine,* publié, en 1855, par la maison Mame, et reproduite dans les *Promenades pittoresques en Touraine.* Grâce à l'extrême obligeance de M. Mame, nous pouvons la placer sous les yeux de nos lecteurs ; mais, nous les prévenons qu'il ne faut pas chercher ici la fidélité archéologique qu'on exigerait de nos jours dans un dessin de ce genre. Tel qu'est celui-ci cependant, et malgré des inexactitudes évidentes, il offre un grand intérêt et donne une assez juste idée, au moins de la principale nef de notre magnifique basilique. On voit qu'elle avait deux étages de portiques, ce qui permet de placer les 140 piliers mentionnés par Chalmel, et que l'on ne retrouve pas sur le plan. La tour à la droite du spectateur est la tour Charlemagne, qui, avec une autre que l'on voit dans le fond, constitue tout ce qui reste de l'œuvre de nos pères.

Malgré ces causes d'obscurité, comme il n'est parlé d'aucune restauration importante après le XIIIe siècle, voici l'idée qu'on peut se faire de cette église si célèbre dans notre histoire, telle qu'elle était à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle. Dans cette restitution nous nous aidons, non-seulement des éléments mentionnés plus haut mais des renseignements fournis par Chalmel dans son histoire manuscrite de la collégiale, conservée à la bibliothèque de Tours. Chalmel avait vu Saint-Martin à la veille de sa ruine ; malheureusement il n'était point un archéologue, dans le sens que nous attachons aujour-





d'hui à ce mot, et l'on ne peut se fier entièrement ni à ses impressions, ni à ses appréciations.

La basilique de Saint-Martin avait cinq nefs, un transept terminé par deux tours et un double déambulatoire autour du sanctuaire placé dans l'abside, que couronnaient cinq chapelles. Elle était l'une des plus vastes de la chrétienté; on comptait à l'intérieur 110 mètres de la porte mortuaire ou des cérémonies au couchant, à la chapelle de la Vierge au levant; 55 mètres d'une extrémité du transept à l'autre; les nefs mesuraient 30 mètres de largeur, sans comprendre les chapelles latérales; le chœur, depuis le jubé jusqu'au sanctuaire, avait 22 mètres de longueur sur 9 de largeur; enfin le *Repos de saint Martin*, où se trouvait le tombeau du glorieux patron, placé derrière le maître-autel, comprenait, d'un pilier à l'autre, l'espace de 11 mètres. La voûte, d'une élévation de 26 mètres, était soutenue, dit Chalmel, par 140 piliers, qu'on ne retrouve pas, il est vrai, sur le plan, et dominée par cinq tours: deux à l'entrée, la tour du Trésor à droite et celle de Saint-Nicolas à gauche; deux au transept, au nord la tour Charlemagne, au sud la tour du Cadran, appelée aussi tour Gibert, peut-être du nom de son architecte; la cinquième, qu'on ne mentionne pas généralement, était au-dessus du chœur, ainsi que le montrent les anciennes vues de la ville. Les sept chapelles qui bordaient le bas-côté sud de la nef, étaient une addition postérieure et n'appartenaient ni à la restauration de 1175, ni à celle de 1202. A part ces chapelles, le plan que nous possédons offre un caractère d'unité qu'était loin de présenter l'aspect même de l'édifice: la nef, quoique considérablement remaniée, était à plein cintre, sauf peut-être dans les bas-côtés, où régnait une galerie supérieure, disposition très-rare à cette époque, mais non point unique en France, comme le

pense Chalmel; l'ogive s'épanouissait dans l'abside, qui avait été entièrement refaite; elle reposait sur un énorme massif de maçonnerie, d'une largeur variant entre 19 et 23 mètres et, en grande partie, mis à nu par les fouilles pratiquées en 1860. Ce massif est très-probablement l'œuvre des architectes de la fin du XIIe siècle, mais ne recouvre point le sol de la petite abside primitive qui fut respecté et conservé intact à la vénération des fidèles.

Le portail occidental ou grand portail appartenait à la même époque, à en juger par la tour qui subsiste encore; mais celui du nord, placé en face de la rue du Change actuelle, était beaucoup plus ancien et l'on peut conjecturer, d'après la description de Chalmel, qu'il faisait partie de la construction d'Hervé. « On y voyait, dit cet écrivain, « quatre figures en pierre de grandeur naturelle, l'une « représentait le roi Robert assis sur un trône fait en « forme de chaise; il tenait en main, en guise de sceptre, « une espèce de bâton noueux assez ressemblant à un « thyrse. De l'autre côté était la reine Constance assise sur « un trône semblable, et tenant un sceptre pareil à celui « du roi. Les deux autres figures étaient chacune sur un « des arcs-boutants de l'église. La première représentait « le grand bouteiller ou grand échanson; l'autre à droite, « du côté du roi, était un homme ayant la tête mise entre « ses jambes, la barbe à la manière des Turcs, les cheveux « à demi rasés et tenant ses mains appuyées sur ses pieds. « Son vêtement n'était composé que d'une chemise et « d'une espèce de culotte relevée au-dessus du genou. Ce « devait être un de ces bateleurs que la reine Constance « amena de son pays (1). »

Ces figures paraissent bien avoir été placées là sous le

(1) Chalmel. *Histoire mss. de Saint-Martin*, p. 20.

règne de Robert, qui est l'époque où Hervé rebâtissait l'église de Saint-Martin.

Deux autres portes, sans compter celles qui ouvraient sur le cloître situé au sud, donnaient accès dans la collégiale : l'une au nord sous la tour Charlemagne, l'autre au sud, en face la rue Descartes actuelle, sous la tour Gibert, dont elle avait reçu le nom. L'espèce de confession ou de cellule de pierre, dans laquelle se trouvaient déposés les précieux restes du glorieux évêque, avait été, par les constructeurs du XIIe siècle, conservée dans l'axe de la basilique, derrière le maître-autel, à 1 mètre 50 centim. en contre-bas du massif général des fondations, à l'endroit même choisi par saint Perpet. Un ciborium en argent doré, supporté par quatre colonnes, la désignait dès l'entrée dans le temple aux regards des pèlerins venus de tous les points de la chrétienté. Une balustrade quadrangulaire enveloppait le saint tombeau, devant lequel de nombreuses lampes brûlaient perpétuellement ; c'est cette même grille, alors en fer, que Louis XI fit plus tard exécuter en argent. Les statues en cuivre des douze apôtres, auxquels Hervé avait consacré son église, en même temps qu'à la Vierge et à saint Martin, brillaient dans le chœur et dans le sanctuaire. A l'entrée du chœur s'élevait, dès 1179, un grand christ en argent, dont les yeux, formés de deux pierres précieuses d'une grande valeur, jetaient, lorsqu'ils étaient éclairés des feux du couchant, un éclat merveilleux. C'était un don des religieuses de Beaumont (1). De nombreuses peintures ornaient les murailles et les voûtes de l'église, et d'éclatants vitraux brillaient aux fenêtres. Parmi ces peintures, Chalmel (2)

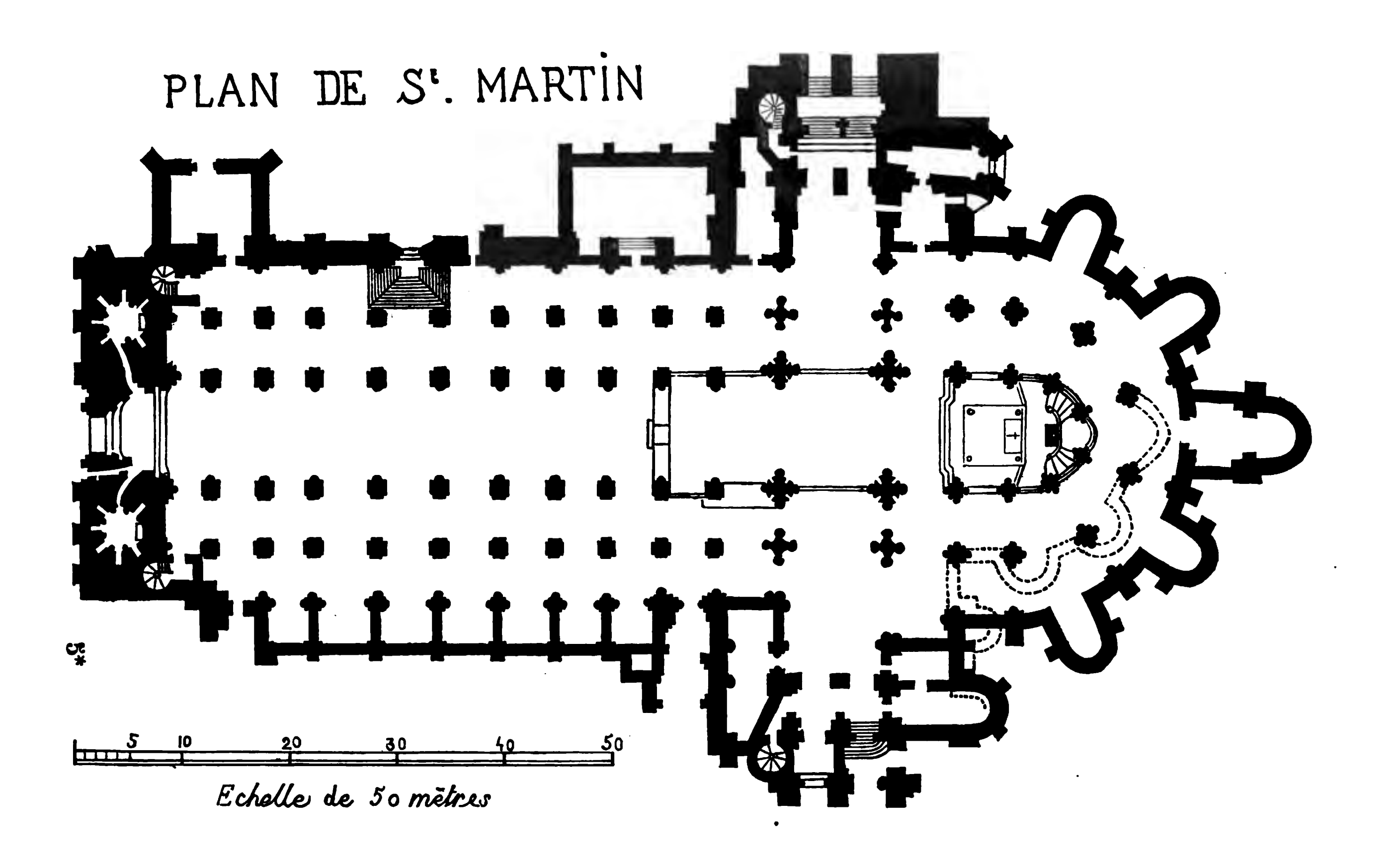
(1) Monsnyer. *Historia ecclesiæ Sancti-Martini*, p. 222.
(2) *Histoire de Saint-Martin*, p. 201 *bis*.

signale un grand christ peint à fresque sur la voûte de la principale nef; il offrait cette particularité que chacun des pieds était attaché à la croix par un clou séparé, ce qui indique une haute antiquité. De grandes figures, également à fresque, se voyaient encore, il y a quelques années, sur la paroi méridionale de la tour Charlemagne, qu'abritaient autrefois les voûtes du transept; mais les injures de l'air les ont fait disparaître.

Tel était, croyons-nous, au commencement du XIII[e] siècle, l'aspect général de cette basilique si renommée, que décoraient encore de nombreux tombeaux, parmi lesquels on doit signaler ceux de saint Perpète, de saint Brice, de saint Grégoire et autres évêques de Tours, de Luitgarde, femme de Charlemagne (1), de Judith, veuve de Louis le Débonnaire, d'Alcuin, d'Hervé et de Bérenger (2). Aller plus loin, s'étendre en détails que pourraient suggérer des indications postérieures, serait entrer dans une voie conjecturale que nous nous sommes interdite dans ce travail. La partie relative à l'église d'Hervé mérite ce reproche cependant; l'extrême pénurie de documents ne nous permettait de faire en cette circonstance que des conjectures qui, du reste, sont données comme telles. Il se pourrait même que les bases des cinq chapelles constatées en 1860, appartinssent non au commencement, mais tout à la fin du XI[e] siècle. La similitude qui existe entre le plan in-

(1) Suivant une tradition très-accréditée, Luitgarde, morte en 800, avait été enterrée dans l'église de Saint-Martin, près la porte du nord. Hervé fit élever sur le lieu même la tour nommée de Charlemagne et qui aurait dû être dite de Luitgarde. Le tombeau de cette princesse était à droite de la tour, dit Chalmel.

(2) *La Grande Chronique de Tours* (p. 128, édit. Salmon) place le tombeau de Bérenger à Saint-Martin, d'autres chroniqueurs indiquent Saint-Cosme.


PLAN DE St. MARTIN
5 10 20 30 40 50
Echelle de 50 mètres
5*

diqué par ces chapelles et celui de l'abside et du transept de Saint-Saturnin, consacrés, en 1096, donne quelque poids à cette opinion. Le chevet de notre église, refait en 1096, aurait été copié sur celui de la basilique de Toulouse; mais c'est encore là une conjecture.

La basilique de Saint-Martin tient une telle place dans l'histoire de Tours, que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs un plan de ce célèbre monument, dont il ne reste plus que deux tours séparées par une rue. Il a été levé par l'architecte Jacquemin, en 1801, au moment même où s'achevait la destruction de l'église et où l'on faisait passer sur son emplacement la rue de la Harpe. Ce plan, dont nous ne donnons qu'une réduction, est conservé aux archives d'Indre-et-Loire, où il a longtemps été ignoré. C'est grâce à lui qu'on a pu reconnaître, en 1860, la véritable situation du tombeau de saint Martin, qu'une tradition erronée plaçait au milieu même de la rue de la Harpe, tandis qu'il se trouve réellement sous une maison faisant l'angle de cette rue et de celle de Descartes. Les fouilles exécutées à cette époque ont mis à découvert, ainsi que nous l'avons dit, les bases de cinq anciennes chapelles, inscrites dans le périmètre de celles du XIIIe siècle et, comme ces dernières, convergeant vers le tombeau, qui était le centre de toute la construction. Ces chapelles, dont la forme et la disposition sont indiquées ici par des lignes ponctuées, nous révèlent le plan du chevet de l'église du XIe siècle qui offre une si frappante analogie avec celui de Saint-Saturnin de Toulouse (1).

Mais il nous faut revenir au XIe siècle, dont nous nous

(1) Nous devons de vifs remerciements à M. S. Ratel, ingénieur du chemin de fer d'Orléans, qui a dirigé les fouilles de 1860, et a bien voulu faire faire pour nous un relevé de ces

sommes éloigné pour ne pas interrompre ce qui concerne Saint-Martin. Pendant que les immenses travaux de la première reconstruction de cette basilique poursuivaient leur cours, Hervé, dont les ressources semblaient inépuisables, fondait auprès de Tours, en 1007, l'abbaye de Beaumont, et y transférait les religieuses de l'Écrignole, qui furent chargées du soin d'entretenir les aubes, les surplis et le linge nécessaires aux cérémonies du culte de la collégiale (1). Nous ne savons rien de la forme et des dimensions des bâtiments qu'il fit assurément construire à cette occasion. Il en est de même de la chapelle dédiée à la Trinité, bâtie en 1024 par Gausbert II, abbé de Saint-Julien, et consacrée par l'archevêque Arnoul (2). Elle était située entre le côté méridional du chevet de Saint-Julien et la Grande-Rue, aujourd'hui rue Colbert.

Une trentaine d'années plus tard, en 1058, la chapelle de Saint-Aubin, reconstruite à nouveau, mais désormais réunie à Saint-Julien, était bénite par l'archevêque Barthélemy (3). L'église même de Saint-Julien, rebâtie par Théotolon, en 953, menaçait ruine, au milieu du XIe siècle, sans doute par suite du séjour que fit dans l'abbaye, en 1043, avec toutes ses troupes, Geoffroy Martel qui s'y était établi, comme dans un fort, pour assiéger Tours. L'abbé Gerbert entreprit de la relever en 1083. Bien que

curieuses chapelles. Celle du chevet est, comme les autres, parfaitement arrondie; c'est par erreur que sur le plan elle a une forme un peu différente.

(1) Diplôme du roi Robert de 1007. *Gallia christiana,* tom. XIV. Instrument, col. 63.

(2) Chronique de Saint-Julien, p. 230. Edit. Salmon et cart. de Saint-Julien, f° 3.

(3) Martyrologe manuscrit de Saint-Julien. Bibliothèque Nationale, arm. de Baluze, tom. LXXVII, f° 170.

cette construction se soit écroulée au XIIIe siècle, on remarque au chevet et au mur septentrional certaines parties évidemment plus anciennes que le reste de l'édifice et pouvant être attribuées à Gerbert, auquel il faut donner la tour élevée à l'entrée de l'église, si l'on ne veut pas la placer au siècle précédent.

Du même temps sont les très-curieuses peintures à fresque qui subsistent, à l'intérieur de Saint-Julien, sur la paroi orientale de la tour romane, à laquelle a été soudée l'église construite au XIIIe siècle. A travers les grandes arcades ogivales plaquées sur la muraille, à cette dernière époque, on n'aperçoit aujourd'hui que des restes confus de couleur, et il est impossible de distinguer le sujet représenté. Mais, il y a une vingtaine d'années, lors de la restauration de Saint-Julien, M. le comte de Galembert a pu, à l'aide d'un échafaudage, en prendre un dessin, offert par lui à la Société archéologique de Touraine. C'est à ce juge compétent que nous emprunterons la description et l'appréciation de ce rare et précieux monument de la peinture murale dans nos contrées, regardé par M. de Galembert comme antérieur aux fresques de la chapelle du Liget et de l'église de Rivière.

Les peintures s'étendent en deux zones parallèles, sur une longueur de 7m95 et une élévation de 3m70. Les personnages ont environ 1m de hauteur; le tout forme six tableaux, représentant le passage de la mer Rouge, Moïse sur le mont Sinaï, l'adoration du veau d'or, le massacre des prévaricateurs, enfin une curieuse image de l'arche d'alliance au milieu du tabernacle.

D'après le travail lu par notre savant collègue au congrès de Saumur, en 1862 (1), les figures sont en général

(1) *Congrès archéologique de France* en 1862, p. 163 et suiv.

juxtaposées comme dans les vases étrusques, mais avec moins d'art et sans souci de la confusion qui peut en résulter pour l'esprit et pour les yeux. Les proportions du corps varient sans motif apparent, et l'aspect général se rapproche bien plus du squelette de l'homme, que de sa forme vivante. Les règles de la perspective sont complétement méconnues, aussi bien pour les figures que pour les objets inanimés; quelle que soit l'attitude de l'homme, les pieds se présentent toujours de profil ou de trois quarts, et les personnages posés sur l'extrémité des orteils paraissent s'avancer en dansant, plutôt que marcher. Les têtes sont en général barbares; les traits grossiers donnent aux figures un air farouche qui s'adoucit à peine pour les têtes de femmes. L'agencement des plis révèle exactement la forme du corps, par masses brisées aux jointures des membres, et, dans les espaces intermédiaires, par des traits plus légers, parallèles aux contours extérieurs, de manière à accuser nettement la partie du corps recouverte par la draperie. Ce procédé n'est, ainsi que l'a remarqué M. Mérimée, pour les fresques de Saint-Savin, qu'un écho lointain du principe constant de l'art antique.

Il semble que le mouvement architectural, imprimé à l'abbaye de Saint-Julien par Théotolon, dès le x[e] siècle, n'ait fait que se développer à l'époque suivante; car, outre les constructions que nous venons de signaler, un ancien martyrologe mentionne, en 1097 (1), la dédicace, par l'archevêque Raoul, de l'église de Saint-Nicolas, relevant de l'abbaye de Saint-Julien, dont elle était voisine, et dont elle devint plus tard l'infirmerie. Elle avait de vastes dépendances et un cloître, et devait être autre chose qu'une

(1) Bibliothèque nationale, *Arm. de Baluze*, t. LXXVII, f° 112.

simple chapelle. L'année qui avait précédé cette dédicace, la superbe basilique, bâtie par Hervé, était, le 29 mars 1096, la proie d'un premier incendie, sur lequel la grande *Chronique de Tours* (1) nous laisse sans aucun détail, et dit seulement que le pape Urbain II accorda des indulgences à ceux qui subviendraient à sa restauration.

Quelques jours avant cet accident, le 10 mars, ce même pontife avait consacré la grande église de Marmoutier, rebâtie par l'abbé Bernard. L'auteur du livre de la dédicace de l'église de Marmoutier, témoin oculaire des faits qu'il raconte, donne à ce sujet de curieux détails. Urbain II était assisté de Hugues, archevêque de Lyon et primat des Gaules, de Raoul II, archevêque de Tours, de Rangier, archevêque de Reggio. Hugues et Raoul apportent dans l'église, sur leurs épaules, les saintes reliques; Raoul trace sur le pavé de l'église l'alphabet latin, tandis que Rangier y écrit l'alphabet grec, et tous deux font sur les murs, avec les saintes huiles, le signe sacré de la croix. Ensuite l'archevêque de Tours dépose les reliques dans le maître-autel, et l'église est, ainsi que l'autel, consacrée par le pape en l'honneur de la Croix, de la vierge Marie, de saint Pierre, de saint Paul et de saint Martin (2).

Au XI[e] siècle appartenaient plusieurs autres édifices religieux dont les traces sont aujourd'hui perdues. Nous mentionnerons cependant, au n° 7 de la rue du Mûrier, les restes d'une église consistant dans une chapelle souterraine de 8 mètres de long sur 5 mètres de large, placée aujourd'hui à 4 mètres au-dessous du sol environnant. Au fond s'ouvrent deux baies à plein cintre sans

(1) *Chronicon Turonense magnum*, p. 129. Édit. Salmon.

(2) *Textus de dedicatione ecclesiæ majoris monasterii*, p. 340 et 341. Edit. Salmon.

aucune moulure, et de chaque côté deux arcades, également à plein cintre, donnaient accès dans d'autres parties de l'édifice. Dans l'angle sud-ouest, un chapiteau, composé de deux larges feuilles recourbées en volute, nous a paru caractériser le XIe siècle. Au nord-ouest, un escalier en forme de vis communiquait avec l'étage supérieur. La paroi nord de la muraille offre encore des traces de peintures ou du moins de couleur rouge, figurant, croyons-nous, des coupes de pierre. Cette chapelle ne doit être qu'une partie d'une construction plus importante, car, dans une description de cette maison, faite au milieu du siècle dernier, nous lisons ceci : « Il paroist dans l'office et salle de cette maison quatre piliers qui ont leur naissance dans la cave et qui se ferment en voûte dans le grenier. Il y a dans la cave des apparences de chapelle et des gradins (1). » Un très-bel hôtel ayant été construit, il y a une quarantaine d'années, sur l'emplacement de cette maison, ces piliers ont disparu ; mais il y avait là certainement une église abandonnée depuis longtemps et dont nous n'avons pu retrouver le vocable. Peut-être un autre sera-t-il plus heureux !

L'église de saint Lidoire, bâtie dans la rue de ce nom, était probablement du même temps ; elle fut détruite au XIVe siècle lors de la construction de l'enceinte de la ville. Nous ne savons absolument rien sur elle ; mais on peut supposer, par l'énorme quantité de pierres qui en furent alors tirées pour les remparts, que ses dimensions étaient considérables.

Cette même époque voit s'élever un monument civil d'un genre alors fort rare et qui offrait de grandes diffi-

(1) *Description du fief de Saint-Père*, n° 198. — Archives d'Indre-et-Loire.

cultés de construction. Nous voulons parler du pont sur la Loire. Une charte l'affranchissant de tout péage existe encore aux archives municipales, où elle a été apportée de Marmoutier. Elle est sans date, mais elle a été écrite entre les années 1031 et 1037. On y lit que le comte Eudes, touché de ce que dans le temps des inondations plusieurs personnes avaient péri victimes de l'impétuosité du fleuve, et voulant entreprendre une chose mémorable, utile à la postérité et par conséquent agréable à Dieu, a fait construire un pont sur la Loire, auprès de la ville de Tours. Et pour qu'après l'achèvement d'un si grand ouvrage, l'appât d'un gain temporel ne le prive pas de la récompense éternelle qui a été le but de cette entreprise, par l'inspiration de Dieu et par l'exhortation de sa femme, dont les instances et les soins ont concouru pour beaucoup à l'avancement de l'ouvrage, il ordonne, avec le consentement du roi Henri, son seigneur, que ce pont sera affranchi de tout péage (1).

Souvent réparé, ce grand ouvrage a subsisté jusqu'à la fin du siècle dernier, et l'on peut en distinguer les fondations à l'époque des basses eaux du fleuve. Il était composé de vingt-sept arches (2) de diverses grandeurs et se projetait dans l'alignement de l'extrémité occidentale des murs de la cité de Tours et de l'ancienne voie romaine qui descendait des hauteurs de Saint-Barthélemy, à l'endroit même où avait été établi le pont de bateaux men-

(1) Dom Martène, *Collectio nova,* t. II, p. 25.

(2) Ce nombre est donné par Chalmel dans la dissertation sur l'ancien pont de Tours, insérée à la suite de ses *Tablettes chronologiques de l'histoire de Touraine;* l'auteur de la notice sur l'île Saint-Jacques, publiée dans les *Mémoires de la Société archéologique,* t. XI, p. 89, n'en compte que vingt-trois.

tionné par Grégoire de Tours. Entre la huitième et la neuvième arche existait une petite île sur laquelle les moines de Marmoutier firent plus tard bâtir une chapelle dédiée à saint Cyquault (1). Ce pont, dont l'architecte est malheureusement inconnu, était antérieur de plus de cent ans à celui d'Avignon, longtemps considéré comme le premier qui ait été construit en France, dans de vastes proportions. Tours, qui, au xe siècle, avait vu s'élever, dans les murs de Châteauneuf, la plus importante construction militaire de l'époque, offrait donc, au xie, dans la collégiale de Saint-Martin et le pont sur la Loire, de grands modèles à l'architecture religieuse et à l'architecture civile.

Le xiie siècle ne fut pas moins riche en édifices de tout genre, tant semble avoir été inépuisable la fécondité de ce sol prédestiné aux merveilles architecturales.

Vers 1130, l'archevêque de Tours, Hildebert de Lavardin, qui venait de refaire et de dédier, en 1120, la nef de la cathédrale du Mans, voyant que celle de Tours tombait de vétusté, résolut de la reconstruire (2). C'était très-probablement celle-là même qu'avait bâtie Grégoire de Tours et qui semble avoir subsisté jusqu'à cette époque, les documents antérieurs étant muets sur une restauration plus ou moins complète. La cathédrale d'Hildebert, continuée par ses successeurs, était fort avancée lorsque

(1) Ce saint est inconnu à tous les hagiographes que nous avons pu consulter. Très-probablement, Cyquault est l'un des architectes chargés de réparer le pont à la suite de l'une des nombreuses inondations qui, au moyen âge, en emportèrent souvent des parties considérables; les comptes de la ville nous offrent, au xve siècle, un maître-maçon de ce nom.

(2) Maan, *Sancta et metropolitana ecclesia Turonensis*, p. 111.

survint l'incendie de 1166. Elle n'y périt pas entièrement, car le transept et les tours de l'église actuelle offrent, dans certaines de leurs parties, tous les caractères architectoniques du milieu du XIIe siècle. Au transept, on ne rencontre guère que quelques détails ; mais les tours sont bien évidemment, dans leur partie inférieure, des tours romanes, sur lesquelles on a plaqué, au XVe siècle, une ornementation gothique. Ce caractère est aussi incontestable à l'intérieur qu'à l'extérieur ; toutes les baies, toutes les voûtes sont en plein cintre. Ces points de repère suffisent pour apprendre que la cathédrale d'Hildebert avait, à peu près, les mêmes dimensions que l'édifice que nous avons sous les yeux, sauf l'abside refaite sur un plan plus développé. Elle avait trois nefs avec un transept et un chœur à déambulatoire, accompagné de chapelles absidales rayonnantes.

L'extension donnée à cette église vers le couchant amena de ce côté la destruction de l'antique rempart gallo-romain, sur les fondations duquel les tours avaient été établies, comme on peut le constater encore aujourd'hui. La ville se trouvant ouverte en cet endroit, les murailles furent reportées plus à l'ouest et embrassèrent les bourgs de Saint-Pierre-du-Boille, des Amandiers ou Allemandiers, du Trésor, ainsi nommé parce qu'il ne relevait que du trésorier de la cathédrale, qui y avait seul toute juridiction, haute et basse. La maison du Temple, dont il reste quelques substructions dans les rues de l'Hopitau et des Amandiers, dût être comprise dans la nouvelle enceinte qui suivait la rue actuelle des Amandiers et rejoignait la rue de la Scellerie entre les rues du Cygne et de Sainte-Marthe, à l'endroit où fut placé à peu près le portail de la Chancellerie. On attribue généralement cette muraille à Henri II d'Angleterre, et il est très-probable

qu'elle fut élevée sous son règne ; mais nous ne connaissons aucun texte ancien qui confirme cette opinion.

Une tradition plus certaine fait bâtir par ce prince, vers 1160, le château royal, à l'angle nord-ouest de la cité de Tours, peut-être sur l'emplacement où s'élevait autrefois le palais des gouverneurs romains. Ce château, dont il reste deux tours, l'une d'elles appelée la tour de Guise, couvrait une partie de l'espace occupé par la caserne actuelle, sur le bord de la Loire. Il avait la forme d'un parallélogramme irrégulier, flanqué de quatre tours, et, bien qu'il ait subsisté jusqu'au commencement de notre siècle, nous ne savons presque rien sur son architecture et sur ses dispositions intérieures. Chalmel (1) nous apprend seulement, d'après Carreau, « qu'on remar« quait au-dessus de la porte principale trois figures en « relief: l'une représentait un architecte vêtu à la romaine « tenant une équerre à angle obtus, sans doute pour dési« gner l'irrégularité des angles du château ; les deux « autres étaient des figures de femme, dont l'une était « nue et l'autre en costume romain. » C'est au-dessus d'une fausse porte de ce château, du côté de la Loire, que se trouvait la fameuse pierre antique considérée comme le tombeau de Turnus. Quant à la chapelle royale, nous en ignorons la forme et les dimensions ; mais elle était sans doute contemporaine du reste du château, et se trouvait peut-être placée, comme il arrivait souvent alors, dans l'une des tours (2).

(1) Chalmel, *Histoire de Touraine*, t. III, p. 301.

(2) Un texte du XIIIe siècle. publié par nous dans les *Nouvelles archives de l'Art Français*, t. I, p. 124, montre à cette époque un peintre, nommé Pot-à-Feu, travaillant à décorer la chapelle royale du château de Tours.

On rapporte également à Henri II, mais toujours sans preuves positives, la construction ou la réfection des ponts de Saint-Avertin, de Saint-Lazare et de Saint-Sauveur, qui reliaient Tours avec le sud de la province et faisaient suite au pont bâti par le comte Eudes. Ces traditions prouvent du moins quels souvenirs les peuples avaient gardés de l'administration de Henri II. Son titre le plus sérieux à la reconnaissance de la Touraine et de l'Anjou, est la charte qu'il donna à Saint-Florent-en-Vallée, vers 1170, et par laquelle il pourvut à l'achèvement des levées de la Loire, commencées dès le temps de Louis le Débonnaire, mais encore incapables de garantir les campagnes contre les ravages de l'inondation (1).

Ce prince ne demeura sans doute pas étranger aux nombreuses constructions d'églises qui s'élevèrent dans la seconde moitié du XII[e] siècle, principalement à l'entour de Saint-Martin. En tête de ces édifices, il faut citer l'église de Saint-Pierre-le-Puellier, érigée en collégiale au siècle précédent (1073), par le pape Alexandre. Il en subsiste le portail, une partie de la nef et des débris considérables, parmi lesquels des chapiteaux qui, par l'élégance de la forme et la délicatesse de la sculpture, rappellent l'antique. Au sud-est de Saint-Pierre-le-Puellier, sur le carroi des Chapeaux, dans l'angle formé par les rues des Quenouilles et de la Grand'Rue, aujourd'hui du Commerce, s'élevait l'église Saint-Michel, citée dans plusieurs documents du XII[e] siècle. Elle fut détruite vers 1730, et il n'en resta que le cimetière, dépendant de Saint-Pierre-le-Puellier (2).

(1) Ménage, *Histoire de Sablé*. — *Preuves*, p. 376.

(2) *Description du fief de Saint-Père*, n° 65. — Archives d'Indre-et-Loire.

Non loin de là, mais dans l'enceinte même de Châteauneuf, se bâtissaient les églises de Saint-Denis et de Sainte-Croix. La première, située rue du Change, fut construite à la fin du XIIe siècle par un abbé de Pontlevoy (1), et devint, au XIIIe, une paroisse de la ville. Elle sert aujourd'hui d'écurie à l'auberge de la Croix-Blanche, et se trouve dans un état de délabrement et d'abandon déplorable. Au sud, et tout près de cette église, on aperçoit un pignon qui indique que là, entre Saint-Denis et la place, s'élevait une de ces chapelles qui semblaient pulluler autour de Saint-Martin.

L'église Sainte-Croix, bâtie sur l'emplacement d'un monastère fondé au VIe siècle par sainte Radégonde, fut érigée en paroisse au XIIIe. Convertie en habitation privée, elle subsiste en grande partie rue de la Longue-Échelle. Quoique souvent remaniée, notamment au XVe siècle, époque où les Briçonnet et les Berthelot y faisaient ajouter des chapelles, elle offre encore dans le gros œuvre, les caractères de la fin du XIIe siècle. Il faut rattacher à cet édifice de précieux débris situés rue Sainte-Croix, n° 6, où apparaît une fenêtre géminée, encadrée dans un cintre de grande dimension et accompagnée de moulures fort élégantes. Toujours dans ce même quartier, nous avons remarqué, rue de la Longue-Échelle, n°s 11 et 13, de belles voûtes du style Plantagenet et des chapiteaux qui sont bien du XIIe siècle, et doivent avoir appartenu à quelque église ou chapelle, dont le vocable nous est inconnu.

Si nous sortons de Châteauneuf, en nous dirigeant vers l'occident, nous trouvons l'église de Notre-Dame-la-Pauvre, refaite au XIIe siècle et devenue Notre-Dame-la-Riche; détruite en 1562, elle devait avoir de vastes dimen-

(1) Dom Housseau, n° 2044.

sions, à en juger par l'élévation de l'unique pilier qui était resté debout en avant de l'entrée actuelle et qui figure dans toutes les anciennes vues de la ville de Tours. Il n'avait pas moins de cent pieds de haut et de douze de large à la base, et ne fut abattu qu'à la veille de la Révolution (1).

Un peu plus loin, vers le couchant, sur un pont qui traversait le ruau, plus tard appelé le ruau Sainte-Anne, avait été construite, dans la première moitié du XIIe siècle, par un particulier, nommé Philippe Aimery, une chapelle dédiée à sainte Anne. Elle est mentionnée, en 1159, dans une bulle du pape Alexandre III (2).

Au-delà du ruau Sainte-Anne, dans une île de la Loire, aujourd'hui jointe à la terre ferme, le bienheureux Hervé avait fondé, sous l'invocation de saint Côme, un oratoire où il se retira après l'achèvement de sa grande œuvre de Saint-Martin, et où mourut, en 1088, le trop célèbre hérésiarque Bérenger, écolâtre de la même église. Quelques chanoines de la collégiale s'y réunirent, tout à la fin du XIe siècle, pour y vivre selon la règle de saint Augustin. De l'église, qui fut élevée à cette époque, subsistent encore deux chapelles absidales, le transept méridional et le déambulatoire correspondant, ainsi qu'une salle capitulaire ou réfectoire. Le reste de l'église et la maison prieurale, où mourut le poëte Ronsard, accusent une restauration du XVe siècle.

Entre Châteauneuf et l'abbaye de Beaumont, sur une ancienne voie conduisant à Joué, par Pont-Cher, se trou-

(1) Nous avons raconté la destruction de ce pilier dans les *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XIII, p. 333 et suiv.

(2) Dom Housseau, n° 1764, d'après le *Cartulaire de Villeloin.*

vait une chapelle dédiée à saint Eloi, et, selon la tradition, bâtie sur l'emplacement de la maison habitée par le saint lui-même, dans un lieu appelé l'Orme-Robert, *Ulmus Roberti*. Elle appartenait aux chanoines de Saint-Martin, qui la donnèrent aux religieux de Saint-Florent de Saumur. Ceux-ci y construisirent, en 1177, un prieuré consacré à saint Jacques et désigné dans les textes postérieurs sous le nom de *prioratus sancti Jacobi de ulmo Roberti*. Quoique souvent remanié, il subsiste encore à l'extrémité occidentale du mail actuel, où il a été converti en habitation particulière. Les chanoines de Saint-Martin y faisaient une station lorsqu'ils allaient en procession à Beaumont (1). Le long du mur de clôture de cette dernière abbaye, on rencontre, à l'occident, la petite chapelle de Saint-Jean-de-Beaumont, qui présente quelques restes du XIIe siècle. On la trouve mentionnée dans une bulle du pape Luce III, pour Beaumont, de 1184. Elle fut, au XVe siècle, rebâtie et érigée en paroisse à l'usage des commensaux et des tenanciers du monastère.

Dans la vieille cité de Tours, nous ne possédons guère du XIIe siècle que l'église Saint-Libert, encore debout sur le bord de la Loire, à l'angle de la rue de la Bretonnerie et du quai ; c'est une chapelle à une seule nef, de 20 mètres de long sur 7 de large ; elle n'a jamais dû être voûtée en pierre, mais elle possédait une abside qui obstruait en grande partie la rue de la Bretonnerie. Ce petit édifice, aujourd'hui converti en magasin à bois, et dans un état de délabrement complet, paraît avoir été soigneusement construit. Les voussures de la porte sont d'un bon style; l'appareil des murailles, munies de contre-

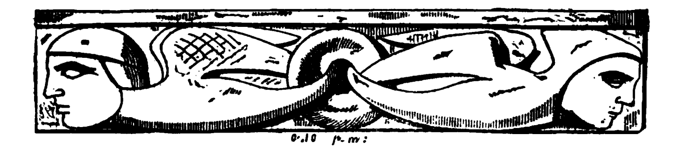
(1) Baluze, t. LXXVII, page 210, à la Bibliothèque Nationale.

forts, est régulier ; au sommet règne une corniche à double rang de moulures assez délicatement fouillées, et que supportent des modillons à figures d'hommes, de femmes, d'animaux, etc.

Dans une construction offrant les caractères du XIIe siècle, qui subsiste au coin de la rue de la Caserne et de la partie nord de la rue de la Bazoche, appelée, sur d'anciens plans, la rue Saint-Laurent, peut-être faut-il voir les restes de l'église de ce nom, qu'on sait avoir existé dans la cité. Non loin de là, à l'angle formé par les rues de la Bazoche et Racine, autrefois nommée Saint-Nicholas, un pignon, assez bien conservé, avec deux baies en plein cintre, surmontées d'un oculus, paraît avoir appartenu à l'ancienne église Saint-Nicolas, sur le compte de laquelle on ne possède que bien peu de renseignements. La chapelle de l'archevêché, qui a subi de fréquents remaniements, surtout à l'intérieur, rappelle également, dans ses parties anciennes, le XIIe siècle. Elle a longtemps servi de salle synodale, et au-dessous se trouvent les vieilles prisons de l'officialité.

En dehors des murailles, du côté du sud, au milieu d'un ancien cimetière, fermé après l'inondation de 1856, se dresse la petite chapelle de Saint-Jean-des-Coups, dont l'histoire est fort obscure. Elle n'a qu'une seule nef, sans transept ni bas-côtés, et se compose de deux travées seulement, terminées par une abside circulaire. La nef semble avoir été exhaussée, et les voûtes ont été refaites ainsi que les fenêtres qui sont au nombre de deux, l'une au fond de l'abside et l'autre dans le pignon, au-dessus de la porte d'entrée. Le vaisseau, qui est bien du XIIe siècle, n'offre à l'extérieur rien de remarquable; mais, dans l'intérieur, à cinq ou six mètres du sol, règne, tout autour de la nef et de l'abside, un bandeau très-digne d'attention

c'est une sorte de frise en demi-relief, d'une trentaine de centimètres de largeur, composée en grande partie de figures humaines ou à têtes humaines, couchées ou accroupies et affrontées de distance en distance. Malgré l'affreux badigeon qui les recouvre, ces figures semblent finement





sculptées et forment une décoration très-curieuse. Quant au nom assez singulier de Saint-Jean-des-Coups (1) que porte cette petite chapelle, et dans lequel on veut généralement voir un souvenir de la défaite des Normands, nous pensons qu'il est simplement la traduction en vieux français de l'appellation latine *sanctus Johannes decollatus,* sous laquelle elle fut probablement désignée à l'origine et dont on a fait *Saint-Jean-Descous.* Un ancien plan de la chapelle et des terrains environnants, conservé aux *Archives d'Indre-et-Loire,* et qui offre la forme *descous,* en un seul mot, semble confirmer notre hypothèse, que nous soumettons au jugement des philologues.

A l'est, l'abside de Saint-Pierre-des-Corps, rebâtie il y a quelques années, était du XIIe siècle, qui a également vu construire, au sud de la ville, près de la voie qui allait

(1) Elle est aussi appelée dans les textes anciens Saint-Jean-des-Choux.

de Tours à Vençay (Saint-Avertin), la petite église de la maladrerie de Saint-Lazare. Elle remonte tout au commencement de ce siècle, sinon même à la fin du précédent. Dans l'origine, elle se composait d'une seule nef d'environ 15 mètres de long sur 5 de large, divisée en quatre travées et terminée par une abside en cul-de-four, percée de trois fenêtres sans moulures. Huit piliers, collés aux murailles, supportent les arcs-doubleaux de la voûte, qui viennent s'appuyer sur des chapiteaux tous variés et fort curieux. Ce sont en général des entrelacs, des cordons perlés, des palmettes d'une exécution remarquable. On y voit aussi quelques animaux fantastiques et quelques figures humaines, ces dernières très-grossièrement rendues. L'intérieur de ce petit monument, qui sert de forge et de magasin à une fabrique de lits en fer, et n'a guère été signalé jusqu'ici, mériterait une étude spéciale. A l'extérieur, la porte d'entrée a malheureusement été refaite; mais elle est surmontée d'une fenêtre d'assez grande dimension avec une archivolte sculptée, retombant sur des colonnettes que décorent des cercles juxtaposés d'un relief très-bas; le tout un peu moins ancien, croyons-nous, que les chapiteaux de l'intérieur. La petite nef latérale, qui a été ajoutée du côté nord au bâtiment principal, est encore plus récente et probablement des dernières années du XIIe siècle.

Enfin, tout à fait de l'autre côté de la ville et même au-delà de la Loire, s'élevait, à la même époque, sur l'emplacement d'une construction mérovingienne tombée en ruine, l'église de Saint-Symphorien, refaite au XVIe siècle, mais dont l'abside a été conservée (1).

(1) Voir l'intéressante étude de M. Léon Palustre sur l'église de Saint-Symphorien, dans le *Bulletin monumental,* t. XXXIX.

Un peu plus loin, en remontant le cours du fleuve, à Marmoutier, le pape Alexandre III dédiait, en 1162, à saint Vincent et à saint Benoît (1), la magnifique chapelle de l'infirmerie, dont les substructions ont été en partie mises au jour, il y a quelques années, dans l'enclos des Dames du Sacré-Cœur. Cette église venait pour ainsi dire couronner un ensemble de constructions monastiques, dortoir, réfectoire, salle capitulaire, dont s'était embellie, depuis un demi-siècle, l'abbaye de Marmoutier.

Celle de Saint-Julien semble n'avoir pas voulu rester en arrière ; et c'est à ce même XIIe siècle qu'il faut attribuer la belle salle capitulaire, aujourd'hui convertie en écurie, à deux pas de l'église abbatiale. Avec ses neuf travées, supportées par des colonnes monocylindriques d'une grande élégance, et ses chapiteaux mutilés, elle serait d'autant plus digne d'une restauration, que nous ne connaissons à Tours aucun autre monument de cette espèce. Les bases des piliers ont disparu dans le sol exhaussé, et les voûtes ont dû être refaites, mais il serait facile de rendre sa physionomie première à cette belle salle à laquelle se rattache d'ailleurs un grand souvenir historique. C'est là que, le 23 mars 1589, Henri III, chassé de Paris par la ligue, faisait l'ouverture solennelle de son Parlement transféré à Tours.

Outre ces édifices religieux dont l'existence nous est attestée, soit par des restes appréciables, soit par des textes formels, cette époque féconde avait vu s'élever d'autres monuments du même genre qui, très-probablement, ne sortiront jamais du profond oubli où ils sont tombés.

Non moins nombreuses, sans doute, étaient les con-

(1) Dom Martène, *Histoire mss. de Marmoutier*, t. I, p. 337, à la Bibliothèque de Tours.

structions civiles, qui ont disparu sans laisser aucune trace. A Châteauneuf surtout, les riches et fiers bourgeois, que nous avons vus lutter pendant tout le XII[e] siècle contre la double puissance du chapitre de Saint-Martin, avaient d'autres logis que les modestes cabanes qui remplissaient alors l'enceinte de la plupart des villes, mais non pas de toutes, comme on le croit généralement. Un écrivain contemporain nous a laissé des mœurs des habitants de Châteauneuf, vers 1200, une peinture trop curieuse, malgré ses couleurs exagérées, pour que nous ne la reproduisions pas ici :

« Les habitants de Châteauneuf sont riches et fastueux, « ils s'habillent avec les étoffes et les fourrures les plus « précieuses. Leurs maisons crénelées sont ornées de tours « élevées. Toujours dans les festins, ils boivent dans des « coupes d'or et d'argent. Leurs jeux sont les chats, les « dés et la chasse à l'oiseau. Ils élèvent des églises en « pierre avec des arcades sculptées, et jettent sur la Loire, « le Cher et les rivières voisines, des ponts en pierre..... « La beauté des femmes est merveilleuse. Elles se fardent « le visage et portent des vêtements magnifiques. Leurs « yeux allument les passions, mais leur chasteté les fait « respecter. Mais, ajoute l'auteur, le vrai trésor des Tou« rangeaux est saint Martin, dont le corps repose dans « une châsse émaillée, renfermée dans une seconde châsse « en métal, placée dans l'intérieur d'un autel en pierre ; « une grille, artistement composée d'or et de pierres pré« cieuses, est placée dans l'autel devant le corps (1). »

Ces maisons crénelées et surmontées de tours ont dis-

(1) Johannes Majoret. *De Commendatione turonicæ provinciæ,* p. 298. Nous empruntons ici la traduction, un peu abrégée, que Salmon a donnée de ce passage.

paru, et s'il en reste quelque chose ce sont de vieux pans de murs dont les baies cintrées ont été bouchées postérieurement, comme on en rencontre autour de Saint-Martin et de Saint-Pierre-le-Puellier, des salles de rez-de-chaussée voûtées en pierre, comme à l'hôtel de l'Arbalète, remanié aux XVIe et XVIIe siècles. Nous ne connaissons guère qu'une seule maison du XIIe siècle ayant conservé la façade de son premier étage. Elle se trouve rue Briçonnet, n° 31, et offre cinq arcades où l'on voit poindre l'ogive et que borde un gros tore arrondi. Au rez-de-chaussée, de belles salles voûtées, avec têtes humaines dans les angles, ont fait naturellement songer à une église. Cependant rien de ce que nous avons pu voir dans ces lieux, encombrés, il est est vrai, de bois et de charbon, ne nous a paru de nature à confirmer cette opinion. Le rez-de-chaussée des maisons importantes de cette époque était généralement voûté en pierre.

Parmi celles dont il ne reste que des débris employés dans des constructions plus récentes, nous signalerons surtout à l'attention des archéologues la maison rue de la Longue-Échelle, n° 12, en face la rue Sainte-Croix. Elle présente dans son appareil et dans plusieurs de ses ouvertures, aujourd'hui bouchées ou refaites, tous les caractères du XIIe siècle. On remarque même, du côté du nord, une portion de frise d'un relief assez bas et très-fruste, mais qui indique un véritable luxe d'ornementation. Cette construction faisait partie, croyons-nous, du logis du trésorier de Saint-Martin, l'un des principaux dignitaires du chapitre. C'était là, ou tout auprès, que se trouvait l'atelier monétaire de la collégiale, et non dans la rue de la Monnaie, située en dehors de l'enceinte de Châteauneuf.

Cette enceinte était devenue beaucoup trop étroite, ainsi

que le prouve la charte donnée par Louis VII en 1141 (1), par laquelle le roi fait remise des amendes encourues par les bourgeois qui avaient bâti des maisons en dehors des murs et jusque dans les fossés de Châteauneuf. Elle paraît avoir été, vers cette époque, renforcée par des tours avancées, au moins du côté de l'est. L'une de ces tours se voit encore dans la petite rue Boucicault, autrefois appelée rue des Crapauds. Pour la convertir en habitation moderne on a défiguré toute la partie inférieure ; mais au sommet règne une suite d'arcades avec des chapiteaux qui ne sont pas sans élégance et appartiennent bien à la seconde moitié du XIIe siècle (2). Les murailles de cette tour, même au dernier étage, n'ont pas moins d'un mètre soixante-six cent. d'épaisseur, et tout en elle indique une construction militaire fort soignée. En face, dans la direction du nord, et dans la petite rue des Fouquets, qui est toute voisine, s'élevait une autre construction nommée la tour des Pucelles et aussi tour de Saint-Martin, mais aujourd'hui entièrement détruite. Elle était probablement de la même époque que la tour précédente, avec laquelle elle devait concourir à protéger la porte ouverte dans le flanc oriental de Châteauneuf et connue sous le nom de porte de l'Écrignole.

Au delà s'étendait le bourg de Saint-Hilaire, singulièrement accru depuis les temps mérovingiens ; il touchait au nord à celui de Saint-Saturnin, et s'avançait à l'est dans la prairie qui séparait encore Châteauneuf de la ville de Tours. Dans cette même direction, le bourg de Saint-

(1) Archives municipales de Tours. Liasse AA[1].

(2) Voir une élévation de la face méridionale de cette tour à la suite d'un article de M. de la Ponce, dans le tome IX des *Mémoires de la Société archéologique de Touraine.*

Vincent avait grandi de son côté et joignait les nouvelles murailles de Tours élevées au XIIe siècle.

Au sud de la cité, les habitations étaient toujours rares, et nous n'y apercevons guère que la petite église de Saint-Jean-Descous, dont nous avons parlé précédemment; mais il n'en était point de même à l'est, autour de Saint-Pierre-des-Corps. Ce bourg, placé tout à la fois sur le bord de la Loire et le long de la grande voie allant de Tours à Amboise, avait vu, sous cette double influence, augmenter sa population de mariniers et d'hôteliers; car sa position en dehors de la porte dite d'Orléans, en faisait un lieu très-fréquenté par les voyageurs et les étrangers, qui ne trouvaient que bien difficilement à se loger dans l'enceinte trop étroite de la ville.

Après les bourgs des Amandiers, de Saint-Pierre-du-Boile, du Trésor et de Saint-Étienne, qui furent, comme nous l'avons dit, compris dans la nouvelle clôture du XIIe siècle, nous trouvons, en descendant le cours du fleuve, ceux de Saint-Julien, de Saint-Saturnin et de Saint-Père, qui était le port de Châteauneuf, et avait dû à cette circonstance un accroissement très-rapide.

Plus loin s'étendait l'ancien faubourg la Riche, relié au précédent par une agglomération nommée *Burgus-Novus,* nouvellement créée à peu près dans les lieux où subsiste encore le Petit-Saint-Martin, dont quelques portions de la muraille nord semblent remonter à l'époque qui nous occupe. En s'éloignant du fleuve, dans la direction du midi, on rencontrait, le long même du mur de Châteauneuf, les bourgs de Saint-Clément et de Saint-Simple; ce dernier, qui fut brûlé en 1224 (1), servait de refuge aux femmes de mauvaise vie des environs. Tout

(1) *Chronicon Turonense magnum,* p. 56. Édit. Salmon.

près de là, mais au sud de Châteauneuf, le bourg de Saint-Venant avait grandi à l'ombre de la collégiale de ce nom; il touchait à celui du Chardonnet, bâti autour d'une abbaye dédiée à saint Pierre, et se reliant lui-même, du côté nord, à Saint-Hilaire, par qui nous avons commencé cette énumération des annexes de Tours et de Châteauneuf.

Le nombre et l'étendue de ces divers faubourgs s'expliquent par l'exiguité des deux cités, l'une et l'autre entourées de hautes murailles et d'ailleurs encombrées d'églises et d'édifices religieux, qui ne laissaient que peu de place aux constructions laïques. Nous trouvons, en effet, dans la ville de Tours, la métropole, l'archevêché, le cloître, les maisons canoniales, les églises de Saint-Libert, de Notre-Dame-de-Consolation (en supposant que celle-ci n'en fasse qu'une avec Notre-Dame-de-la-Bazoche), de Saint-Laurent, de Saint-Nicolas, de Saint-Gervais et de Saint-Protais, sans compter la Justice des Bains (1), les prisons, la tour du Comte, dite tour Feu-Hugon, et le nouveau château, bâti par Henri II d'Angleterre.

A Châteauneuf, le cloître occupait une partie considérable de l'enceinte fortifiée; il contenait, outre Saint-Martin et les églises de Saint-Jean, Sainte-Colombe, Saint-André et Saint-Simple, les logis du trésorier, à l'ouest de la basilique, du chancelier, à l'est, du doyen, au sud-est, ainsi que la monnaie, les prisons et de nombreuses maisons canoniales. La ville proprement dite, qui s'étendait au nord du cloître, comprenait les trois paroisses de l'Escrignolle, de Saint-Denis et de Sainte-

(1) La Justice des Bains, siége de la juridiction du chapitre métropolitain, tirait sans doute son nom de ce qu'elle occupait l'emplacement des anciens thermes gallo-romains. Elle se trouvait à l'angle nord-est de la place Saint-Grégoire actuelle.

Croix, fort rapprochées les unes des autres, comme on peut le remarquer sur le petit plan placé à la fin de notre chapitre premier, et qu'il est bon d'avoir sous les yeux en lisant ce que nous venons de dire des bourgs nés aux environs de Tours et de Châteauneuf; on y verra que tout se préparait déjà pour la réunion de la jeune et de la vieille cité, réunion qui cependant ne devait être réalisée qu'un siècle et demi plus tard.

IV

TREIZIÈME SIÈCLE

Jean sans Terre fit d'infructueux efforts pour recouvrer les provinces conquises par Philippe-Auguste. En 1213, il s'empara d'Angers et menaça Tours. Repoussé par le prince Louis, qui devait être plus tard Louis VIII, il fut forcé de conclure à Chinon, en 1214, une trêve de cinq ans; plusieurs fois renouvelée et rompue par son fils, Henri III, elle aboutit, en 1259, au traité de Paris, qui régularisa diplomatiquement la réunion à la couronne de France des provinces de Touraine, Maine et Anjou, accomplie en fait depuis plus d'un demi-siècle. Dès lors l'histoire de notre province et de sa capitale se trouve fondue, sauf quelques faits particuliers, dans l'histoire de la grande nationalité française.

La Touraine eut beaucoup à souffrir de ces compétitions; mais la ville de Tours semble être restée à l'abri des ravages de la guerre. Plusieurs fois les rois Louis VIII

7*

et Louis IX la visitèrent et même réunirent sous ses murs des armées pour marcher contre les Anglais et leurs adhérents; mais l'effort de la lutte porta principalement sur les provinces voisines, le Poitou, la Marche et la Saintonge. Tours et Châteauneuf, dont les faubourgs allaient se rapprochant de plus en plus, auraient joui, pendant cette période, d'une tranquillité relative, si la lutte, soulevée au siècle précédent, entre les bourgeois et le chapitre de la Martinopole ne s'était réveillée en celui-ci avec une nouvelle vivacité.

Les bourgeois paraissent avoir mis à profit les terribles circonstances qui marquèrent la fin du XII[e] siècle et particulièrement l'expulsion des chanoines de Saint-Martin par Richard Cœur-de-Lion, pour étendre leurs libertés. Mais lorsque la Touraine fut sous la main du roi de France, protecteur-né de la collégiale, les choses changèrent de face, et les habitants virent, en 1212, casser leur commune (1). Ils conservèrent le droit de se garder et de s'imposer, mais sous l'autorité et avec l'agrément du chapitre. Une vingtaine d'années plus tard, éclate une véritable insurrection, dans laquelle la maison du trésorier est forcée et livrée au pillage. Cette haute dignité était occupée par un fils naturel de Philippe-Auguste, nommé Pierre Charlot. Le roi de France intervint de nouveau, et par sentence de Gauthier, archevêque de Sens et de Jean de Beaumont, choisis pour arbitres, les bourgeois furent condamnés à payer aux chanoines trois cents marcs d'argent et cent livres tournois. Le chapitre s'engageait en retour à respecter les priviléges de Châteauneuf, sur lesquels nous manquons de renseignements précis. Cet accord fut confirmé par Louis IX, en jan-

(1) Dom Housseau, n° 2,330.

vier 1231 (1). D'autres lettres du même prince, du 16 juin 1258, portent expressément qu'il concède aux bourgeois leurs coutumes et qu'il ne les laissera violer par personne (2).

La seconde moitié du siècle n'offre pas d'incident nouveau; mais la querelle reprend au commencement du XIV[e] siècle, et amène la suppression de la commune de Châteauneuf, par lettres de Philippe le Bel, données à Vernon, le jeudi après la Saint-Mathias 1305 (3).

La ville de Tours proprement dite semble avoir été exempte des agitations où l'esprit de nouveautés et l'amour de l'indépendance avaient jeté sa jeune et florissante voisine. Sa population laïque moins enrichie par le commerce et la fréquentation des étrangers, moins nombreuse peut-être, et à coup sûr moins turbulente, se contentait sans doute des débris du régime municipal romain respectés par les officiers du roi et de l'évêque, qui se partageaient l'administration de la cité. Les documents sont muets sur la forme de cette administration, qui paraît fortement imprégnée de féodalité; mais tout porte à croire que l'évêque y avait une part considérable (4).

Le XIII[e] siècle marque l'apogée de la puissance épisco-

(1) Arch. municip. de Tours, AA[1].

(2) Dom Housseau, n° 3,106.

(3) Dom Housseau, n° 3,433.

(4) On rencontre bien, p. 68 du *Livre des serfs de Marmoutier* (édit. Salmon et Grandmaison), un *Turonensis civitate miles et provisor,* mais ces attributions nous sont inconnues. En tout cas, rien jusqu'à présent ne paraît justifier l'opinion émise par l'illustre Augustin Thierry, d'après laquelle Tours aurait été, pendant les trois ou quatre siècles antérieurs au XIV[e], administré par quatre élus, ayant la justice, la police et les finances.

pale, désormais dégagée des liens de la féodalité et faisant cause commune avec la monarchie. Cette puissance s'affirme et se manifeste par l'érection, sur tous les points du domaine royal, de ces magnifiques cathédrales qui égalent et surpassent même les basiliques construites au XIe siècle par les ordres monastiques. A l'époque de Philippe-Auguste, une émulation générale se communique aux évêques; presque tous reconstruisent leurs cathédrales : alors s'élèvent à la fois celles de Soissons, Paris, Bourges, Laon, Amiens, Chartres, Reims. La ville de Tours, qui, au XIe siècle, avait vu construire à deux pas de ses murailles la splendide collégiale de Saint-Martin, ne reste pas en arrière. Sa population veut, elle aussi, trouver dans sa principale église non-seulement un lieu de prière, mais une sorte de salle commune, où l'on tiendra des assemblées, où l'on représentera des Mystères, où l'on plaidera et discutera les intérêts locaux. La cathédrale s'élargit pour recevoir la cité tout entière et revêt une forme nouvelle. Au style roman succède le style ogival, qui, arrivé à la perfection en moins d'un demi-siècle, a doté la ville de Tours de plusieurs monuments remarquables, que nous allons passer en revue.

CATHÉDRALE. — Nous avons dit précédemment que l'église construite par Hildebert, sur l'emplacement de celle qu'avait élevée Grégoire de Tours, devint, en 1166, la proie des flammes. L'archevêque Joscion paraît avoir entrepris, vers 1170, de réparer ce désastre. Mais le dernier quart du XIIe siècle n'était guère favorable à de pareils travaux, et ils ne purent être poussés activement qu'après la conquête de Philippe-Auguste. Un document précieux de 1209, émanant du chapitre de l'église métropolitaine, montre la cité de Tours, autrefois si riche et si

peuplée, réduite à la plus complète détresse (1) et incapable de subvenir aux énormes dépenses qu'entraînait la construction d'une cathédrale.

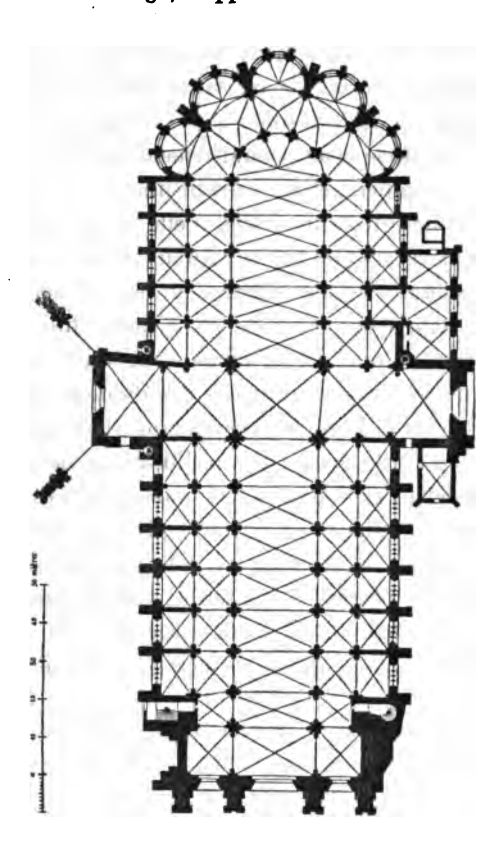
Toujours est-il que l'abside, qui fut certainement la première partie reconstruite, appartient au XIIIᵉ siècle. Tout y révèle l'épanouissement du style ogival primitif. On n'y aperçoit aucun de ces tâtonnements qui caractérisent toujours la transition entre le plein cintre et l'ogive; l'architecte était complétement maître de son style et de sa manière, et il a produit une des œuvres les plus accomplies du XIIIᵉ siècle. Cette œuvre demeura longtemps inachevée; les travaux furent presque entièrement suspendus par les guerres et les malheurs du XIVᵉ siècle. Repris au XVᵉ siècle, ils n'étaient finis qu'au XVIᵉ. Pendant ces trois cent cinquante années, le style de cet édifice dut subir de nombreuses modifications. Cependant, comme ces différentes époques appartiennent, sauf la dernière, à l'ère ogivale, les modifications ne portent que sur les détails et respectent l'ensemble, qui a conservé un caractère d'unité qu'on retrouve rarement dans les édifices où plusieurs siècles ont laissé leur empreinte.

Le plan est en forme de croix latine, d'une longueur de 97 mètres dans œuvre, et d'une largeur de 46 mètres au transept; la nef, haute de 39 mètres, a 10 mètres de

(1) Illa Christi famosa civitas quondam plena divitiis, quondam referta populis, ad tantam est calamitatem perducta quod in ea ubique est dolor, ubique miseria, cui hodie infelicissimum infortunii genus est fuisse felicem, cum jam non habeat quod filiis suis preparet, nisi sepulcrum. (*Epistola decani et capituli Turonensis ad Petrum Redonensem episcopum*). Dans le *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. II, p. 127, Notice de M. E. Giraudet sur l'Hôtel-Dieu de Tours.



largeur, et les latéraux ou bas-côtés, 11 mètres de hauteur sur 6 de largeur. Quatorze colonnes cylindriques cantonnées de quatre tores majeurs et ornées de gracieux chapiteaux à feuillage, supportent la voûte du chœur. Un



double déambulatoire sépare le chœur des quinze chapelles qui l'entourent; une élégante galerie à jour, ornée de trèfles et surmontée de hautes fenêtres à lancettes se profilant jusque sous les voûtes, achève de donner à cette

partie de l'édifice l'aspect d'une couronne aérienne, étincelante des feux des vitraux, heureusement conservés. A l'extérieur, les contre-forts et les arcs-boutants sont admirables de conception, de grandeur et d'élégance. Cette abside, construite en matériaux de choix savamment appareillés, réunit les véritables conditions du beau dans les arts : la puissance et la grâce. Un des juges les plus compétents de notre époque, M. Viollet-Leduc, l'apprécie en ces termes : « Ce charmant édifice est exécuté avec un soin tout particulier. On n'y voit dans aucune de ses parties de ces négligences si fréquentes dans nos cathédrales du nord. A Tours on sent l'étude, la lenteur dans l'exécution. Le chœur est l'œuvre d'un esprit rassis, qui possède son art et n'exécute qu'en vue des ressources dont il peut disposer. On peut dire que ce gracieux monument suit pas à pas les progrès de l'art de son temps (1). »

Cette première et principale partie de l'église était achevée en 1267, lors de la translation des reliques de saint Maurice et de ses compagnons, données par saint Louis (2). Le transept et les deux portails latéraux appartiennent aux dernières années du XIII[e] siècle et ne furent peut-être terminés, ainsi que les deux premières travées de la nef, qu'au commencement du XIV[e]. Une rose, appuyée sur une élégante galerie, surmonte chaque portail, et les pétales en sont dessinés et enlacés avec un goût irréprochable. Celle du nord a malheureusement dû

(1) Viollet-Leduc, *Dictionnaire d'Architecture*, t. II, p. 343 et 344.

(2) Maan, p. 140. A cette époque, notre cathédrale est encore appelée *ecclesia sancti Mauricii;* ce n'est qu'à partir du XIV[e] siècle qu'elle est mentionnée sous l'invocation de saint Gatien.

être étayée, peu de temps après son exécution, par un pilier central un peu lourd, qui nuit au bel effet de l'ensemble.

A partir de ce bras nord du transept, le plan de notre cathédrale subit une modification qui ne paraît pas heureuse. On retrécit notablement le bas-côté qui se prolonge vers le couchant ; une diminution analogue, mais moins sensible, eut lieu sur la largeur de la nef. Il en résulte que les deux gros piliers de l'inter-transept, placés du côté de la nef sont un peu plus rapprochés entre eux que ceux du chœur placés en face et que la perspective générale du monument a perdu quelque chose de l'ampleur qu'elle devrait offrir au spectateur entrant par le grand portail. Sans doute cette modification fut inspirée par le désir de raccorder la nef avec les parties encore subsistantes de la façade occidentale de l'église du XIIe siècle. A l'origine on avait probablement eu le projet de ne conserver que provisoirement les parties échappées à l'incendie de 1166, et de terminer le monument par une façade de largeur égale à celle du chœur. Mais à mesure que les travaux avançaient, on s'apercevait qu'une aussi vaste entreprise était disproportionnée avec les sommes dont on disposait. Le zèle du clergé et des fidèles ne s'était pas ralenti ; mais la ville de Tours, si cruellement éprouvée au commencement du siècle, était moins riche et moins peuplée que ne pourrait le laisser croire la renommée dont elle jouissait. On résolut de se restreindre à ce qui paraissait possible, et cependant plusieurs générations devaient se succéder avant qu'il fût donné aux arrière-neveux des fondateurs de notre cathédrale d'en poser la dernière pierre. A cette époque, le budget de l'État, qui existait à peine, ne venait point en aide aux villes pour élever ces vastes édi-

fices, dont le prix nous effrayerait même aujourd'hui ; il fallait tout tirer des trésors des églises et de la bourse des fidèles. Les premières ressources réunies dans le diocèse furent donc bientôt épuisées, et, dès 1233, l'archevêque de Tours, Juhel, écrivait à Maurice, archevêque de Rouen, le suppliant « de laisser faire une quête dans toutes les églises de son diocèse, afin de continuer la réédification de la glorieuse église métropolitaine de Tours, ruinée de fond en comble, d'une manière déplorable, dans sa partie la plus digne, c'est-à-dire dans son sanctuaire » (1). En 1236, sous l'impulsion de ce même Juhel, un concile de la province ecclésiastique de Tours décrète que certains délits seront punis d'amende au profit de la reconstruction de l'église métropolitaine. On voit assez par là que le besoin d'argent se faisait vivement sentir. Cependant les travaux furent continués jusqu'au commencement du XIVe siècle, où ils éprouvèrent un temps d'arrêt considérable.

On ignore, et vraisemblablement on ignorera toujours, le nom de l'habile architecte de notre cathédrale. Une charte de 1279, publiée pour la première fois par Salmon dans les *Archives de l'art français* et reproduite dans nos *Documents pour servir à l'histoire des arts en Touraine* (2), fournit le nom d'Étienne de Mortagne, qualifié *Lathomus, magister operis ecclesiæ turonensis.* A ce moment l'abside et le chœur étaient achevés et en état d'être couverts; Étienne de Mortagne achète du chapitre de Tours la coupe de trente-quatre arpents du bois dit de Saint-Maurice, conjointement avec un nommé Lucas, dit le

(1) Dom Martène, *Thesaurus anecdotorum,* tom. I, col. 981.

(2) *Documents,* etc., p. 114 et 115.

Bicheron, dans lequel on pourrait voir le maître charpentier de l'église. Parmi les cautions du marché figure un maître maçon, appelé Simon du Mans, qui, sans doute, eut part, sous la direction d'Étienne, à l'exécution des travaux. Voilà tout ce que nous savons sur ces hommes du XIIIe siècle, auteurs d'une œuvre qui suffirait aujourd'hui à illustrer le nom d'un architecte. Si, en effet, la cathédrale de Tours le cède en étendue à celles d'Amiens, de Paris, de Chartres ou de Bourges, la partie élevée au XIIIe siècle peut soutenir la comparaison avec les plus admirables monuments de l'art ogival, par la pureté du style, la grâce des arcades, l'élégance des formes et le fini de l'ornementation.

Nous ne pouvons quitter notre cathédrale sans parler de ses vitraux du XIIIe siècle, qu'elle a eu la rare bonne fortune de conserver. Ils doivent être comptés parmi les plus remarquables de ceux de cette époque. Composés d'une suite de médaillons à petits personnages superposés dans chaque fenêtre du chœur, ils diffèrent des vitraux de Bourges, de Chartres et de Sens. Dans ces derniers l'ornementation a plus de richesse et de variété, mais à Tours les compositions historiques sont plus soignées et la décoration reste un accessoire. L'artiste n'avait qu'une connaissance imparfaite de l'anatomie du corps humain, mais il savait exprimer noblement sa pensée; les mouvements de ses personnages, en général peu nombreux dans chaque médaillon, sont expressifs et énergiques, et les vêtements drapés d'une façon très-naturelle. Le mérite qu'il faut surtout rechercher dans les œuvres de cette nature, et qui se rencontre ici à un haut degré, c'est la richesse des couleurs et l'harmonie des tons.

Voici l'indication des sujets représentés dans les

verrières du chœur, en commençant par la droite en entrant :

1. Saint Eustache, martyr.
2. Saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste.
3. Saint Jacques le Majeur.
4. Saint Martial, évêque de Limoges.
5. Verrière des prêtres de Loches.
6. Saint Martin, évêque de Tours.
7. La tige de Jessé.
8. La Passion de Jésus-Christ.
9. Saint Maurice et ses compagnons, martyrs.
10. Saint Pierre et saint Paul, apôtres.
11. Verrière des évêques de Tours.
12. La Genèse ou les travaux champêtres.
13. Saint Nicolas, évêque de Myre.
14. Saint Denys, évêque de Paris, et saint Vincent, diacre.
15. Saint Thomas, apôtre, et saint Étienne, premier martyr.

Nous empruntons cette énumération au texte savant dont MM. Bourassé et Manceau ont accompagné les belles planches des verrières du chœur de notre cathédrale, dessinées et publiées par M. Marchand (1). L'histoire et la légende dominent dans ces compositions où le symbolisme apparaît à peine. Quelques inscriptions permettent de les dater avec une certaine exactitude, ce qui n'arrive que trop rarement, et leur donne un grand prix aux yeux des archéologues.

1. JACOB' EPC. NANET. — Jacobus, episcopus nanetensis.

(1) *Les verrières du chœur de l'église métropolitaine de Tours, dessinées et publiées par M. Marchand ;* texte par MM. Bourassé et Manceau. In-folio, Tours, Mame.

2. G. EPC. CENOM. — Gofridus, episcopus cenomanensis.

3. ALB. CORM. MT. — Albinus cormaricensis monasterii (abbas)?

4. PRESBITERI LOCHENSES.

5. MATHEVS D. DAT ISTAM VITRAM. DIONISIA VXOR SVA.

Jacques de Guerande, nommé dans la première inscription, avait été d'abord doyen de l'église de Tours; il occupa le siége de Nantes de 1260 à 1270. La seconde doit désigner Geoffroy de London, évêque du Mans de 1234 à 1274, car Geoffroy Freslon, qui lui succéda et auquel on a attribué cette verrière, mourut dans l'année de son ordination. Les trois dernières inscriptions ne jettent aucune lumière sur la question. Albin ne figure pas sur la liste des abbés de Cormery, ce qui permet de considérer comme douteuse l'interprétation donnée par MM. Bourassé et Manceau. Mathieu était un bourgeois de Tours, dont la trace est perdue. Des armoiries deux fois répétées dans la quinzième verrière, fournissent un nouvel élément d'appréciation. Elles sont *vairées d'or et de gueules* et appartiennent à Vincent de Pilenis, appelé par Maan Vincent de Pirmil, qui monta sur le siége de Tours en 1257 et mourut en 1270.

Nos verrières ont donc été exécutées et mises en place de 1260 à 1270, et c'est là une constatation importante pour l'histoire de la peinture sur verre. Les seigneurs, les évêques, les abbés et les clercs y contribuèrent de leurs largesses, et de nombreuses fleurs de lis accompagnées de tours indiquent que saint Louis n'y demeura point étranger. Les bourgeois et les corporations de

métiers sont au nombre des donataires, car la verrière de la tige de Jessé fut donnée par les fourreurs et les drapiers, et celle de la Genèse ou des travaux champêtres, par les laboureurs. Nous saisissons là cet accord de toutes les forces de la société du moyen âge, indispensable pour exécuter les immenses travaux de nos cathédrales. Outre les vitraux des hautes fenêtres du chœur, Saint-Gatien en possède neuf autres de la même époque dans les trois chapelles absidales. Au milieu, dans la chapelle de la Vierge, on remarque une belle verrière symbolique représentant la *Nouvelle Alliance ;* elle est d'une composition savante et gracieuse tout à la fois. On nous assure qu'elle provient de Saint-Julien, d'où elle aurait été apportée dans le premier quart de notre siècle; cependant elle semble bien avoir été conçue et exécutée pour la place qu'elle occupe. Les chapelles latérales offrent les principaux traits de la vie de saint Martin, les légendes de saint André, de saint Jacques et de saint Jean.

A quels artistes sommes-nous redevables de ces merveilleuses et fragiles mosaïques? Nulle signature ne révèle leurs noms. Le *Liber statutorum et juramentorum ecclesiæ turonensis*, conservé à la bibliothèque de Tours, nous donne celui de Richard le Vitrier, qui vivait au XIIIe siècle et occupait une maison voisine de celle de l'architecte Étienne de Mortagne. Probablement ce Richard ne resta pas étranger à ces belles verrières, mais on ne saurait dire dans quelle mesure il y prit part.

Tous les arts étant appelés à concourir à la décoration d'une cathédrale, la sculpture ne saurait ici faire défaut. Sans parler des chapiteaux du chœur qui sont d'une réelle élégance de style, ni des statues des portails du transept, entièrement détruites, on remarque, à l'extérieur de l'abside, quinze têtes de différents caractères, où l'on sent

que l'artiste a voulu, non pas reproduire des types convenus, mais faire de véritables portraits. Elles sont curieuses à ce titre et indiquent un réel progrès de l'art dans nos contrées.

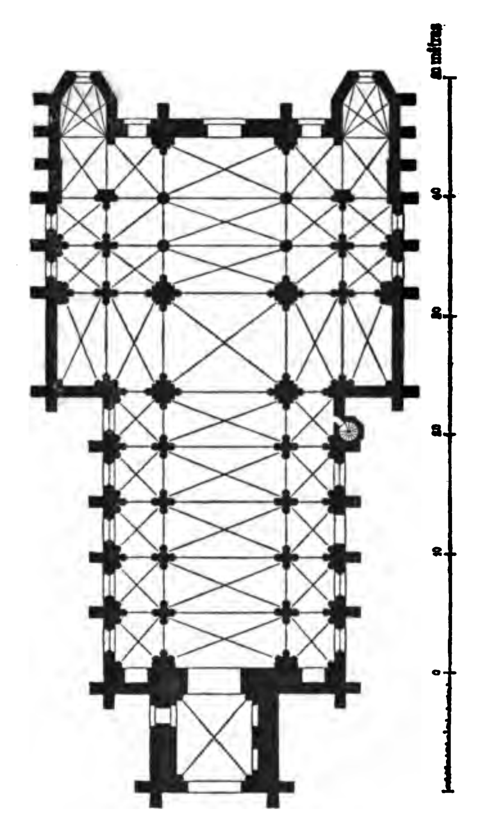
SAINT-JULIEN. — L'église bâtie par l'abbé Gerbert, et consacrée en 1084 par Raoul II de Langeais, archevêque de Tours, était détruite par une violente tempête le jour de la Saint-Mathias, 24 février 1225, à l'issue des matines (1). Cette catastrophe laisse soupçonner dans la basilique de la fin du XIe siècle de graves défauts de construction, probablement dans les voûtes, dont la poussée aura été mal calculée, comme il arrivait souvent à cette époque. On se hâta de réparer ce désastre ; vers 1243, l'abbé Évrard poursuivait le rétablissement de l'église détruite par l'orage (2). Le nom de l'architecte n'est pas venu jusqu'à nous, et il faut le regretter, son œuvre étant assurément une des plus remarquables parmi celles de ces admirables artistes qui se contentaient du titre de maîtres maçons.

Les dimensions de l'édifice sont restreintes, mais le style en est d'une grande pureté, et Saint-Julien offre un magnifique spécimen de cette architecture ogivale primitive, dans laquelle le spectateur, tout d'abord saisi et charmé, peut analyser chaque partie, étudier chaque moulure, sans rien découvrir qui ne soit utile et parfaitement justifié ; c'est la marque du grand art, au moyen âge, comme dans l'antiquité.

(1) *Chronicon Turonense magnum*, p. 156. Edit. Salmon.

(2) *Gallia Christiana*, tome XIV, col. 238 et 240. La colonne 238 donne la date de 1240, qui a été généralement suivie ; mais on voit à la colonne 240 qu'Evrard n'a été abbé que de 1243 à 1250.

La forme générale est celle de la croix latine, à laquelle sert pour ainsi dire de *pronaos* la partie inférieure de la vieille tour, dont nous avons parlé précédemment. Deux collatéraux accompagnent la nef jusqu'au transept ; à



partir de ce point chacun d'eux se dédouble, ce qui en donne quatre pour la région absidale. Cette dernière n'affecte point la forme circulaire habituelle ; elle se termine par un mur en ligne droite, ouvert à sa partie

supérieure par une immense fenêtre à nombreux meneaux, que nous croyons postérieure de plus d'un demi-siècle au corps de l'édifice (1). L'abside n'a donc pas de déambulatoire circulaire, disposition qu'on retrouve aux cathédrales de Laon et de Poitiers, et qui, à Tours même, était loin d'être aussi rare qu'on le pense.

La nef est divisée en neuf travées d'une longueur de 46m 85 et d'une hauteur de 21m sous les voûtes de la grande nef, qui a 9m90 de largeur ; les basses nefs ont 4m50 de largeur et 9 mètres de hauteur; le transept 30 mètres de longueur sur 8m20 de largeur.

Les piliers de la grande nef sont cantonnés de quatre belles colonnes et surmontés de chapiteaux à feuilles recourbées en crochet, délicatement sculptés. Ceux du chœur sont monocylindriques, comme il arrive souvent dans cette région de l'église. Dans toute la longueur du vaisseau règne au-dessus des arcades inférieures une galerie ou *triforium* aveugle, qui donne à l'édifice plus d'austérité, mais lui ôte de son élégance. De belles fenêtres en lancette s'ouvrent sous la voûte, soutenue par des arcs ogives d'une grande pureté ; sa légèreté, sa hardiesse dénotent une science de construction qu'on n'a pas surpassée. Les arcs des dernières travées de la nef portent, en caractères du XIIIe siècle, de curieuses inscriptions, qui confirment le texte où nous lisons que l'église fut rebâtie grâce aux dons des fidèles et aux secours donnés par les prieurs dépendants de l'abbaye.

(1) L'habile restaurateur de Saint-Julien, M. l'architecte Guérin, pense que dans le plan primitif l'abside devait être circulaire, et que le manque de ressources aura déterminé, après une assez longue attente, à la faire carrée, ce qui en effet est plus économique.

Voici ces inscriptions telles qu'elles ont été restaurées :

Première inscription à la troisième voûte de la nef.

R. DE : REDON : POR : ME : FEC.

R. de Rennes, prieur, m'a fait.

Deuxième inscription à la quatrième voûte de la nef.

JOHS : D'AZAY : SACRISTA : FECIT.

Jehan d'Azay, sacristain, a fait.

Troisième inscription à la cinquième voûte de la nef.

M : DE : ODS .....RIOR : ME : FEC.

M. de Ods.... prieur, m'a fait.

Une belle rose rayonnante, de dimension encore restreinte, occupe la partie supérieure du transept méridional et domine trois fenêtres à voussures profondes. Au-dessous se déploie une suite d'arcades aveugles, qui ne sont pas répétées au transept nord, où la rose a été remplacée par de hautes fenêtres à lancettes.

Le plan primitif ne comportait point de chapelles; deux ont été, au XVIe siècle, ajoutées dans la région absidale, à l'extrémité des secondes nefs mineures du chevet. Elles sont élégantes et placées de manière à ne pas détruire l'impression d'unité que laisse dans l'œil et dans l'esprit l'aspect général de Saint-Julien.

A l'extérieur, les contre-forts n'ont point perdu leurs clochetons aigus, comme il est arrivé trop souvent à la cathédrale, et une belle colonne, surmontée d'un chapi-

teau à crochets, soutient l'extrémité supérieure des arcs-boutants. En examinant la partie inférieure du mur latéral nord, on distingue, entre la tour et le transept, des restes de construction qui doivent appartenir à l'église de la fin du XI[e] siècle. Les pierres de taille, de médiocre dimension, sont séparées par une épaisse couche de mortier; des arcs à plein cintre, d'une bonne exécution, apparaissent à la base du transept, où l'on remarque même des traces de petit appareil; enfin, vers le chevet, des modillons très-saillants et ornés de lobes, comme dans le roman auvergnat, sont très-certainement du XI[e] siècle. Tout indique qu'on s'est servi, au XIII[e], des restes de l'église antérieure, qui présentaient encore une solidité suffisante, et il est permis de conclure que l'édifice roman n'avait pas une moindre étendue que l'église actuelle.

Cette dernière, quoique conçue d'un seul jet et exécutée dans un espace de temps assez court, paraît cependant avoir éprouvé un moment d'arrêt dans sa construction; en effet, si l'on étudie la fenêtre située à l'ouest du croisillon septentrional du transept, on s'aperçoit qu'elle est plus étroite et moins ornée que les suivantes, et que la portion de corniche qui la surmonte diffère sensiblement du reste. Ce serait là le point précis où les travaux auraient été momentanément interrompus.

Cette belle église, vendue nationalement, à la Révolution, avait été transformée en remises et en écuries. Elle était dans un état déplorable lorsqu'elle fut rachetée, vers le milieu de ce siècle, à l'aide d'une souscription publique, et restaurée avec beaucoup de science et de talent par M. Guérin, architecte diocésain. La restauration de la tour, qui tombait littéralement en ruine, était notamment une opération délicate et pleine de périls, dont le succès mérite de sérieux éloges. L'intérieur, entièrement

délabré, a été orné de peintures et de vitraux modernes(1), et meublé d'un maître autel en pierre qui n'est pas sans mérite, mais dont la richesse contraste avec la sobriété du monument.

En 1838, alors que Saint-Julien était une propriété particulière, livrée aux plus vils usages, on découvrit à gauche de l'autel le tombeau du grand évêque, restaurateur de l'abbaye au xe siècle. Il portait cette simple inscription : SEPULCRUM THEOTOLI. A quelques mètres de là, vers la droite, se trouvait la tombe vide de saint Odon, mort peu de temps avant son ami.

EGLISE DES JACOBINS. — Les Dominicains ou Frères-Prêcheurs, aussi appelés Jacobins, s'établirent à Tours dans le premier quart du XIIIe siècle, peu de temps après leur institution. Philippe-Auguste leur donna, en 1222, deux arpents de terre, situés sur le bord de la Loire, entre le nouveau mur de la ville de Tours, qui longeait alors la rue des Amandiers, et la place qui plus tard fut nommée la Foire-le-Roi. Ces deux arpents dépendaient du fief royal appelé fief du péage, féage et commandise de Tours. C'est là que s'élève l'église des Jacobins, qui sert de magasin à fourrage pour la garnison. Saint Louis la fit construire à ses frais, vers 1260, selon Maan, qui avait à sa disposition des titres aujourd'hui perdus (2). Elle a la

(1) Les vitraux sont de M. Lobin et les peintures de M. Douillard, élève de Flandin. L'ameublement et la décoration intérieure de Saint-Julien sont entièrement dus au zèle et à la pieuse activité de M. le curé Plailly, qui ne trouva que les quatre murs lorsqu'il fut installé par Mgr Guibert, aujourd'hui cardinal et archevêque de Paris.

(2) Maan, p. 139. Cependant une charte de nos archives,

forme d'un parallélogramme très-allongé, de 54 mètres environ de longueur, sur 10 à 11 mètres de largeur. Son unique nef n'est point divisée en travées, mais, au sud, règne un demi-bas-côté de 6 mètres de largeur sur 27 mètres de longueur, qui communique avec la nef par de belles et larges arcades ogivales, supportées par d'élégants piliers monocylindriques. C'était là, sans doute, la partie réservée aux fidèles. La nef et son annexe semblent n'avoir jamais été voûtées en pierre; toutes deux ont conservé leurs voûtes en bardeaux, qui étaient peintes et dorées, et où l'on aperçoit encore des fleurs de lis. Les parois des murailles, qui n'offrent aucune saillie, étaient également ornées de peintures, dont de nombreuses traces subsistent, et, assurément, cette brillante décoration, partout répandue, devait donner à cette église, aujourd'hui singulièrement froide et nue, une richesse et un éclat merveilleux.

L'effet était encore augmenté par les vitraux qui étincelaient aux fenêtres, notamment à la grande verrière du fond, où saint Louis avait fait représenter l'histoire des chevaliers qui s'étaient distingués à la croisade (1). La fenêtre qu'occupait cette verrière remplit tout le pignon oriental; elle est partagée par deux grandes ogives, dans lesquelles sont disposées, trois à trois, des lancettes, dont celle du milieu dépasse en hauteur les deux autres.

L'abside n'est point semi-circulaire, mais carrée, comme celles de Saint-Julien et des Cordeliers, bâties au même siècle, ce qui prouve que cette forme était alors,

datée de 1251, mentionne déjà l'église des Jacobins; mais peut-être ne s'agit-il ici que d'une petite chapelle qui dut être érigée dès le début.

(2) Maan, p. 139.

dans nos contrées du moins, plus souvent employée qu'on ne se l'est imaginé. Cette église, construite dans d'assez grandes dimensions, grâce aux libéralités d'un puissant monarque, et qui appartient à la plus brillante période de l'art ogival, est loin d'offrir l'élégance de forme et la perfection de détail qu'on rencontre dans les monuments contemporains. L'ornementation sculptée fait ici presque complétement défaut, et l'on ne peut guère citer en ce genre que les chapiteaux à feuillages des quatre colonnes qui séparent la nef de son unique bas-côté. La porte principale même, aujourd'hui mutilée il est vrai, a toujours été peu ornée et très-simple.

Le cloître, qui s'étend au nord, fut construit à la même époque, mais il ne reste plus, croyons-nous, du XIIIe siècle que la partie inférieure des murailles; le reste a été refait au XVe siècle, à la suite d'un incendie, arrivé peu avant 1408, et qui détruisit les bâtiments claustraux et endommagea même l'église, dont les voûtes en bois durent être alors remplacées par celles que nous voyons actuellement (1).

EGLISE DES CORDELIERS. — L'église des Cordeliers ou Franciscains, qui fut, au commencement de ce siècle, convertie en salle de spectacle, et n'a été entièrement détruite qu'en 1869, pour faire place au nouveau théâtre,

(1) Lettre de l'archevêque de Tours, Amelius, au clergé et aux fidèles de son diocèse pour solliciter des secours en faveur des Jacobins ruinés par un incendie. Elle est du 1er septembre 1408, et contient une vive peinture de la misère des Frères-Prêcheurs, qui ont perdu leurs lits, leurs livres et leurs vêtements, et n'ont plus où reposer leur tête. (Archives d'Indre-et-Loire, fonds des Jacobins.)

offrait avec celle des Jacobins une grande analogie de forme et de plan. Ses dimensions étaient un peu plus considérables ; mais, comme cette dernière, elle avait une seule nef très-allongée, flanquée, du côté du sud, d'un demi-bas-côté et terminée par une abside carrée, qu'éclairait une vaste verrière. Les deux monuments, d'ailleurs, étaient presque contemporains, car c'est dans la première moitié du XIIIe siècle qu'un riche bourgeois de Tours, nommé Payen Hermenard, bâtissait, presque entièrement à ses frais, l'église des Cordeliers. Les Frères Mineurs, comme on les appelait aussi, avaient été introduits à Tours, en 1224, par l'archevêque Jean de Faye; ils y prirent un rapide essor, et, dès 1251, une réunion générale des délégués de l'ordre avait lieu dans leur couvent, qui devenait le chef de toute une province, appelée la province de Tours (1). Les plus grands et les plus saints personnages voulaient avoir une tombe dans l'église des disciples de saint François, et c'est là qu'au commencement du XVe siècle, la bienheureuse Jeanne de Maillé élira sa sépulture.

A cette même époque appartiennent encore les églises de *Notre Dame de l'Ecrignole* et de *Saint-Hilaire.* De la première il reste trois baies ogivales, aujourd'hui bouchées et donnant sur l'ancienne place aux Légumes. Érigée en paroisse en 1217, elle fut sans doute reconstruite à cette époque et à cette occasion. Elle avait des dimensions assez médiocres, car l'abside, qui était carrée comme celles des Jacobins et des Cordeliers, ne s'étendait point au delà de la petite rue du Panier-Fleuri, où il en subsiste encore des restes, qui même sont antérieurs au XIIIe siècle. L'habitation particulière établie dans son vaisseau ne laisse voir à l'intérieur que quelques arcades ogivales, assez bien appa-

(1) Maan, p. 133.

reillées, mais sans rien qui puisse faire juger de la nature et du mérite de l'ornementation sculptée.

L'église de Saint-Hilaire, mentionnée au xe siècle, et probablement plus ancienne, passa, au xie, comme tant d'autres, entre les mains de seigneurs laïques, qui la tinrent en bénéfice des archevêques de Tours. En 1128, un chevalier, nommé Simon Machel, qui en était détenteur, touché d'un pieux scrupule, pria l'archevêque Hildebert de reprendre son église et de la donner aux chanoines de Toussaints d'Angers (1). Depuis cette époque, Saint-Hilaire, bien que paroisse de la ville, a toujours été la possession de ce chapitre. Brûlée en 1202, lors du grand incendie qui consuma presque tout Châteauneuf, dont elle était voisine, l'église ne fut relevée qu'un demi-siècle plus tard, vers 1260. Elle n'a été détruite qu'après la Révolution, pendant laquelle elle servit successivement de dépôt pour recevoir les immenses chartriers des établissements religieux supprimés, et de lieu de réunion pour les membres d'un club patriotique.

Un procès-verbal d'expertise, dressé en l'an XI de la République (1803) par l'architecte Antoine Pinguet, nous apprend qu'elle avait la forme d'une croix latine, avec abside semi-circulaire, et lui donne les dimensions suivantes : longueur de la nef 31^m18, largeur 9^m41 ; longueur du transept 17^m86, le tout dans œuvre. La moitié du côté du levant, c'est-à-dire le chœur, était voûtée en pierre, le reste simplement lambrissé. L'entrée principale s'ouvrait au midi sur le pavé du cul-de-sac de la fontaine Saint-Hilaire, près la rue actuelle de l'Intendance, autrefois appelée rue de la Scellerie (2).

(1) Dom Housseau, n° 1,498.

(2) Archives d'Indre-et-Loire, série V. Cultes.

Si l'on ajoute à ces édifices le chevet de la collégiale de Saint-Martin, dont nous avons parlé au chapitre précédent, l'ancienne chapelle de Saint-Jean occupée par les Dames de l'Adoration, à l'angle sud-ouest du cloître de Saint-Martin, et les quelques églises dont on entrevoit des traces dans l'ancien quartier du bourg Saint-Père, qui s'étendait au nord-ouest de Châteauneuf, notamment rue du Poirier, n° 5, et dans la vieille rue de la Boule-Peinte, aujourd'hui devenue en partie la rue Bretonneau (1), on reconnaîtra sans peine que nulle époque n'a été plus féconde en constructions et que jamais le mouvement architectural n'a été plus vif et plus prononcé. Il s'étendit à toute la province ; mais nous ne parlerons ici que de l'église de Marmoutier, placée dans le voisinage de la ville et qui a subsisté jusqu'au commencement de ce siècle.

Pendant que s'élevaient la cathédrale de Tours et le chevet de la basilique de Saint-Martin, les moines du grand monastère résolurent de rebâtir dans le style nouveau l'église consacrée à la fin du XIe siècle par le pape Urbain II. L'abbé Hugues Ier des Roches, auquel on doit les portes de la Crosse et de la Miltre, dont la première subsiste encore aujourd'hui sur le bord de la Loire, eut l'honneur de commencer, vers 1220, cette magnifique basilique. Il fit bâtir le pignon, les deux tours et les quatre premières travées (2). L'un de ses successeurs,

(1) L'entrée d'une église ou chapelle qui forme le derrière de l'élégante maison du XVIe siècle si brillamment restaurée par M. Poulet, devait être du côté de la rue des Anges. Peut-être avons-nous là les restes de la chapelle des Saints-Anges, dont il est parlé dans d'anciens documents.

(2) Dom Martène, *Histoire de l'abbaye de Marmoutier*, tom. I, p. 315. Mss, de la bibliothèque de Tours.

Geoffroy III de Conan, élu en 1236, continua la nef, depuis la quatrième travée jusqu'aux grands piliers, construits devant le Repos de saint Martin, c'est-à-dire jusqu'au transept (1). Mais les travaux, souvent interrompus par les persécutions que les comtes de Blois firent subir à l'abbaye pendant une grande partie du XIII[e] siècle, ne furent entièrement terminés qu'au commencement du suivant, par Eudes de Bracéoles, élu en 1296 et mort en 1312 (2). Nous ne pouvons décrire cette magnifique construction, dont il ne reste que quelques débris informes et dont on ne connaît que deux dessins, faits lorsqu'elle était déjà à moitié ruinée et reproduits dans *la Touraine* (3).

Voici ce qu'en dit l'architecte Joseph Fournier, chargé de faire l'expertise lors de la mise en vente, l'an VI de la République :

Art. 39. — « Une église d'ancienne architecture, mais d'un beau gothique, ayant en longueur, du levant au couchant, cinquante-six toises sur vingt-deux toises de largeur réduite; elle est en forme de croix latine et voûtée dans toute sa partie. Dans cette église est une chapelle connue sous le nom de Saint-Martin, dans laquelle on monte par un double escalier construit en pierre. Elle est décorée d'une colonnade en marbre avec incrustations de tables de même matière, de deux pouces d'épaisseur. L'architecture de l'autel est corinthienne et consiste en quatre grandes colonnes de marbre, surmontées d'un entablement en pierre avec sculpture analogue.

ART. 40. — « Dans cette église sont plusieurs autres

(1) Dom Martène, *ibid.*, p. 393.

(2) Dom Martène, *ibid.*, p. 406.

(3) *La Touraine*, in-folio. Tours, A. Mame, pp. 322 et 329.

chapelles, dont deux seulement sont décorées chacune de quatre grandes colonnes de marbre, ordre corinthien. La charpente de l'église est à deux égouts et couverte en ardoises ; clocher au point central de la réunion des deux branches de la croix (1). »

Cette courte et froide description est tout ce qui nous a été conservé de plus explicite sur cette magnifique église, dont nous n'avons point trouvé ailleurs les dimensions exactes.

Quant à l'architecte, ou plutôt aux architectes de ce vaste monument, leurs noms ne sont point venus jusqu'à nous. Une épitaphe, qui se lisait dans l'église, au pied de la chapelle de Saint-Martin, et qui nous a été conservée par Gaignière et Dom Martène, permet seulement de faire une conjecture ; elle était ainsi conçue :

« Hic jacet magister Stephanus de ..... magister fabricæ hujus ecclesiæ, qui obiit die sabatti in crastino novi anni, anno Domini millesimo ducentesimo nonagesimo tertio, cujus anima requiescat in pace (2). »

Comme on le voit, le véritable nom de l'architecte était, dès le XVIIe siècle, malheureusement effacé ; cependant la présence du prénom d'Étienne, la concordance des temps et des lieux font penser à Étienne de Mortagne, architecte de la cathédrale, et tendent à montrer en lui l'un des constructeurs de Marmoutier ; mais ce n'est, nous le répétons, qu'une conjecture.

Les monuments civils sont beaucoup plus rares que les monuments religieux, et cela est tout naturel. Les mai-

(1) Archives d'Indre-et-Loire, série Q. Domaines.

(2) *Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine,* publiés par M. Ch. Grandmaison; 1 vol. in-8°. Paris, Dumoulin, 1870, p. 114.

sons les plus importantes, même celles où l'on avait uniquement employé la pierre, étaient loin d'être construites avec la solidité et le luxe de matériaux qu'on n'épargnait point pour les églises; entourées de modestes bâtisses en bois, elles partageaient avec ces dernières tous les risques des incendies alors si fréquents: elles durent d'ailleurs éprouver de nombreuses modifications pour suffire aux exigences toujours croissantes du luxe et de la civilisation, aussi n'en subsiste-t-il plus que quelques hauts pignons, ou quelques vieux pans de murs, sur lesquels ont été souvent élevées plusieurs constructions successives. Nous ne connaissons guère à Tours, du temps qui nous occupe, qu'une maison ayant au moins conservé sa forme extérieure; et encore est-elle tout à fait de la fin du XIIIe siècle et peut-être même du suivant. Elle se trouve au fond d'une cour donnant sur l'ancienne place aux légumes, presque en face la tour Charlemagne. Elle est appelée aujourd'hui l'auberge de la Croix-Blanche, et portait au siècle dernier le nom de la maison de l'Empereur. Une tradition, que rien ne justifie, il est vrai, veut qu'elle ait été l'hôtel de ville de Châteauneuf, à l'époque où florissait la commune. Cette maison, dont l'intérieur a été entièrement défiguré et dont l'extérieur a subi une restauration récente, se compose de deux pignons d'inégale hauteur, percés d'ouvertures carrées, reliés entre eux par une tour à cinq pans, contenant l'escalier, et accompagnée d'une tourelle en encorbellement que surmonte, comme sa voisine, une toiture en pierre d'une médiocre élévation.

Le château royal fut en grande partie rebâti par le fils de saint Louis, Philippe le Hardi, nous apprend Chalmel (1) d'après Belleforest. Comme ni l'un ni l'autre ne

(1) *Tablettes chonolog. de l'histoire de Touraine*, p. 474.

cite la source où ce fait a été puisé, il ne nous a pas été possible de le contrôler. Nous avons seulement rencontré, dans les *Querimoniæ contra ballivos turonenses* (1), document de la seconde moitié du XIIIe siècle, un passage qui nous montre, à cette époque, un peintre appelé Étienne Pot-à-Feu, exécutant une peinture dans la chapelle royale du château, peut-être nouvellement construite par Philippe le Hardi. Ce Pot-à-Feu, dont le nom est bien français, ouvre la liste de nos artistes tourangeaux, liste si nombreuse et si brillante, où l'on verra paraître les plus illustres représentants de l'art national. Il est le seul du XIIIe siècle dont le souvenir soit venu jusqu'à nous, mais sans doute il n'était pas le seul à tenir un pinceau.

La bibliothèque de Tours possède plusieurs manuscrits de cette époque et même des siècles antérieurs, provenant de Saint-Martin et de Saint-Gatien. D'après les matières dont ils traitent, les usages auxquels ils étaient destinés ou les notes qui les accompagnent, on peut très-légitimement supposer que plusieurs d'entre eux ont été écrits et enluminés dans nos grands établissements religieux, où la transcription et l'ornementation des manuscrits ne cessèrent jamais d'être pratiquées avec ferveur. Nous en avons cité quelques-uns dans notre introduction aux *Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine* (2), mais nous sommes loin de les avoir énumérés tous. Les pieux et modestes auteurs de ces délicieuses miniatures, ne travaillant qu'en vue du ciel, ne signaient point leurs œuvres, et leurs noms demeurent ensevelis dans un éternel oubli.

(1) Archives nationales, JJ 274. Nous avons publié ce passage dans les *Nouvelles archives de l'art français*, t. I, p. 124.

(2) *Documents*, etc. Introduction, pp. XIV et XV.

Il en est de même de ces merveilleux ouvriers qui pétrissaient, pour ainsi dire, les métaux précieux et produisaient ces incomparables chefs-d'œuvre, dont les rares spécimens échappés aux fourneaux des fondeurs font l'étonnement et le désespoir des plus habiles gens de notre époque. Nous ne connaissons guère d'orfévres de ce temps-là, et pourtant l'orfévrerie tourangelle était déjà renommée, car la contrefaçon ne s'attaque qu'au succès, et une ordonnance de Philippe le Bel, de l'année 1275, fait défense aux orfévres du royaume de marquer, comme ils le font souvent, leurs productions du poinçon des ouvriers de Châteauneuf. L'atelier monétaire de la collégiale, si célèbre au moyen âge et qui entretenait d'habiles graveurs et ciseleurs, dut singulièrement contribuer chez nous au maintien et au développement de l'orfévrerie, favorisée encore par la passion que mettaient les riches pèlerins à doter d'objets précieux le trésor de Saint-Martin.

Ainsi, comme il arrive toujours dans les contrées où les arts sont appelés à prendre un grand et durable développement, ils allaient grandissant tous ensemble en Touraine, et l'on peut penser que, sans les guerres et les malheurs du XIVe siècle, l'incomparable mouvement artistique, qui éclate chez nous dans la seconde moitié du XVe siècle, se fût manifesté cent années plus tôt. Il n'y eût sans doute rien perdu de sa puissance, et il y aurait gagné peut-être en originalité.

V

QUATORZIÈME SIÈCLE

Le XIVe siècle a été la période la plus agitée et la plus sombre de notre histoire. Il s'ouvre par la querelle jusqu'alors inouïe de Philippe le Bel avec Boniface VIII, qui jeta dans les esprits et dans les consciences un trouble profond; bientôt vient le lugubre procès des Templiers, avec ses nombreuses péripéties et sa sanglante catastrophe finale ; puis commence la lutte entre les rois de France et d'Angleterre, qui devait durer cent années et que marquèrent dans ce siècle les désastres de Crécy et de Poitiers, la captivité du premier roi de France pris sur un champ de bataille et le traité de Brétigny, dont les rigueurs n'ont été égalées que de nos jours. La nationalité française, encore de formation récente, dut sembler un instant sur le point de disparaître à jamais, surtout lorsqu'aux batailles perdues et aux provinces envahies vinrent se joindre les déchirements intérieurs : dans la capitale l'émeute triomphante, dans les provinces les horreurs de la Jacquerie et les affreux ravages des grandes compagnies. Nul, en effet, ne pouvait alors prévoir le règne réparateur de Charles V.

Les lois de la nature même semblent troublées dans ce siècle, et l'on y compte de longues sécheresses et des inondations désastreuses, suivies les unes et les autres par d'horribles famines, et par-dessus tout la peste noire, qui achevait de plonger dans une morne terreur les populations décimées.

La Touraine ne fut point à l'abri de ces derniers fléaux,

et ils y exercèrent de grands ravages (1); mais, quoique placée dans le voisinage des provinces demeurées entre les mains des Anglais, elle n'eut point la douleur de voir sa capitale foulée par le pied de l'étranger. Plus d'une fois, cependant, Tours fut serré de près par les garnisons de plusieurs châteaux voisins, qui faisaient des pointes hardies jusque sous les murs de la ville.

Une pareille époque n'était guère favorable aux grands travaux architectoniques, qui exigent impérieusement du repos et de l'argent, dont on manquait également. Aussi ne verrons-nous s'élever, pendant cette période, qu'un petit nombre d'édifices religieux; la cathédrale elle-même, en construction depuis un siècle, ne sera l'objet que de reprises intermittentes et assez courtes, et ne pourra être achevée.

Cependant, les habitants de Tours puisèrent dans les dangers mêmes de leur situation la volonté et le courage d'entreprendre et de mener à fin, avec leurs propres ressources, une œuvre gigantesque qui n'était rien moins que la réunion, dans une seule enceinte fortifiée, des deux villes de Tours et de Châteauneuf et des bourgs accrus autour d'elles. Nous avons vu, dans les chapitres précédents, quels développements avaient pris ces bourgs, surtout ceux qui étaient placés entre les deux anciennes cités, où ils formaient comme une ville nouvelle. Ces agglomérations récentes, occupées surtout par les commerçants et les riches bourgeois, étaient exposées sans défense sérieuse aux attaques des pillards de tout genre qui couraient la campagne.

L'initiative de cette mesure, si féconde pour l'avenir de

(1) *Histoire de la ville de Tours*, par E. Giraudet. T. I, p. 137 et 140.

la ville de Tours, appartient aux habitants. Les lettres patentes données à Beauvais, le 30 mars 1354 (1355 N. S.), par le roi Jean, auquel on a voulu en faire honneur, ont surtout pour objet de faciliter la continuation de travaux commencés et de régulariser un état de choses déjà existant.

Dans ces lettres adressées au bailli de Touraine, le roi s'exprime en ces termes (1) :

« Il nous a été exposé, de la part des bourgeois et habi-
« tants des villes de Châteauneuf et de Tours que, dans
« le besoin urgent de parer aux dangers de la guerre, ils
« auraient déjà commencé à réparer la clôture de ladite
« ville, à construire de nouveau des fossés et des
« murailles, à quoi ils continuent de travailler pour
« l'avantage commun...... ce que, vu la trop grande
« dépense et la mauvaise volonté de plusieurs des habi-
« tants de ladite ville, qui refusent d'y contribuer, ils ne
« sauraient achever, à moins qu'il n'y soit par nous
« apporté remède opportun. »

Le roi, s'adressant toujours au bailli, continue ainsi :
« Nous mandons et ordonnons qu'après avoir convoqué
« la majeure et la plus saine partie des habitants de
« ladite ville d'une et d'autre condition, et avoir délibéré
« avec eux sur les moyens les meilleurs, les plus sûrs et
« les plus prompts de clore et fortifier ladite ville, vous
« élisiez, parmi les habitants les plus considérables, six
« prud'hommes, ou tout autant que vous le jugerez
« convenable, lesquels seront par vous ordonnés et pré-
« posés à la surveillance exacte et rigoureuse de tout ce

(1) Nous nous servons de la traduction donnée par Chalmel, p. 28 de son *Histoire manuscrite de la mairie et des maires de Tours,* conservée aux Archives de la ville.

« qui est relatif à la défense et fortification de la ville. »

A ces prud'hommes, non point élus par les habitants, mais choisis par le bailli, le roi, dans la suite de ces lettres, confère le pouvoir d'ordonner dans la ville et les paroisses circonvoisines toutes les levées d'hommes et de deniers nécessaires pour la défense et la fortification de la ville, leur donnant le droit de frapper les contrevenants d'une amende qui ne pourra excéder 60 sous. Mais ce pouvoir n'est accordé aux élus que jusqu'à l'entier et parfait achèvement de l'entreprise.

Les travaux de l'enceinte, commencés avant 1355, furent d'abord poussés avec une grande activité, grâce au zèle et au dévouement des habitants, à peu près abandonnés à leurs seules ressources; car le roi ne semble leur avoir fourni d'autres secours qu'une coupe de bois à faire dans la forêt de Teillay, aujourd'hui de Chinon.

La Touraine avait alors un seigneur particulier, Philippe d'Orléans, fils puîné du roi Philippe de Valois, qui ouvre la série de nos ducs apanagistes; mais rien ne prouve qu'il ait pris part à la grande œuvre des fortifications de la ville. Elle comportait cependant, comme nous l'avons dit, la réunion de deux cités placées à environ 500 mètres l'une de l'autre; les limites de Châteauneuf furent même dépassées au sud et à l'ouest, ce qui empêcha d'utiliser ses vieilles murailles.

La nouvelle enceinte consista en un mur d'environ six pieds d'épaisseur, défendu par un large fossé et flanqué de nombreuses tours. La ligne du côté de la Loire, reliée aux fortifications du château, suivait la rive du fleuve jusqu'au port Bretagne, situé presque en face la rue des Quatre-Vents. Là s'élevait une tour carrée, dont les restes subsistaient à la fin du siècle dernier; à partir de ce point, la muraille se dirigeait à angle droit vers le midi,

longeant le côté oriental des rues Bonaparte et des Fossés-Saint-Martin jusque en face le portail occidental de Saint-Clément, où elle infléchissait au sud-est, et, par une sorte de pan coupé, allait rejoindre l'église Saint-Simple, bâtie presque sur les anciennes murailles de Châteauneuf (1). Reprenant sa direction vers le midi, elle suivait le côté est de la place d'Aumont, qui en offrait encore, il y a peu d'années, des restes considérables entre les rues Rabelais et Néricault-Destouches, et elle venait aboutir à l'extrémité de la rue des Fossés-Saint-Georges.

Ici commençait la ligne du midi qui longeait ladite rue, courait directement à l'est jusqu'à la place du Chardonnet, où elle faisait un léger coude vers le nord pour reprendre sa direction première, joindre l'église de Saint-Michel de la Guerche, dont les fenêtres furent bouchées du côté de la campagne, et, en suivant le côté nord de la rue de l'Archevêché actuelle, autrefois appelée des Fossés-Saint-Georges, gagner l'angle sud-ouest des fortifications du XIIe siècle. De là elle rejoignait, à travers la place Saint-Étienne (aujourd'hui de l'Archevêché), la tour formant l'angle sud-ouest de l'enceinte romaine, qui subsiste dans le jardin du palais archiépiscopal et se confondait avec ces antiques et fortes murailles jusqu'à la tour dite du Cupidon.

A l'est, rien ne paraît avoir été changé; l'ancien

(1) L'église fort ancienne de Saint-Clément, laissée en dehors de Châteauneuf, au Xe siècle, se trouva comprise dans la nouvelle enceinte ainsi que celle de Toussaint, dont l'origine nous est inconnue, mais que d'anciens plans nous montrent tout près de la place du Grand-Marché, entre les rues des Trois-Écritoires et de la Serpe, où il en subsiste quelques débris au milieu des constructions modernes qui l'ont remplacée.

mur romain, en grande partie encore debout, demeura, de ce côté, la limite de la nouvelle ville, dans laquelle ne fut pas compris le faubourg Saint-Pierre-des-Corps, déjà fort considérable. La plupart des bourgs nés et développés aux environs immédiats de Tours et de Châteauneuf, se trouvèrent protégés par la nouvelle enceinte. Citons ceux de Saint-Julien, de la Scellerie, de Saint-Vincent, de la Guerche, de Saint-Hilaire, placés entre les deux cités ; ceux de Saint-Pierre-le-Puellier et de Saint-Saturnin, s'étendant entre Châteauneuf et la Loire ; au sud de Châteauneuf, celui de Saint-Venant, et au couchant Saint-Simple et Saint-Clément. Mais de ce côté le faubourg de Notre-Dame-la-Riche fut laissé en dehors des fortifications.

Les travaux durèrent plusieurs années, car ils furent souvent interrompus par les excursions des bandes ennemies, surtout après le désastre de Poitiers. En 1359, les Anglais deviennent maîtres de l'abbaye de Marmoutier, et plus d'une fois les travailleurs durent quitter la pioche et la truelle pour saisir la lance et l'épée. Selon Chalmel, les murs auraient été exécutés par les habitants divisés en escouades et travaillant sans salaire (1). Il est possible que les choses se soient passées ainsi au début et dans le premier feu de l'entreprise ; mais les comptes de la ville, dont la précieuse collection remonte à cette époque, parlent de nombreux ouvriers employés à cette besogne, à raison de deux sous par jour.

En 1367, époque où les travaux n'étaient pas encore achevés, les recettes des taxes et impositions affectées à la défense de la ville s'élevaient à 10,113 écus 19 sols 8 deniers, et les dépenses à 8,890 écus 6 sols 4 deniers.

(1) Chalmel, *Histoire de Touraine*, tome II, p. 131.

Dans cette somme ne sont pas compris les frais occasionnés par les réparations exécutées au château royal et à la tour Feu-Hugon, non plus que les dépenses faites par le chapitre de Saint-Martin, auquel incombait la charge des murs et des fossés entourant son cloître. Les revenus de la puissante collégiale furent insuffisants, car un compte rendu, le 13 septembre 1358, par Bertrand de Masconne, écolâtre, et Bernard de la Fosse, sous-doyen, nous montre les chanoines tirant de leur trésor et faisant fondre plusieurs pièces d'argenterie, autrefois offertes à leur glorieux patron (1). Le chapitre conserva et entretint néanmoins sa muraille du xe siècle, destinée à lui servir au besoin de seconde ligne de défense. Il y faisait faire la garde par ses estagiers ou tenanciers et y avait son arsenal, dont il tirera au XVIe siècle quatre pièces d'artillerie qu'il prêtera à la ville (2). Cet arsenal était dans la grosse tour Sainte-Barbe, aussi dite de Picardie, située dans l'angle formé par la rue actuelle de la Rôtisserie et par le côté oriental de la place du Marché. D'après un plan conservé aux archives départementales (Plans visuels du fief de Sainte-Maure en la ville), cette tour, dont il ne subsiste que des restes difficiles à reconnaître, avait un diamètre considérable, et rappelle, par ses dimensions, les plus puissants donjons du moyen âge.

La nouvelle enceinte fut percée de nombreuses portes ; on en compte tantôt douze, tantôt quatorze et même dix-sept. Nous pensons que le nombre le plus bas est le plus près de la vérité, sans pouvoir rien affirmer à cet égard. Ces portes, en effet, n'existent plus depuis longtemps ;

(1) Archives d'Indre-et-Loire, série G. Fonds de Saint-Martin.

(2) Archives d'Indre-et-Loire, série G. Fonds de Saint-Martin. *Inventaire de la ville*, p. 19.

elles n'ont été énumérées qu'après le XIVe siècle, alors que de nouvelles ouvertures avaient été pratiquées dans la muraille, et il est incontestable que quelques-unes d'entre elles ont reçu plusieurs noms successifs, ce qui contribue beaucoup à augmenter la confusion. Sur le bord de la Loire on trouvait, en suivant le cours du fleuve, la porte Saint-Genais, située à l'entrée du pont de Saint-Symphorien, puis celles de l'Hôpitau, de la Foire-le-Roi, de l'Ecouërie, du Port-Bretagne ou des Tanneurs ; à l'ouest, les portes de la Riche, à l'extrémité de la Grande-Rue, et de Saint-Simple, au nord-est de la place d'Aumont ; au sud, celles de Saint-Venant, de Saint-Vincent, de Saint-Étienne et Rouline. Nous ignorons si la vieille porte romaine, encore presque intacte, non loin de la tour du Cupidon, était déjà obstruée par l'exhaussement du sol de la cité. A l'orient, nous ne voyons que la porte d'Orléans, aussi dite de la tour Feu-Hugon, dont elle était voisine : la muraille encore debout n'en laisse pas soupçonner d'autres. Le portail Billaut, souvent mentionné dans les textes, ouvrait probablement sur la levée. Toutes ces portes étaient munies de herses, de ponts-levis et de tourelles pour faire le guet.

Des tours, garnies de créneaux et de machicoulis, renforçaient les murailles ; les principales, en suivant l'ordre adopté plus haut pour l'énumération des portes, étaient désignées par les noms suivants : tour des Allemandiers, en face la rue de ce nom ; des Jacobins, place Foire-le-Roi ; tour Rouge, quai de la Poissonnerie ; tour Quarrée ou du Port-Bretagne, placées au nord, sur le bord de la Loire. A l'ouest, on trouvait : la grosse tour Melequin ou Malquin, d'où est venu le nom de la rue de la Grosse-Tour, celles de Saint-Clément et de Saint-Simple ; au midi, la tour de Quiquengrogne, près du Chardonnet,

celles de Saint-Michel de la Guerche, de Saint-Vincent, de l'Archevêque, encore debout, Rouline, presque entièrement détruite, de Saint-Jean et la tour du Cupidon, qui vient d'être odieusement recrépie, ainsi que toute la muraille romaine adjacente ; à l'orient, nous ne citerons que la tour dite de Feu-Hugon. On la place généralement sur la ligne septentrionale, baignant son pied dans la Loire, et les anciennes vues de Tours lui donnent cette position ; mais dans toutes ces vues la perspective est détestable et les monuments sont complétement défigurés. Nous pensons qu'un plan de la ville, très-détaillé et très-bien fait, levé à la fin du siècle dernier, probablement par l'architecte Jacquemin, mérite plus de confiance. Or, sur ce plan, un point marqué à 15 mètres au nord de la rue Saint-Pierre-des-Corps, qui a remplacé la voie romaine allant de Tours à Amboise, est accompagné de l'indication suivante : « Ce point est le centre de la tour du Comte, qui avait dix toises de long sur cinq de large (1). » La tour du Comte ne peut signifier autre chose que la tour du comte Hugues, dite de Feu-Hugon.

Pour tracer les fossés et construire les murs, on avait été obligé d'abattre plusieurs maisons et même quelques églises et chapelles, telles que l'église Saint-Vincent, la chapelle Saint-Jacques ou du Chardonnet, celles de Saint-Georges, de Saint-Marc, des Filles-Dieu. Ces démolitions ne purent se faire sans une vive résistance du clergé, qui menaça de l'excommunication, mais finit par céder devant l'intervention de l'autorité royale représentée

(1) Archives d'Indre-et-Loire. Plan de Tours de la fin du XVIIIe siècle. Une tour carrée avait été construite non loin de là, tout à fait sur le bord de la Loire, et a sans doute donné lieu à l'erreur que nous signalons ici.

alors par le régent, fils de Jean le Bon (1). L'ancienne basilique de Saint-Lidoire, également détruite, fournit plusieurs milliers de pierres de taille; d'autres matériaux furent tirés de la démolition de la muraille du XIIe siècle, longeant la rue des Amandiers et devenue inutile. Car c'était là une des difficultés de l'entreprise, les pierres manquaient; on ne pouvait en tirer que difficilement des carrières de Saint-Avertin et de Rochecorbon, lieux d'approvisionnements habituels, parce que les Anglais étaient postés dans le voisinage. On creusa le sol de la ville et des environs; les comptes municipaux mentionnent l'exploitation de diverses *roiches* situées au Chardonnet (2), et dans les paroisses de Saint-Vincent (3) et de Notre-Dame-la-Riche.

Outre plusieurs *boires* marécageuses, comblées dans la suite, deux canaux coupaient la ville du nord au sud et amenaient l'eau de la Loire dans les douves de l'enceinte: le premier longeant l'ancienne muraille du XIIe siècle, dont il n'était que le fossé, venait déboucher entre Saint-Vincent et Saint-Étienne; le second partait du lieu de Maufumier (rue Constantine), où on le traversait sur un pont, coupait la Grande-Rue et, empruntant l'ancien fossé des fortifications de Châteauneuf, aboutissait aux environs du mail du Chardonnet. En mars 1368, Charles V accorda à la ville, dans ces deux cours d'eau, un droit de pêche qui fut affermé par les élus et qui figure depuis cette époque dans les recettes municipales.

Les traces de cette enceinte ont été longtemps visibles; au milieu du XVIIe siècle elle subsistait en grande partie,

(1) Dom Housseau, n° 3635.
(2) *Comptes de la ville de Tours*, tome I, fol. 51.
(3) *Idem*, tome II, fol. 37 v°.

mais lorsqu'elle eut été, à la fin de ce siècle, aliénée par le roi, elle disparut peu à peu devant les constructions particulières ; un pan de muraille considérable s'élevait, il y a peu d'années, sur le côté oriental de la place d'Aumont, il a fait place à des constructions neuves ; une tour placée au nord de la rue de l'Archevêché, près de l'hôtel Viot, vient d'être abattue ; d'importants débris survivent encore cependant sur le bord de la Loire, entre la levée actuelle et la rue de la Poissonnerie. Ils peuvent donner une idée du genre de la construction, qui est assez défectueuse et formée de matériaux de toute nature, employés à la hâte. On s'explique en les examinant les incessantes réparations mentionnées aux époques suivantes dans les comptes de la ville.

Un personnage, nommé Jehan de Saint-Donan, paraît avoir dirigé ces travaux ; en 1359, on le loge et on lui alloue deux cents écus de gages pour lui et deux archers ; cependant, comme il était lieutenant du bailli, peut-être faut-il voir en lui un administrateur et non un architecte ou un ingénieur, comme on dirait aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, le plan général ne lui ferait guère d'honneur ; la forme irrégulière de cette enceinte ne révèle que le besoin pressant de protéger les agglomérations existantes, sans système bien arrêté d'avance et sans prévision d'accroissements futurs.

Par une sorte de fatalité, la plupart des édifices religieux élevés dans ce siècle si tourmenté ont été détruits ou transformés ; notre belle cathédrale fait une heureuse exception, et nous commencerons par elle la revue de ces monuments, dont quelques-uns n'ont pas laissé une seule pierre.

SAINT-GATIEN. — Le XIVe siècle a vu achever le magni-

fique transept et construire les deux premières travées de la nef de notre cathédrale, ainsi que la partie inférieure des cinq suivantes, jusqu'à la hauteur des galeries (1). Même en y ajoutant les chapelles correspondantes, qui n'entraient pas dans le plan primitif, on voit que l'œuvre était loin d'être terminée ; mais il faut tenir compte de la rigueur des temps, et aussi, croyons-nous, d'un accident survenu au cours même de la construction. Nous lisons, en effet, dans une bulle du pape Jean XXII, datée du 30 décembre 1320, qu'une partie des travaux s'était écroulée, et le pape promet des indulgences à tous ceux qui, par leurs aumônes, aideront à l'achèvement de l'édifice (2). Les expressions tout à la fois vagues et laconiques de la bulle ne permettent pas de reconnaître à quelle portion de l'église elles s'appliquent ; mais il est probable qu'il s'agit ici du transept, dans la construction duquel on avait cru pouvoir conserver et employer des restes considérables de l'ancienne église, ainsi qu'en témoignent encore de nombreux détails architectoniques, et notamment une colonne à chapiteau caractéristique du XII[e] siècle, engagée au-dessus des galeries, dans l'angle nord-est du transept méridional.

Nous ne savons si les aumônes furent très-abondantes, même en y joignant celles qui furent recueillies par la confrérie de Saint-Gatien, fondée vers cette époque, dans le but de pourvoir à l'achèvement de l'œuvre. Les travaux

(1) Un examen plus attentif du transept et des travées suivantes, et différents textes cités plus loin, nous ont amené à donner au XIV[e] siècle cette portion de l'édifice, qu'avec M. l'abbé Bourassé (*Guide du voyageur en Touraine*, p. 22) nous avions attribuée à la fin du précédent.

(2) *Documents sur les arts en Touraine*, p. 118.

paraissent avoir été interrompus par ceux des fortifications de la ville ; et un extrait très-succinct des comptes de la cathédrale, malheureusement perdus, nous apprend qu'en 1371, on travaillait encore au grand pilier, sans doute à l'un de ceux placés à l'entrée de la nef (1). En 1375, désespérant de mener à fin cette œuvre immense, les chanoines se résignaient à élever un simple clocher de bois au-dessus de l'entre-croisement de la nef et du transept.

Les deux pignons qui terminent les bras de ce transept méritent de fixer l'attention. Ils sont tout à la fois élégants et sévères. Au bas s'ouvre une porte carrée, surmontée d'un tympan, le tout encadré dans une ogive à triple voussure. Au-dessus une élégante galerie supporte une magnifique rose dominée par le comble du pignon, qui est percé de quatre ouvertures en forme de trèfles. Malgré cette analogie des dispositions générales, ils offrent entre eux des différences de détail assez sensibles, et celui du nord nous paraît être le plus ancien, au moins dans ses parties inférieures. Des défauts de construction nécessitèrent de bonne heure de ce côté l'établissement de deux puissants contre-forts extérieurs qui ont du reste parfaitement maintenu l'aplomb de la haute muraille. Dans le tympan qui surmonte la porte, refaite postérieurement et aujourd'hui murée, un bas-relief horriblement piqué au marteau représentait un crucifix de grande dimension, accompagné de deux personnages, probablement la Vierge et saint Jean. Au-dessus apparaît le Christ tenant dans chaque main un large glaive dont la pointe est dirigée vers sa tête. De chaque côté de cette dernière figure, deux aigles vus de face, aux ailes éployées, sont d'un bel effet

(1) Archives d'Indre-et-Loire, série G. n° 157.

et bien conservés. Le tympan de la porte du sud, martelé comme le précédent, offrait une vierge assise sur un trône et accostée de deux personnages dans l'attitude de la vénération. Les deux bandeaux placés au-dessous de ces scènes, ont été tellement mutilés qu'il est impossible même de faire des conjectures sur les sujets qui s'y trouvaient représentés.

Ces pignons furent ornés de vitraux qu'on admire encore et qui ne le cèdent pas à ceux du sanctuaire. Les deux magnifiques *roses* qui déploient leurs élégants pétales dans la région supérieure, offrent au centre l'Agneau divin. Tout autour sont les archanges en adoration ; les anges jouant de divers instruments de musique ; les vieillards, prêtres et rois portant des vases de parfums ; les patriarches, les apôtres, les martyrs, les pontifes et les vierges ; la cour céleste tout entière est rangée là, resplendissante des plus vives couleurs. Au-dessous de la *rose* du transept méridional, le buffet d'orgue cache une verrière du XIVᵉ siècle, également fort belle et représentant la légende de Joseph vendu par ses frères. Quant aux figures de la galerie qui règne au-dessous de la *rose* opposée, elles appartiennent au XVᵉ siècle, comme nous le verrons au chapitre suivant.

Le chœur de notre cathédrale, outre ses magnifiques vitraux, était décoré de nombreuses peintures, car, au moyen âge, la couleur a toujours été regardée comme le complément de l'architecture et de l'ornementation monumentale. L'heureuse restauration de la chapelle de la Vierge qui s'exécute actuellement sous l'habile direction de M. Guérin, a fait découvrir, derrière d'épaisses couches de badigeon, des restes de l'ancienne décoration. Mais cette partie de l'église n'était pas la seule qui fût ainsi ornée : il y a quelques années, dans la première chapelle à droite

du chœur, on a remis au jour un monument funéraire entièrement ignoré, décoré de peintures et de sculptures, et qui serait, lui aussi, digne d'une restauration. C'est l'enfeu d'un personnage mort en *mil trois cens vinc et trois* et nommé Hugues de Pesch..... L'inscription mutilée ne laisse lire que les premières lettres de son nom. Ce petit monument appliqué contre le mur de fond de la chapelle, était encadré dans une ogive et divisé en deux par l'inscription. La partie supérieure n'offre que les traces à peine visibles de trois personnages en ronde bosse; mais dans la zone inférieure, entre deux petites statues mutilées, un sujet peint, passablement conservé, représente la légende populaire de saint Martin et du pauvre. Un petit personnage, qui est probablement feu Hugues, se tient à gauche du tableau, à genoux et tourné vers le saint. La figure de ce dernier est douce, jeune, remarquablement traitée, et rappelle les plus délicates miniatures des manuscrits.

Non loin de cette chapelle, entre les deux piliers du sanctuaire, on avait élevé, selon Chalmel (1), un tombeau à l'archevêque Renaud de Montbazon, mort en 1312. Ce monument fut détruit en 1684 pour faire place à une balustrade de fer, qui permettait de voir de la nef le maître autel, jusque-là masqué par le tombeau de Renaud, qui devait être de grande dimension, mais dont la forme nous est inconnue.

Le XIIIe siècle ne nous a fourni qu'un seul nom de maître de l'œuvre de notre cathédrale; le XIVe, quoique plus rapproché, ne nous donne également que celui d'André Fréredoux, mentionné avec sa

(1) Chalmel, *Tablettes chronologiques de l'histoire de Touraine*, p. 158.

qualité de maçon de l'œuvre, dans un document de 1385 (1).

SAINT-MARTIN. — La nef de Saint-Martin, étant du XIe siècle, ne comportait pas de chapelles latérales (2). Au XIVe, on en ajouta du côté du midi, plusieurs, dont voici les noms et les époques de fondation, d'après Raoul Monsnier, le savant historien de la collégiale. Elles étaient, comme on le voit sur le plan de Saint-Martin, au nombre de sept. La première, en commençant par le bas de la nef avait été fondée et bâtie, en 1340, par Simon de Saint-Cloud, prévôt de Blaslay, qui la dédia à saint Étienne (3). La suivante, élevée en 1344, sous le vocable de sainte Catherine, était due à Arnauld de Poniane, prévôt d'Anjou, qui y fut enterré (4). Jehan de Manson, célerier du chapitre, construisit, en 1352, la troisième appelée de Saint-Laurent ou de la Gisante (5); on lui devait déjà la quatrième, élevée en 1328 et dite de Saint-Jacques de la Catu. La chapelle de Saint-Mathurin, aussi appelée de Beaulande, du nom de son fondateur Guillaume de Beaulande, était du milieu du siècle (6). Les deux suivantes, jusqu'au bras sud du transept, appartenaient à la même époque; mais la dernière fut construite, au XVe siècle, par Jean Dupuy,

(1) *Documents sur les arts en Touraine,* p. 117.

(2) Une grande chapelle, de forme carrée, avait été élevée au XIIIe siècle du côté du nord, près la tour Saint-Nicolas; c'était la chapelle royale, aussi appelée *des vicaires*.

(3) Monsnier, tome I, p. 261.

(4) Idem, ibidem.

(5) Monsnier, tome I, p. 261.

(6) Idem, tome I, p. 263.

seigneur des Roches-Saint-Quentin, qui en fit le lieu de sa sépulture.

On doit d'autant plus déplorer la destruction de ces chapelles, que voilà des pates précises, données par un homme qui connaissait à fond les archives du chapitre et qui mérite pleine confiance. Or, on sait combien sont rares et précieux pour l'étude de l'archéologie les monuments, ou les portions de monuments, dont la date peut être établie avec quelque certitude.

L'abside, relevée au XIII[e] siècle, avait été dotée de cinq chapelles ; la principale, celle du chevet, consacrée à la Vierge, fut affectée, à la fin du XIV[e] siècle, à la sépulture des Boucicault. Les tombeaux de Jean I[er] et de Jean II le Meingre de Boucicault, tous deux maréchaux de France, s'élevaient à droite et à gauche de l'entrée ; celui de Jean I[er], mort à Dijon, en 1368 et non en 1372 (1), comme le marquait son épitaphe, se trouvait à gauche en entrant dans la chapelle. D'après Baluze, qui nous en a conservé une courte description, il était bâti sous une arcade en pierre exhaussée de six pieds. Au-dessus du tombeau était un vitrail armorié des écussons de cette famille. Il se divisait en quatre arcades avec niches en peinture, sous lesquelles sont représentés, dit Baluze :

Saint Antoine à gauche, saint Jean-Baptiste à droite. Dans les arcades du milieu : saint Martin à cheval et

(1) Cette date de 1368 résulte du compte de Huet Hanon, trésorier du duc de Bourgogne, qui, le 10 mars de cette année, distribue vingt livres aux religieux de Dijon qui *ont été à l'obsèque de messire Boucicault, maréchal de France.* Ce compte est conservé aux archives de la Côte-d'Or. Probablement l'épitaphe, dont nous ne possédons du reste que des copies, avait été refaite après le passage des protestants.

saint Michel combattant le dragon. La veuve de Jean Ier, Florye de Linières, morte en 1406, reposait auprès de lui; mais Baluze ne dit mot des statues de ces deux personnages, soit qu'elles eussent été brisées, en 1562, par les protestants, soit qu'elles n'aient jamais existé.

La sépulture de Jean II et de sa femme, Antoinette de Turenne, dont Baluze nous donne une description assez détaillée et même un dessin fort curieux (1), était placée en face de celle de son père. Les statues du maréchal et de sa femme, couchées sur un tombeau élevé de trois pieds au-dessus du sol, étaient en pierre, sauf la tête et les mains où l'on avait employé le marbre. L'une et l'autre semblent avoir été peintes, puisque Baluze décrit les couleurs de leurs armoiries respectives, représentées sur leurs vêtements. Le tombeau était recouvert d'une voûte à trois arcades, au-dessus desquelles brillait un magnifique vitrail divisé en quatre parties : à droite, Antoinette de Beaufort, vicomtesse de Turenne, à genoux sur un prie-Dieu et ayant derrière elle saint Antoine, son patron; à gauche, saint Jean, patron du maréchal, soutenant dans ses bras une vierge en pamoison. Le centre du vitrail, partagé en deux, était décoré de fleurs et de feuillages. Au-dessus de ces quatre arcades se trouvait, dans le milieu, le Père éternel tenant le globe du monde et dans l'attitude de la bénédiction; aux angles étaient représentés les quatre évangélistes, et dans le bas deux petites rosaces contenaient les armoiries des deux époux. Ce gracieux monument était d'environ un demi-siècle postérieur

(1) Ce dessin a été reproduit par M. Paul Nobilleau, à la fin de sa publication intitulée : *Sépultures des Boucicault en la basilique de Saint-Martin*, in-4°. Tours, Ladevèze, 1873.

au tombeau de Jean Ier, érigé vers 1375, mais nous n'avons pas cru devoir l'en séparer ici ; il n'a été détruit qu'à l'époque de la Révolution, et sa perte est infiniment regrettable.

La basilique de Saint-Martin fut témoin, dans ce siècle, d'une imposante cérémonie, celle de la translation, par Charles le Bel, du chef de saint Martin, dont le corps était jusque-là demeuré intact. Le roi, muni d'une autorisation du pape Jean XXII, se rendit à Tours avec une suite nombreuse, dans laquelle on remarquait : Charles, comte d'Anjou et de Valois ; Louis, comte de Clermont et duc de Bourbon, grand chambellan de France; Philippe, comte du Maine ; Robert, comte d'Artois ; Alphonse d'Espagne ; la reine Jeanne, femme de Charles le Bel, et un grand nombre de comtesses et de nobles dames ; l'archevêque de Vienne; les évêques de Carcassonne, d'Arras, du Mans, et Robert de Joigny, évêque de Chartres, chargé par le roi de présider à la translation.

Le 1er décembre de 1323, avant l'aurore, la noble assemblée se réunit dans la basilique, dont l'entrée fut interdite au peuple séculier. Au milieu des chants religieux de tout le clergé, le tombeau fut ouvert, et l'on y trouva une châsse d'argent contenant une cassette ou plutôt une corbeille d'osier (*cistellam saliceam*), dans laquelle le corps du bienheureux avait été déposé par saint Perpet, huit cents ans auparavant. Ce corps était enveloppé et lié avec des bandelettes blanches, sur lesquelles saint Perpet avait apposé son sceau, et accompagné d'une inscription portant en latin : « Ici est le corps du bienheureux Martin, évêque de Tours. » Sur le refus respectueux du roi de toucher à la tête du saint, l'évêque de Chartres la prit et la montra au clergé en disant : « Tenez pour certain, mes très-chers frères, que j'ai entre

les mains la tête du bienheureux confesseur, votre patron, et que le reste de son corps demeure ici enveloppé dans le même lieu où nous l'avons trouvé. » On entonna le *Te Deum*, et Robert de Joigny, aidé du roi, déposa le chef dans un reliquaire d'or, qui demeura exposé jusqu'à l'heure de prime (1).

Ce reliquaire, en forme de buste, pesait cinquante et un marcs dix onces, et était enrichi de quarante-deux pierres précieuses ; son soubassement d'argent doré pesait trente-huit marcs deux onces. Il était l'œuvre d'un orfévre nommé Simon de l'Ile (2), peut-être de l'Ile-Bouchard, en Touraine, et fut fondu par les protestants, en 1562.

AUGUSTINS. — On place généralement la construction de l'église des Augustins en 1359, mais nous ne connaissons aucun titre pouvant autoriser cette date, qui nous paraît douteuse, car on se trouvait alors au plus fort des travaux de la nouvelle enceinte. Voici comment s'exprime, au sujet de cette église, le savant Carreau, auteur d'une *Histoire de Touraine*, dont le prospectus seul a été imprimé, mais dont le bénédictin Dom Housseau nous a conservé de nombreux extraits (3) :

« On ne peut dire précisément le temps que les Augustins ont été établis à Tours, parce que tous les titres furent emportés pendant les guerres des religionnaires par un mal-

(1) *Les anciennes châsses de Saint-Martin*, par M. Ch. Grandmaison. Mémoires lus à la Sorbonne, au congrès des Sociétés savantes, en 1868. In-8°, Imprimerie impériale.

(2) *Documents sur les arts en Touraine*, p. 243.

(3) Voir dans les *Mémoires de la Société Archéologique de Touraine*, tome IV, p. 96, un article de M. Victor Luzarche sur ce prospectus.

heureux apostat qui quitta son habit et renonça à ses vœux et à sa religion. Mais on apprend par les titres de l'archevêché de Tours qu'ils étaient établis avant l'an 1360. On voit dans la vitre du grand autel et dans le mur du chevet de l'église les armes d'Ingelger, premier du nom, seigneur d'Amboise, parties de celles d'Ysabeau de Thouars, sa femme, qui firent bâtir l'église, environ l'an 1340. On voit aussi par dehors, au-dessus de la porte de l'entrée, la litre des armes des Bohier, qui contribuèrent à l'augmentation de cette église (1). » Elle était située à l'angle formé par les rues de l'Intendance et de la Galère, à l'ouest de Saint-Hilaire, et avait, en plan, la forme d'un parallélogramme divisé en deux parties inégales par trois piliers formant un bas-côté au sud ; le tout était couvert d'une voûte lambrissée en bois, dont une partie subsiste, ainsi que le mur latéral nord ; le reste a fait place à une habitation particulière, et le cloître qui s'étendait au nord a disparu.

SAINT-VINCENT. — Selon Grégoire de Tours, une église fut fondée sous le vocable de saint Vincent, dans le faubourg de la cité, au temps de l'épiscopat d'Euphrône (555-572). Mais cette église, mentionnée dans les chartes du xe siècle avec le titre d'abbaye, n'a laissé aucun vestige. Son emplacement même ne nous est pas exactement connu ; elle devait se trouver au sud de la rue de la Scellerie actuelle, à une petite distance de Saint-Etienne, et fut entièrement détruite au XIVe siècle, lors de l'établissement de la nouvelle enceinte de la ville, bien qu'elle en fût alors une paroisse. Une pièce de nos archives, de l'année 1366, nous apprend que, l'église paroissiale de

(1) Bibliothèque nationale. Collection Dom Housseau, t. XXV.

Saint-Vincent et la maison du prieur curé ayant été détruites par les guerres, Guillaume Pottier, avocat à Tours, avait, pour la fondation de trois messes par semaine, donné au prieur une maison située paroisse Saint-Vincent, en face le couvent des Cordeliers. Frère Jean Jarry, prieur, et les paroissiens, considérant qu'ils n'avaient point d'église et que la cour de ladite maison était bien située, après avoir eu l'agrément de l'abbé de Saint-Georges-du-Bois, au diocèse du Mans, dont dépendait ledit prieuré, demandèrent à Mgr Simon, archevêque de Tours, d'y faire bâtir une église (1). Cette permission leur fut accordée sous certaines conditions acceptées par les habitants; on se mit à l'œuvre, et une autre pièce du commencement du XVe siècle nous montre qu'à cette époque la nouvelle église Saint-Vincent était entièrement achevée. Elle était située en face la rue des Cordeliers, entre la rue de la Scellerie et le mur de la ville; l'acte de vente, du 28 novembre 1791, lui donne 34 mètres et demi de longueur sur 20 de largeur et ajoute que la principale voûte était lambrissée (2). Quelques restes de cette église, dont dépendait l'archevêché, se voient encore dans l'intérieur des maisons nos 73 et 75 de la rue de la Scellerie.

NOTRE-DAME-DE-PITIÉ. — Les Carmes paraissent s'être établis chez nous au XIIIe siècle, probablement au temps de saint Louis. Ils occupèrent d'abord un lieu situé dans la paroisse de Notre-Dame-la-Riche, entre la chapelle Sainte-Anne et le Plessis-lès-Tours, et appelé la Vieille-Carmerie. Au XVIIe siècle, il en subsistait encore une

(1) Archives d'Indre-et-Loire, série G. Fonds de Saint-Vincent.
(2) Idem, série Q, liasse 32, art. 5.

porte accompagnée de deux figures, en ronde bosse, des prophètes Élie et Élisée, patrons de l'ordre du Carmel. En 1304, moitié par don d'un nommé Regnault Gastinelli, et moitié par achat, ils devinrent propriétaires d'un terrain placé sur le bord de la Loire, au sud-est de Saint-Pierre-le-Puellier, et dans lequel se trouvait une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Pitié, où ils commencèrent à célébrer le service divin. Mais l'abbé de Saint-Julien, le curé de Saint-Saturnin et les chanoines de Saint-Pierre-le-Puellier, dont ils étaient voisins, voyant qu'ils attiraient le peuple, voulurent s'opposer à leur établissement définitif. Après vingt ans de lutte, les opposants durent s'incliner devant une ordonnance de l'archevêque Étienne de Bourgueil, datée de 1324, et assurant aux Carmes pleine et entière liberté pour tous leurs exercices publics et particuliers. Ceux-ci paraissent avoir commencé peu après la construction d'une église qui était achevée en 1343. Sur le refus de l'archevêque de la consacrer, ils la firent bénir, le 2 janvier 1344, par un autre prélat, suivant la permission qu'ils avaient obtenue du pape Jean XXII (1).

Cette église fut probablement détruite pour faire place à celle que nous verrons s'élever au siècle suivant et qui est venue jusqu'à nous. Mais la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié a été plus heureuse ; elle subsiste encore fort mutilée, il est vrai, à l'angle formé par la rue Saint-Saturnin et par celle des Cognées, près du bord de la Loire. Elle a la forme d'un parallélogramme et devait mesurer environ 14 à 15 mètres de long sur 5 de large. L'extrémité occidentale a été coupée lors du prolongement de la rue Saint-Saturnin jusqu'au quai, et le sol lui-même

(1) Archives d'Indre-et-Loire, série H. Fonds des Carmes.

a été considérablement relevé. Convertie en écurie, elle se trouve aujourd'hui dans un état de délabrement complet.

PETIT-SAINT-MARTIN. — Une tradition, contestée mais fort ancienne, veut que le corps de saint Martin ait été, dès son arrivée de Candes, déposé dans le lieu où s'élève aujourd'hui, dans la rue du même nom, la chapelle du Petit-Saint-Martin, qui, en ces temps reculés, était fort rapprochée des rives de la Loire. L'édifice actuel ne remonte qu'au XIVe siècle ; mais il en a remplacé un autre plus ancien, auquel a dû appartenir en grande partie le mur latéral nord. Il est l'œuvre d'une confrérie établie dans la ville de Tours, sous le nom de frairie de Saint-Martin, ainsi qu'il résulte d'un acte du 4 juillet 1380, par lequel les religieux de Saint-Julien permettent aux frères et sœurs de la frairie de Saint-Martin de faire bénir la chapelle qu'ils ont déjà commencée dans leur fief, paroisse de la Riche (1). L'édifice se compose d'un simple vaisseau rectangulaire avec une abside droite de 20 mètres de long sur 13 de large, coupé dans sa hauteur par un plancher, et dans sa largeur par des piliers et des arcades ; à l'origine il ne devait former qu'une seule nef, car la charpente, fort belle, avec d'énormes tirants sculptés, en couvre toute l'étendue. Les fenêtres donnant sur la rue du Petit-Saint-Martin ont été refaites ; la décoration intérieure est à peu près nulle, et, sans la pièce que nous avons citée plus haut, on serait fort en peine pour assigner une date un peu précise à ce monument, qui, plus heureux que beaucoup d'autres construits avec soin et embellis de toutes les richesses de la sculpture, est resté debout.

(1) Archives d'Indre-et-Loire, série H. Fonds de Saint-Julien.

Parmi les églises disparues, mentionnons Saint-Simple, citée au IXe siècle comme déjà ancienne, brûlée au XIIIe, reconstruite vers 1360, et supprimée en 1778 ; la chapelle de l'Hôtel-Dieu, refaite après un terrible incendie, allumé en 1364, par les défenseurs du château ; celle de la Vieille-Madelaine, bâtie à l'est de Saint-Pierre-des-Corps, près de la Loire, sous l'épiscopat de Philippe Blanche (1357-1363) (1). Quant à Saint-Venant, église fort ancienne, dont on place une reconstruction dans ce même siècle, nous avouons n'avoir rencontré aucun document qui confirme cette opinion. Le procès-verbal de vente, du 28 novembre 1791, lui donne 38 mètres de long sur 14 de large et dit qu'elle était en forme de croix latine, avec deux bas-côtés, le tout voûté en pierre et surmonté d'un clocher, aussi en pierre (2). Le plan attribué à Jacquemin confirme ces données et nous montre que l'abside était terminée par un mur droit ; il n'y a rien là, comme on le voit, qui annonce un monument du XIVe siècle ; il était probablement d'une époque plus reculée.

Saint-Pierre-des-Corps, laissé en dehors des fortifications, fut sans doute victime de cette situation dangereuse ; quelques fenêtres sont du XIVe siècle, et indiquent, à cette époque, une restauration importante. Des travaux analogues furent exécutés à Notre-Dame de l'Ecrignole, et très-sûrement à plusieurs autres édifices, sur lesquels nous manquons de détails et de renseignements précis.

Tels sont les monuments religieux du XIVe siècle, dont les restes ou le souvenir sont venus jusqu'à nous. Si l'on y joint la réfection de plusieurs arches des ponts, empor-

(1) Maan, p. 149.

(2) Archives d'Indre-et-Loire, série Q. Domaines nationaux, liasse 32.

tées par trois grandes crues, au commencement, au milieu et à la fin de cette période (1310, 1343 et 1390), et la construction en 1389, par les soins des élus, d'une prison, en forme de tour carrée, située rue Orbe ou de la Longue-Échelle, et dont il ne reste plus que quelques débris, on aura une idée de l'activité déployée par nos pères, en ces temps remplis par des agitations si vives et si profondes.

Presque toutes les maisons en bois qu'on rencontre dans les vieux quartiers de Tours appartiennent aux deux siècles suivants. Il ne subsiste guère du XIVe que des portions sans caractère et sans importance; les maisons en pierre ne sont pas moins rares et n'offrent rien de remarquable. Le commerce languit en ces temps troublés; la source des grandes fortunes bourgeoises se trouve momentanément tarie, et les constructions particulières se ressentent de cette gêne aussi bien que les monuments publics.

Une telle situation n'était guère favorable à la culture des arts, sur lesquels les documents sont encore fort rares; aussi ne connaissons-nous de ce temps qu'un architecte, celui de la cathédrale, cité plus haut; un peintre, Guillaume Loyseau (1), dont l'origine tourangelle est fort douteuse, mais dont nous trouverons à Tours, au siècle suivant, des homonymes et probablement des descendants; et cette époque, qui a vu construire et décorer les deux portails du transept de notre cathédrale, ne nous fournit pas un seul nom de sculpteur. L'orfévrerie, cet art si tourangeau, est mieux représentée. Un état des taxes et impositions, mises sur les différents corps de métiers, lors des fortifications, nous donne, en 1359, les noms de sept orfévres. Nous trouvons, en 1322, Simon de l'Ile, *de Insulâ,* l'auteur du célèbre chef de

(1) *Documents sur les arts en Touraine,* p. 2.

saint Martin, qu'on peut supposer né à l'Ile-Bouchard, en Touraine. Viennent ensuite Blanc Leusseour, Philippon de Saint-Père, François de Langres, Michel Groul, Michel l'Orfèvre (1) ; ils ne font guère que graver le sceau de la Ville, qui semble avoir varié souvent dans ce siècle. Ce sont là de minces et assez pauvres indications, mais la période qui va suivre nous fournira une moisson plus riche et plus abondante.

VI

QUINZIÈME SIÈCLE

Le règne réparateur de Charles V ne fut qu'un court moment de répit ; avec son malheureux successeur la Touraine voit, comme le reste du royaume, s'ouvrir une nouvelle ère de calamités. Charles VI, qui paraissait à Tours en 1391, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la puissance, y est ramené, dans l'année 1308, en proie à la plus déplorable maladie. Alors s'ouvre la lutte entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne, lutte impie, dans laquelle le sang français coule à flots, et que viennent encore rendre plus affreuse les fureurs d'une reine de France poursuivant la ruine de son propre fils. Tours, d'abord tombé au pouvoir des Bourguignons, sera repris par le dauphin Charles après un siége meurtrier, dont la peste vient bientôt redoubler les misères.

A ces déchirements intérieurs se joindra la guerre

(1) *Documents sur les arts en Touraine*, pp. 243, 245.

étrangère, marquée par la fatale journée d'Azincourt et par la honte de voir un roi anglais trôner dans Paris. La monarchie, réduite aux provinces voisines de la Loire, semblera sur le point de périr lorsque la providence amènera l'immortelle Jeanne d'Arc à Chinon, l'un des derniers asiles demeurés à Charles VII. Dès lors tout change de face; le roi conduit d'abord à Reims, pour y être sacré, rentre bientôt dans Paris, et finit par jeter les Anglais hors de France, où ils gardent néanmoins dans Calais une sorte de tête de pont. Charles VII, dans la prospérité, aimera habiter cette Touraine où il avait trouvé un asile au plus fort de ses malheurs.

Notre cité sera témoin, en 1435, de la ratification de la paix d'Arras, conclue avec la Bourgogne, et verra ensuite les fêtes du mariage du dauphin, celles des entrées de René d'Anjou et du duc d'Orléans, et les splendeurs des deux fiançailles de Madeleine de France. Cependant les dernières années de Charles VII seront empoisonnées par la rébellion de son fils qui, devenu roi sous le nom de Louis XI, s'établira en Touraine, et fera de Tours comme le centre de son habile et puissant gouvernement. Ce monarque, si dur à tous, n'aura point de faiblesse pour sa nouvelle capitale, mais il lui fera du bien à sa manière, y développera le commerce et contribuera puissamment à la renaissance de l'industrie et des arts, que viendra encore féconder l'expédition de son fils Charles VIII en Italie.

Le fait principal de l'histoire interne de Tours, à cette époque, est la transformation de sa municipalité par Louis XI. Le gouvernement des élus avait sans doute, aux yeux du roi, le tort de rappeler de trop près les formes libres et presque républicaines des communes du moyen âge; peut-être aussi vit-il là une opération financière, car cette faveur, si faveur il y avait, n'était point offerte gratuitement et les

bourgeois devaient l'acheter à beaux deniers comptants. Cette condition, qui était de rigueur, souleva même quelques difficultés de la part des Tourangeaux, mais ils finirent par céder et par accepter la grâce que le roi voulait bien leur faire. Ils se virent donc, par lettres données à Saint-Jean-d'Angély, au mois de février 1462, dotés, un peu malgré eux, d'un maire, de vingt-quatre échevins et de soixante-seize pairs. Le maire et les échevins, qui étaient renouvelables tous les deux ans, furent gratifiés de la noblesse héréditaire, et les habitants de plusieurs exemptions et priviléges, calqués sur ceux qui venaient d'être concédés à la ville de la Rochelle.

Dans l'ordre de faits, qui est particulièrement l'objet de ce travail, nous rencontrons tout d'abord notre cathédrale dont ce siècle ne verra pas le complet achèvement. Dès les premières années cependant, en 1408, des lettres patentes de Charles VI donnent, pour aider à la continuation des travaux, deux mille francs à prendre sur une coupe projetée dans la forêt de Chinon. Une phrase de ces lettres, publiées par nous, (1), indique que ce subside n'était pas le premier « nonobstant autres dons par nous autrefois faits à ladite église, non exprimés dans ces présentes. » Mais à cette époque, le malheureux roi était déjà atteint de folie; la lutte entre les maisons de Bourgogne et d'Orléans était en pleine vigueur, et il est fort probable que ces lettres demeurèrent sans effet. Les malheurs publics, le siége et la prise de Tours par le dauphin, depuis Charles VII (en 1418), les ravages de la peste, peu après, ne permettaient guère de songer à la cathédrale. Aussi, les travaux paraissent-ils avoir été suspendus jusque vers 1425. En cette

(1) *Mémoires de la Société Archéologique de Touraine*. t. VI, page 272.

année, le 25 mai, à onze heures avant minuit, le clocher de bois élevé, en 1375, sur l'intertransept, et pour lequel Charles V avait donné 300 livres, était frappé de la foudre et devenait la proie d'un feu si violent que la cloche fut entièrement fondue (1). Cet accident ranima l'ardeur du Chapitre; on décida de couronner de clochers en pierres les deux tours jumelles échappées à l'incendie de 1166, et d'achever la nef pour les réunir au sanctuaire. Un vif élan se manifeste de toutes parts : l'archevêque Philippe de Coëtquis donne 400 écus d'or, le chapitre fait l'abandon d'une forêt ; des bulles des papes Eugène IV, Nicolas V et Sixte IV viennent, par la promesse d'indulgences, provoquer les aumônes des fidèles et seconder les efforts de la confrérie de Saint-Gatien, récemment établie. Les travaux furent poussés avec une telle activité, qu'en 1430 la nef était terminée et que vers 1431 on en posait la toiture. On trouve en effet, à cette dernière date, une décision des élus, ordonnant l'ouverture de la porte Foire-le-Roi, bouchée depuis plusieurs années, afin de livrer passage à l'immense charpente arrivée par la Loire et provenant de la forêt donnée par le Chapitre. Le maître charpentier se nommait Guillaume Le Roux ; il ne reçut que 850 livres pour cette œuvre gigantesque qui, aujourd'hui encore, fait l'étonnement des connaisseurs (2).

En parcourant le résumé, malheureusement bien succinct, des comptes de la fabrique de la cathédrale, fait par l'archiviste Rougeot, à la fin du siècle dernier, on est frappé de la modicité des ressources affectées à d'aussi grands travaux. L'année 1466 est une de celles où les

(1) Maan, p. 163, XIV.

(2) *Documents pour servir à l'histoire des arts en Touraine*, p. 125.

dépenses atteignent le chiffre le plus élevé. Le total est de 1328 livres 9 sous 9 deniers, dont 545 livres 19 sous 7 deniers sont employés en journées d'ouvriers. Il est vrai que les plus habiles d'entre eux n'étaient payés que 6 sous par jour; les autres recevaient 4 sous, 3 sous, ou même 2 sous 6 deniers; il ne faut pas oublier d'ailleurs que beaucoup de corporations et de particuliers prêtaient à l'œuvre un concours gratuit.

La splendide façade s'élevait, dans la seconde moitié du siècle, principalement sous l'épiscopat de Philippe de Coëtquis, dont les armes étaient placées entre les portes au pied du Seigneur tenant dans sa main le globe du monde (1); les travaux de sculptures continuèrent sous les successeurs de ce prélat, car les comptes de 1486 à 1488 mentionnaient des achats de pierres pour faire des statues (2), sans doute celles qui décoraient en si grand nombre les voussures de la grande porte. Brisées au XVIe siècle, elles ont été refaites de nos jours, par M. Toussaint ; mais on s'explique mal pourquoi, lors de cette restauration, une croix archiépiscopale a remplacé, au-dessus de la porte principale, le Christ et les saintes femmes qu'on voit sur les gravures de cette façade exécutées aux deux derniers siècles. Une fine et élégante broderie de pierre venait s'appliquer sur les parois occidentales des deux vieilles tours du XIIe siècle, ainsi rajeunies et mises en harmonie avec le portail proprement dit. Le raccord a été exécuté aussi habilement que possible, et l'effet général de cette façade est très-satisfaisant. Elle se compose de trois portails dont les arcades fuyantes et les frontons pyramidaux sont décorés de fleurs, de guirlandes, de niches, de pina-

(1) Maan, p. 172. XXVI.
(2) Archives d'Indre-et-Loire, G. 157.

cles et de statuettes où la pierre a été découpée comme une guipure ; une rose flamboyante déploie au-dessus ses élégants pétales que surmonte une gracieuse galerie à jour ;



le tout est encadré par deux belles tours jumelles, hautes de près de 70 mètres, décorées de la base au sommet de sculptures, où la grâce de la Renaissance vient se souder, vers le sommet, à toute la richesse de l'ornementation ogi-

vale. Ces deux tours, en effet, n'ont été terminées qu'au siècle suivant ; celle du nord, au commencement; celle du midi, vers le milieu de cette période. Toute cette façade est en pierres de Belleroche, près Saint-Aignan. On en distingue deux espèces : l'une, très-tendre, a servi aux sculptures, l'autre, presque dure, a été employée pour les galeries et les balustrades. Quant aux piliers et aux galeries de la nef et des bas-côtés, ils sont en pierres de Marnay, près Villandry, d'un grain dur et serré, capable de supporter les plus lourdes charges et de résister à toutes les intempéries. Ajoutons, pour achever cette énumération, que l'abside, encore intacte après tant de siècles, est en pierres d'Ecorcheveau, près Saint-Avertin.

En même temps que s'achevait le magnifique vaisseau de notre cathédrale, l'intérieur et l'extérieur étaient ornés d'œuvres d'art qui, malheureusement, ont disparu pour la plupart. Outre plusieurs images en argent doré, différents petits reliquaires et un tabernacle d'argent, elle possédait les châsses en argent doré de saint Gatien, saint Maurice (1) et saint Lidoire, plus une autre châsse nommée l'Ozanne. Elles furent toutes dépecées et fondues par les protestants, en 1562 (1). Les grands évêques du siècle, Philippe de Coëtquis, Jean de Bernard, Élie de Bourdeilles y avaient des tombeaux, dont on connaît à peine l'emplacement. Ces tombes n'étaient point élevées au-dessus du sol, mais plates et couvertes d'une lame de cuivre sur laquelle était gravée au burin l'image du prélat. L'une d'elles, celle de Jehan

(1) La châsse de saint Maurice fut refaite à la fin du siècle et la translation eut lieu le 1er décembre 1498. V. *Statuta et juramenta*, p. 133. Bib. de Tours.

(1) *Documents pour servir à l'hist. des arts en Touraine*, d. 326 et suiv.

de Bernard, fut rétablie par les chanoines après les ravages des calvinistes (1). On ignore la forme qu'affectait celle d'Archibal de Douglas, duc de Touraine, tué à la bataille de Verneuil, en 1424, et enterré dans notre cathédrale avec son gendre, le comte de Buchan, mort à ses côtés dans la même journée (2). En 1432, arrivait de Belgique par mer, un aigle de bronze, du poids de 950 livres, destiné à servir de pupitre dans le chœur. C'était un don de Jehan Sylvestre, doyen du chapitre, qui l'avait commandé à Lambert Hardouin, fondeur de Liége (3).

En 1455, Gui, archidiacre de Tours, cousin de l'archevêque Bernard, décorait la porte de la cathédrale des statues des plus anciens évêques de Tours et faisait sculpter aux pieds de celle de saint Lidoire les prétendues armes de ce prélat, à la famille duquel il croyait appartenir (4). En face se trouvaient celles de saint Maurice et de ses compagnons de la légion Thébéenne, et le Tout-Puissant dominait l'ensemble de cette belle décoration de la grande porte. Une statue de saint Gatien bénissant, couronnait la pointe du pignon du petit portail nord ; le Christ docteur occupait la clef de la voussure, et les petites niches à la suite étaient remplies par des anges adorant et offrant de l'encens et par des saints de Touraine. Saint Martin à cheval, et coupant son manteau, surmontait le pignon du petit portail sud qui lui était dédié. A ces figures sculptées de la façade, déjà si nombreuses, et dont une partie seulement a été rétablie, il faut ajouter encore les statues placées de distance en distance, sur la balus-

(1) Maan, p. 177. XVII.
(2) Maan, p. 162. XI.
(3) Maan, p. 172. XXIV.
(4) Maan, p. 176. XIII.

trade de la galerie supérieure qui couronne l'entablement de la grande nef et des bas-côtés, statues dont les tronçons existent encore.

Jean Brette, chanoine et préchantre de la cathédrale, mort en 1492, fondait la chapelle de saint Jean-Baptiste, où figurait une statue du précurseur en marbre, accompagnée de celles des apôtres saint Pierre et saint Paul. Le même personnage ornait le chœur de précieuses tapisseries où la soie et l'or étaient mis en œuvre avec un art admirable (1). En 1483, un autre chanoine, Jean Le Breton, trésorier de la cathédrale, avait déjà donné, pour le même usage, une tapisserie en fils de soie, représentant les scènes de la Passion et de la Résurrection de Jésus-Christ (2). Le jubé qui fermait cette partie de l'église, entre les deux grands piliers, et ne fut détruit qu'à la fin du siècle dernier, avait été refait en 1473 (3).

Mais la principale décoration de la nef consistait en de splendides vitraux qui garnissaient toutes les hautes fenêtres et devaient, avec celles du chœur, former à l'église entière comme une ceinture étincelante des plus riches couleurs ; ils ont été en grande partie brisés par des orages au XVIIe et au XVIIIe siècles. Des portions considérables de la verrière, qui occupait la quatrième fenêtre à droite de la nef, ont pu être sauvées et placées entre les meneaux qui forment une élégante galerie au-dessous de la belle rose septentrionale ; ce sont des princes et des princesses de la maison de Bourbon-Vendôme, au nombre de huit (1),

(1) Maan, p. 183, VIII.

(2) *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XVIII, p. 71.

(3) Archives d'Indre-et-Loire, G 157.

(4) Les quatre autres figures de cette galerie n'ont pas la même provenance.

depuis saint Louis jusqu'à Jean de Bourbon, deuxième du nom, encore adolescent. Il est donc vraisemblable que ce vitrail fut donné à l'église par Louis de Bourbon, père de Jean, mort à Tours en 1446, et qui s'y trouve représenté, ainsi que ses deux femmes. Nous avons là un précieux spécimen de l'art du verrier au XVe siècle, on peut constater qu'il n'avait point dégénéré. Un autre, plus complet, est fourni par les vitraux qui ornent la rosace du grand portail. Ils appartiennent à la fin de ce siècle, ou aux débuts du suivant, et sont dus aux libéralités de François de Laval, mort en 1500, et de Catherine d'Alençon, sa femme. Cette rosace, du plus bel effet, reproduit le *Gloria in excelsis Deo*. Le symbole du Tout-Puissant est au centre, des chérubins brûlent l'encens devant lui ou chantent sa gloire. Les armes des donateurs et de plusieurs de leurs parents occupent les nombreux pétales de la rose. Au-dessous de la verrière sont rangés huit personnages, patrons pour la plupart, des membres de la famille de Laval-Montmorency.

La grande sacristie, placée au midi, un peu au-dessus du transept, fut bâtie en 1458, selon Maan, par l'archevêque Jehan de Bernard, qui, à la même époque, faisait réédifier le palais archiépiscopal tombant en ruines. C'est une belle salle dont les voûtes, soutenues par des nervures prismatiques, sont décorées des armoiries du chapitre métropolitain, *de gueules à la croix pattée d'argent* (1). Elle renferme un tableau de l'école espagnole, représentant le prophète Jérémie, assurément la meilleure peinture possédée par la cathédrale, fort pauvre en ce genre de décoration.

Du côté opposé, c'est-à-dire au nord, la même époque a vu construire les cloîtres, encore debout, quoique fort

(1) Maan, p. 177, XVI.

délabrés. Ils enveloppent de trois côtés un préau carré, fermé au sud par la cathédrale. Le cloître proprement dit occupe tout le rez-de-chaussée; les voûtes sont gracieuses les chapiteaux délicatement fouillés, et ce monument serait digne d'une restauration dont il a grand besoin. Au premier étage une galerie découverte régnait au nord, faisant à l'est un retour d'équerre, dans l'angle duquel on a élevé, au début de la Renaissance, un charmant escalier en spirale, du meilleur goût. La galerie occidentale de ce cloître fut surmontée de salles d'une élégante structure, destinées à loger la bibliothèque du chapitre, déjà fort considérable. Le bâtiment et une partie des livres eux-mêmes étaient des libéralités de Raoul Ségaler, archiprêtre de Sainte-Maure et chanoine de l'église de Tours, qui donna en outre de quoi exécuter la plupart des verrières de la nef, et achever les fondements de la porte principale de la petite tour à la façade de l'ouest (1).

En outre des portions de notre cathédrale que nous venons de décrire, il ne subsiste plus guère à Tours que deux des monuments religieux du xve siècle : ce sont les églises des Carmes et de Saint-Clément. La première, devenue paroisse de la ville, sous le vocable de saint Saturnin ; la seconde, transformée en halle aux blés, affreusement mutilée et menacée, hélas ! d'une destruction totale.

L'église des Carmes que nous avons vu construire dans la période précédente, malgré l'opposition des moines de Saint-Julien, des chanoines de Saint-Pierre-le-Puellier et du curé de Saint-Saturnin, était devenue trop petite pour les fidèles qui s'y pressaient de toutes parts. Louis XI, qui se distingua toujours par une grande dévotion à la Vierge Marie, voulut venir en aide à ses fidèles serviteurs et lui

(1) *Mémoires de la Société archéologique*, t. XVII, p. 66.

élever à Tours un temple plus digne d'elle. Ce motif nous paraît bien suffisant pour expliquer les libéralités du monarque; cependant on a voulu leur en trouver un autre dans la reconnaissance de Louis XI, pour le service que lui aurait rendu, alors qu'il était dauphin, un religieux du couvent des Carmes. Mais l'anecdote que l'on raconte à ce sujet n'a aucun caractère d'authenticité.

Quoi qu'il en puisse être, le roi ne se borna point à doter les Carmes d'une nouvelle et plus vaste église; il y joignit une sacristie, des cloîtres, des dortoirs et un réfectoire. Ces annexes habituels de toute chapelle conventuelle ont disparu presque entièrement, mais l'église a survécu. Elle se compose de trois nefs, terminées par une abside carrée. La nef principale et le bas-côté droit appartiennent seuls au XVe siècle, dont ils offrent tous les caractères; le bas-côté gauche a été ajouté vers 1818, par un architecte maladroit, dont l'œuvre en plein cintre jure étrangement avec les arcades et les baies ogivales du reste de l'édifice. Une des clefs de voûte porte les armes de Gilles de Musset, prieur des Carmes. Elles sont composées d'un cœur volant en champ d'azur, chargé de trois étoiles avec cette devise :

SPES MEA DEUS

Gilles de Musset serait le héros de l'anecdote mentionnée ci-dessus.

Le chevet de la grande nef est occupé tout entier par une vaste fenêtre, qu'ornait, avant la Révolution, un magnifique vitrail, dont nous avons retrouvé le marché passé avec un artiste que nous croyons être le célèbre Jean de Paris (1). Cette verrière représentait les principaux

(1) *Documents*, p. 24.

traits de la vie de la Vierge et passait pour un chef-d'œuvre. Celle qui l'a remplacée, sortie des ateliers de MM. Thevenot, de Clermont, et Lobin, de Tours, est une vaste page de peinture sur verre fort distinguée, mais nous regretterons toujours l'œuvre du vieux maître. Le portail de cette église, horriblement mutilé, en était la partie la plus curieusement travaillée et mériterait une restauration. Les stalles du chœur proviennent de l'abbaye de Cormery; elles sont du XVIe siècle et d'une bonne exécution.

L'église Saint-Clément, autrefois paroisse de la ville, a été moins favorisée du sort que celle des Carmes. Non-seulement on l'a laissée tomber dans un état de dégradation déplorable, mais elle est menacée d'une destruction totale par l'extension projetée des marchés couverts, qu'il eût été si facile de placer un peu plus loin vers le sud. Elle a cependant un intérêt archéologique bien supérieur à celui qu'offrent les Carmes, et peut-être donnée comme un joli spécimen de l'architecture religieuse de la seconde moitié du XVe siècle.

Bâtie sur l'emplacement d'une autre église beaucoup plus ancienne, et en grande partie aux frais de Jehan Briçonnet, premier maire de Tours, en 1462, elle se compose de trois nefs parallèles, terminées à l'orient, par un mur droit; elle est couverte de voûtes à nervures élégantes, ornées de clefs délicatement sculptées, dont l'une, au-dessus de l'emplacement de l'autel, représente Dieu le Père. La tribune, en pierre, ajoutée au XVIe siècle, est un peu lourde et décorée de rinceaux et d'enroulements où manquent trop souvent la délicatesse et la grâce de la belle Renaissance. Le porche, ou narthex, qui précède la porte principale à l'ouest, a été mutilé de la façon la plus déplorable, et la grande fenêtre dont il est surmonté, complétement défoncée; mais le portail septentrional, avec ses

dentelles de pierre, ses festons et ses guirlandes de feuillages, est un véritable bijou de la fin du XVe siècle qui, malgré l'état de quasi ruine où il est tombé, mériterait d'être sauvé, si l'église doit périr. On pourrait facilement, croyons-nous, le démolir pierre par pierre et le transporter dans l'un des jardins publics de la ville, où il ferait une charmante fabrique. Un acte de vente du 5 septembre 1792 (1), mentionne un clocher « dont le beffroi est en charpente et fer recouvert en plomb. » On voit à droite de la porte de l'ouest la base de ce clocher, qui a été rasé et surmonté d'un toit en bâtière. Une tourelle ronde en pierre, servant de cage d'escalier, y était accolée et subsiste encore.

A ces trop rares monuments, on peut ajouter l'église du prieuré de Sainte-Anne, située à droite de la porte de ce nom, et aujourd'hui comprise dans la manufacture de tapis de M. Roze. Il en subsiste encore la nef, en bardeaux et fort délabrée, et l'abside voûtée en pierre avec nervures prismatiques. Cette dernière a été décorée, au XVIIe siècle, de sculptures en bas-relief, représentant deux scènes de la vie de saint Joachim. Elles ne sont pas sans mérites; l'une d'elles porte le nom d'Antoine Charpentier, sculpteur, avec la date de 1663. A. Charpentier est l'auteur des figures du mariage de la Vierge, fait pour les Minimes du Plessis, et aujourd'hui à Notre-Dame-la-Riche (2).

De ce siècle était encore l'église Saint-Étienne, à l'angle nord-ouest de la place de l'Archevêché, entre les rues Sainte-Marthe et de l'Aumône, aujourd'hui Saint-Pierre.

(1) Archives d'Indre-et-Loire. Domaines nationaux. Liasse 34, n° 150.

(2) *Documents*, p. 232.

Il n'en subsiste plus que de faibles restes, dans une habitation particulière construite sur son emplacement. Un acte de vente, du 14 décembre 1791 (1), nous apprend qu'elle était assez petite, longue d'un peu plus de dix-sept mètres et large de quinze environ. Elle avait en plan la forme d'un trapèze dont le petit côté regardait la place dans laquelle donnait une de ses portes; l'autre ouvrait sur la rue Sainte-Marthe. Sa nef, lambrissée en planches, était accompagnée de deux bas-côtés voûtés en pierre, et une flèche en ardoise s'élevait à l'extrémité orientale. Cette église qui remontait à une époque très-ancienne, fut rebâtie dans la seconde moitié du XVe siècle. La construction était achevée en 1488 (2), mais d'après une inscription, autrefois placée au-dessus de la porte principale, la consécration n'en fut faite qu'en 1508, par Jean de Beaune, évêque de Vannes (3).

Le portail méridional et diverses portions de Notre-Dame-la-Riche annoncent le XVe siècle. Cette église, plusieurs fois remaniée, et qui vient d'être très-habilement restaurée par M. l'architecte Guérin, était au XVe siècle l'une des plus belles et des mieux décorées de la ville, selon l'Italien Francesco Florio, qui nous a laissé une curieuse description de Tours à cette époque. « C'est dans « cette église, dit-il, qu'en comparant les images des saints « exécutés par les anciens avec les tableaux des artistes « modernes, je vois combien Jean Fouquet l'emporte sur « les peintres de tous les siècles (4). » Ces éloges donnés par

(1) Archives d'Indre-et-Loire. Domaines nationaux. Liasse, 32, n° 110.

(2) *Documents*, p. 285.

(3) Archives d'Indre-et-Loire. *Inventaire des titres de Saint-Étienne*, f° 3.

(4) *Mémoires de la Société archéologique*, t. VII, p. 82.

un Florentin, éclairé et ami des arts, à notre grand peintre tourangeau, sont de nature à nous faire déplorer la perte de ces précieuses peintures dont les sujets mêmes sont inconnus. Elles furent probablement détruites au siècle suivant, lors du pillage et de la dévastation de l'église par les protestants.

Les vitraux ont été plus heureux, et nous en possédons encore quelques fragments. Parmi eux, on remarque un saint Martin et un saint Sulpice de la fin du XVe siècle, placés aux premières fenêtres du bas-côté méridional. Au-dessous de saint Martin se voit le portrait de Martin Briçonnet, écolâtre de Saint-Martin et chanoine du Plessis, qui fut curé de Notre-Dame-la-Riche, de 1488 à 1502, et très-probablement le donateur de ce vitrail. C'est sous son administration que fut refaite et bénie, en 1497, la nouvelle châsse destinée à recevoir les reliques de saint Gatien, ramenées d'Arras par Louis XI. Cette châsse a été, comme presque toutes celles des églises de la ville, fondue par les protestants, en 1562. La plupart des autres vitraux, ou portions de vitraux, paraissent du XVIe siècle.

Le portail septentrional de Saint-Pierre-des-Corps et quelques fenêtres du même côté, appartiennent au XVe siècle et prouvent qu'à cette époque l'église, déjà remaniée au XIVe, fut l'objet de réparations assez considérables. Il en arriva de même à la chapelle de Saint-Éloi, en partie reconstruite vers 1440, aux frais de Gillebert Jehan, célèbre orfèvre du roi Charles VII. L'église de Sainte-Croix fut agrandie d'une chapelle dédiée à saint Barthélemy, par J. Berthelot, maître de la chambre aux deniers, qui fit démolir à cet effet une partie de son hôtel, situé rue du Change. Il y avait sa sépulture ainsi que sa femme Perinelle Thoreau ; Guy Bretonneau donne leur épitaphe, p. 292 de l'*Histoire de la maison des Briçonnet*.

Plusieurs autres églises furent élevées pendant ce siècle, particulièrement dans la seconde moitié, où la ville de Tours put jouir, sous la forte main de Louis XI, d'un calme depuis trop longtemps inconnu. Parmi elles nous connaissons l'église de Saint-Pierre-du-Chardonnet, dont la construction était fort avancée en 1439 (1), la chapelle Saint-Sébastien, bâtie vers 1481 (2), sur une portion du cimetière de l'Hôtel-Dieu, et qu'on voit à l'orient de la rue Saint-Étienne, sur les plans du XVIIe siècle; celle du château, élevée en 1446, par le roi Charles VII, qui fit alors dans nos murs un assez long séjour; celle de Saint-Nicolas-du-Trésor, située dans le cloître de Saint-Martin, dans le voisinage de Saint-Venant et que consacrait, en 1494, Guillaume Briçonnet, alors évêque de Saint-Malo (3). Il ne reste plus de vestiges de ces quatre églises ou chapelles; les deux premières sont les seules dont la forme et les dimensions soient à peu près connues; elles étaient fort petites et à une seule nef; celle du Chardonnet, très-allongée, devait avoir l'apparence d'une galerie un peu élargie vers le milieu.

Les bâtiments claustraux des Jacobins, détruits par l'incendie de 1408, dont nous avons parlé dans notre avant-dernier chapitre, furent reconstruits au XVe siècle, mais les travaux semblent avoir marché bien lentement. Nous voyons, en effet, le cardinal Nicolas, légat du pape Eugène IV, accorder, le 29 décembre 1432, 100 jours d'indulgence à tous les fidèles qui contribueront par leurs aumônes au rétablissement du couvent des frères Prêcheurs, et le 28 juin 1489, Robert, archevêque de Tours,

(1) *Documents*, p. 126.

(2) *Inventaire des titres de Saint-Étienne*, f° 32.

(3) *Monsnier*, p. 321.

èn concède 40 autres pour le même objet (1). Il reste encore, des constructions faites à cette époque, des portions considérables, notamment le long de la rue des Jacobins, nouvellement prolongée.

En 1470, l'abbé Pierre de Montplacé élevait le grand réfectoire de Saint-Julien, qui occupait tout un côté du cloître (2). Vers la même époque on rebâtissait la justice des Bains, place Saint-Grégoire; et en 1498 (3), les Cordeliers construisaient de nouvelles chapelles dans leur église qui avait été enrichie, peu après 1414, du tombeau de la bienheureuse Jeanne de Maillé.

Quant à la basilique de Saint-Martin, terminée depuis longtemps, elle ne paraît pas avoir subi dans son gros œuvre de modifications notables.

Outre un clocher élevé dans ce siècle sur l'inter-transept et que montrent les anciennes vues de la basilique, nous rencontrons seulement quelques additions, principalement sur le flanc nord de la nef. Vers 1407, un don d'Yolande d'Aragon, femme de Louis II, duc d'Anjou et roi de Sicile, permit au Chapitre de faire clore de murailles la grande sacristie, à gauche de l'entrée du chœur, au milieu duquel on élevait, en 1437, un tombeau à Philippe de France, très-jeune fils de Charles VII (4); et en 1452, on plaçait en face du

(1) Archives d'Indre-et-Loire. Fonds des Jacobins.

(2) *Mémoires pour servir à l'histoire de Saint-Julien*, p. 165. Mss. de la bibliothèque de Tours.

(3) *Documents*, p. 296.

(4) Un troisième enfant de Charles VII, nommé Jacques, et qui vécut seulement quelques jours, avait été enterré au commencement de la même année, dans l'église de Saint-Gatien, nous apprend Chalmel, p. 193 de ses *Tablettes chronologiques de l'histoire de Touraine*.

pupître une grande tombe de pierre pour Gérard de Machet, évêque de Castres (1). Ce chœur avait été allongé vers 1425 par Charles le Boursier, doyen du Chapitre (2), et au milieu du siècle, le grand chantre, Jean Lemaître de Gerson, l'ornait à ses frais de tapisseries représentant les principaux miracles de saint Martin qui existaient encore à la Révolution. C'est probablement lors de l'extension du chœur que fut élevé le Jubé, détruit en 1789, époque à laquelle on répara l'église, qui allait disparaître, et l'on y construisit un vaste caveau pour les chanoines (3).

En 1478, une délibération capitulaire autorise Jourdain Dupeyrat, chanoine de Saint-Martin et curé de Notre-Dame-du-Puy, au diocèse de Poitiers, à faire construire à ses frais, le long du bas-côté gauche de la collégiale, entre la porte des Orfèvres et la tour Saint-Nicolas, dans le lieu appelé autrefois *la Chapelle royale* et plus tard *des Vicaires,* une chapelle qui sera érigée sous l'invocation de la Vierge Marie, et où le fondateur pourra avoir sa sépulture. Cette chapelle, dont la première érection remontait au roi saint Louis, était, en 1482, décorée par Copin Delf, peintre du roi et du Dauphin, de riches peintures dont le marché a été conservé (4), et consacrée en 1486, sous le titre de Notre-Dame des Grâces, par Pierre de la Cambre, évêque de Nazareth (5). On y voyait un curieux portrait de Charles VII,

(1) *Monsnier*, p. 283.

(2) *Monsnier,* p. 273.

(3) *Etat de l'église de Saint-Martin*, par Delarue, 2e partie, p. 45. Mss. de la bibliothèque de Tours.

(4) *Mémoires de la Société archéologique de Touraine,* t. IX, p. 17.

(5) *Monsnier*, p. 316.

peint sur bois, que le chapitre y fit placer après la mort de ce prince, surnommé *le Victorieux,* d'où vint aussi le nom de *Chapelle des Victoires* (1).

Le roi Louis XI rebâtit, du même côté, la salle dite le Chapier de Clovis, et la décora de vitraux, dont nous ne connaissons que les légendes ainsi conçues : « Comment « Clovis et Alaric guerroyant ensemble, Clovis à l'aide de « Monseigneur saint Martin, occit Alaric. Comment Clovis « victorieux donna, à Monseigneur saint Martin, sa cou- « ronne, son sceptre et son épée (2). »

Ce monarque, très-dévot à saint Martin, se complut à enrichir le temple dédié au glorieux patron de la Touraine et des Gaules.

Dès 1430, son père Charles VII avait contribué, par un don de 300 écus, à l'érection d'une nouvelle châsse de saint Martin. La translation eut lieu le 3 février 1453 (1454 N. S.), en présence d'une nombreuse assistance où le roi était représenté par le chancelier Juvenal des Ursins (3). Ce chef-d'œuvre d'un orfévre tourangeau, nommé Jehan Lambert (4), auquel il avait coûté dix années de travail et une grande partie de sa fortune personnelle, était en or et en vermeil, enrichi d'agates, de topazes, de saphirs et d'émeraudes. On l'avait placé sur une large estrade d'argent que surmontait une riche coupole supportée par des colonnes en cuivre doré; de chaque côté étaient rangées d'autres châsses, également en or et en

(1) *État de l'église de Saint-Martin*, par Delarue, 2[e] partie, p. 33.

(2) *Rituale Sancti Martini, auctore Pagano Gastinello*, publié par M. P. Nobilleau, p. LIII de l'Introduction.

(3) *Histoire de Marmoutier*, par Dom Edmond Martène, t. II, p. 326.

(4) *Documents*, p. 259.

vermeil, contenant les restes des évêques Brice, Perpet (1), Grégoire, Eustoche, Euphrone, avec celles de saint Épain, martyr, et de plusieurs autres saints et saintes; le chef de saint Martin, renfermé dans un reliquaire d'or, était sinon sur l'estrade, du moins tout auprès. Louis XI voulut que sa statue, en argent massif, fut placée en face des châsses; le roi était à genoux et accompagné des images en or des châteaux de la Guerche et du Plessis, qu'il avait offertes à Saint-Martin. Si l'on songe que plus de vingt lampes d'argent, dont l'une ne pesait pas moins de 300 marcs, brûlaient nuit et jour sous la coupole, et doublaient de leurs feux l'éclat des pierreries et des métaux précieux, on pourra se faire une idée du magnifique spectacle offert aux pèlerins appelés à visiter la célèbre basilique (2). Dès le temps de Charles VII, on avait protégé tous ces trésors par une forte grille de fer les enveloppant de toutes parts; Louis XI résolut de les entourer d'une clôture plus digne d'eux, et de remplacer la grille de fer de Charles VII par une grille d'argent. Le travail fut confié à l'orfévre Jehan Gallant, et à la fin de juillet 1479, Jean Basire, maître de la monnaie de Tours, achevait de poser ce singulier monument de la piété du roi (3). Il avait l'apparence d'une véritable cage avec plusieurs portes ou guichets, pour permettre de prendre les reliquaires qu'il protégeait. L'expression de *treillis*, toujours employée dans le procès-verbal de réception, que nous avons publié en 1863 (4), indique que

(1) Les châsses de saint Brice et de saint Grégoire furent refaites en 1493. V. *Monsnier*, p. 320.

(2) Voir dans nos *Documents sur les arts*, p. 290, l'inventaire du trésor de Saint-Martin, dressé en 1493.

(3) *Documents*, p. 275 et suiv.

(4) *La Grille d'argent de Saint-Martin de Tours, donnée*

les barreaux n'étaient pas seulement placés les uns à côté des autres, comme il arrive ordinairement dans une grille, mais bien entre-croisés. Le travail n'en paraît pas avoir été aussi curieux qu'on aurait pu le penser ; il n'est pas fait mention d'autres ornements que des fleurs de lis, attachées de distance en distance, et de deux serpents en façon de dragons volants.

Le poids de toutes les parties s'élevait à 6,776 marcs 2 onces moins un gros, valant 69,456 livres 7 sols 11 deniers tournois; si à cette somme on ajoute la façon, revenant à 3,390 livres 4 deniers, on trouve que cet ouvrage coûta à Louis XI 72,846 livres 8 sous 3 deniers tournois, qui représenteraient aujourd'hui, une somme de 366,704 francs. Mais ce n'est là que la valeur intrinsèque du métal dépensé; la valeur relative serait bien plus considérable. Pour l'obtenir il faudrait, suivant les calculs les plus probables, multiplier 366,704 par 6, ce qui donne la somme énorme de deux millions deux cent mille deux cent vingt-quatre francs.

Cette grille fut, malgré les résistances des chanoines, enlevée et fondue par François I[er], pour subvenir aux frais de sa malheureuse expédition d'Italie, terminée par le désastre de Pavie, dans lequel les populations virent un juste châtiment de l'espèce de sacrilége commis envers saint Martin.

Au côté sud de la basilique, nous ne trouvons que la reconstruction de la chapelle de l'orfévrerie, placée au bas de l'église, près la porte inférieure des galeries. Elle fut exécutée, en 1435, par Jean Dupuy, seigneur des Roches-Saint-Quentin, conseiller et maître des comptes du roi,

par Louis XI, enlevée par François I[er]. In-8°, Tours, 1863. Georget-Joubert.

qui la plaça sous l'invocation de saint Christophe et y fut enterré en 1439 (1). Nous avons décrit au chapitre précédent, la tombe de Jehan II de Boucicault, élevée dans la chapelle de la Vierge, dans le premier quart de ce siècle. Quant à celle de Jehan Ier, qui se trouvait en face, un dessin de Gaignières nous la montre avec la statue du mort, couchée et à demi brisée. Le guerrier est revêtu de son armure, la visière du casque levée, et il tient à la main son bâton de maréchal de France (2).

Vers 1450, le Chapitre de la collégiale, qui possédait plusieurs manuscrits fort anciens, faisait édifier, pour les loger, une bibliothèque dont Monsnier, qui nous fournit cette indication, ne marque pas l'emplacement (3).

A ces édifices, construits dans l'intérieur de Tours, il convient d'ajouter ceux élevés aux portes mêmes de la ville par les rois Louis XI et Charles VIII. Le premier, dont le goût pour les arts fut plus marqué qu'on ne le croit généralement, et qui faisait acheter à Venise un tableau de Bellini, se rendait acquéreur, en 1463, du lieu des Montils-les-Tours, souvent habité par son père, et y faisait construire un château qui devint sa résidence la plus habituelle. L'entrée en était défendue par deux grosses tours, entre lesquelles s'abaissait un pont-levis; ensuite venait une grande basse-cour, où se trouvaient les logements des gardes et tous les services de la vénerie; une tour, dite la Justice du Roi; l'église paroissiale de Saint-Mathias, ne servant que pour les habitants et commensaux du château; et les bâtiments occupés, vers la fin du

(1) *Monsnier*, p. 279.

(2) *Monuments funéraires d'Oxford*, supplément, f° 55, à la Bibliothèque Nationale.

(3) *Monsnier*, p. 282.

règne, par saint François de Paule. De larges douves séparaient la basse-cour de la cour d'honneur ; celle-ci offrait trois corps de logis, d'inégale hauteur, se reliant à angle droit. Celui du roi occupait tout le côté oriental, à l'extrémité nord duquel était la sainte chapelle dédiée à saint Jean et érigée en collégiale ; elle faisait extérieurement saillie sur le reste des bâtiments et a entièrement disparu. Ce logis était en briques, et la pierre n'avait été admise que pour les angles et les ouvertures, ainsi qu'on peut en juger par la faible portion encore subsistante. Ce n'était, ni un formidable château, comme on en faisait alors quelquefois, ni un palais somptueux, mais une résidence commode, suffisamment défendue par les archers qui veillaient sur les murailles, encore plus par la terreur qu'inspirait le maître de céans. La principale décoration paraît avoir consisté en une galerie longeant la cour intérieure, formée d'arcades richement sculptées, et surmontée d'une terrasse qu'ornaient de nombreuses statues. Il devait être achevé en 1472, car on trouve une ordonnance de Louis XI, de cette année, datée du Plessis. Le nom de l'architecte de cet édifice, d'un genre alors nouveau, ne nous est point connu ; on peut penser que Jehan Regnard, que nous trouverons comme maître des œuvres pour le roi en Touraine, de 1474 à 1490, en fut le constructeur, mais c'est là une pure supposition dénuée de preuves.

La clôture était l'œuvre de deux maîtres maçons, Jean Pépin (1) et Pierre Bertauld, qui y travaillaient en 1475, mais il ne s'agit ici que d'un simple mur d'enceinte. Il est prouvé, du moins, par le compte de René Cymier (2),

(1) *Documents*, p. 272.

(2) *Mémoires de la Société archéologique*, tome XXIII, p. 146 et suiv.

que Pierre Regnard présida à la construction de l'église et des bâtiments claustraux des Minimes, élevés par Charles VIII dans la basse-cour du Plessis, de 1490 à 1495. Les travaux furent entrepris par deux maîtres maçons, Pierre Mahy, cité dans les comptes de la ville de Tours, en 1478 (1), et Jean Bussière, mentionné dans le procès de canonisation de saint François de Paule (2). Le charpentier s'appelait Didier Varmau et le menuisier Michel Tholoppe. Ce dernier fait un tabernacle qui, d'après la description donnée, paraît une véritable œuvre d'art. Il en est de même de la verrière de la fenêtre du chevet, représentant un crucifiement, avec la Vierge et saint Jean, accompagnés des trois Marie; elle était l'œuvre de Gilles Jourdain, que nous retrouverons ailleurs. L'église avait treize toises de long, sur cinq de large et six de hauteur, en y comprenant les fondations; elle fut construite sur l'emplacement de l'ancienne bergerie du Plessis, premier séjour de saint François et de ses compagnons. Il n'en subsiste plus rien aujourd'hui. La collégiale du Plessis, dédiée à saint Jean, a eu le même sort. D'abord simple chapelle fondée par Louis XI, elle avait été érigée en collégiale en 1482.

La petite église de Saint-Cyr, située sur la rive septentrionale de la Loire, presque en face du Plessis, et refaite au xve siècle, a été plus heureuse; elle peut être considérée comme un joli spécimen d'église rurale de cette époque. Celle de la paroisse de Saint-Jean de Beaumont, près de l'abbaye de ce nom, fut, en 1473, dévorée par un incendie et reconstruite peu après; elle est fort petite et sans grande valeur archéologique.

(1) *Documents*, p. 274.
(2) *Documents*, p. 136.

Les édifices religieux (1) n'étaient pas seuls l'objet d'importants travaux dans ce siècle singulièrement fécond, où l'on sent tressaillir, surtout vers la fin, cette brillante renaissance qui devait, à l'époque suivante, enfanter tant de chefs-d'œuvre. Tous les genres de construction sont cultivés, et il s'élève à Tours des monuments aussi nombreux que variés.

Les fortifications d'abord, cette grande œuvre de la cité, sont l'objet de réparations presque continuelles, nécessitées par la mauvaise qualité des matériaux employés et par la précipitation qui avait présidé aux travaux. On ne se contente pas de réparer les murailles, on les renforce par de nouvelles tours, dix, selon M. Giraudet, on y ajoute de nouvelles portes; les comptes municipaux sont remplis de détails à ce sujet.

Parmi ces portes, nous signalerons celle située à l'extrémité orientale de la rue de la Scellerie à laquelle elle ouvrait une issue vers la cathédrale, qui se trouvait ainsi en communication directe avec la collégiale de Saint-Martin. Cette porte fut décorée « d'ung écusson fait aux armes du roy, où il y a trois fleurs de lis et une couronne dessus, deux cerfs volans estant aux deux coustez dudict escusson. » Un peintre nommé Mathelin Poyer reçut, en 1453, six écus d'or pour peindre ces ornements (2); le sculpteur s'appelait Yvonnet ou Symonnet de Mauléon.

Les anciennes portes de Saint-Étienne, de La Riche et

(1) Aux constructions précédemment énumérées, il faut ajouter le chœur, les chapelles et le clocher de Saint-Hilaire, bâtis en 1484 des libéralités des habitants, nous apprennent MM. de Saint-Martin, p. 4 de leur premier *Factum*. Paris 1708, in-fol.

(2) *Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine*, p. 10.

du grand pont de Loire, furent entièrement reconstruites. La première surtout devenait une véritable bastille flanquée de tourelles, ainsi que le montrent les plans visuels du XVIe siècle. Les fondations avaient quatorze toises de longueur et deux et demie de largeur (1). Louis XI faisait ouvrir, en 1478, celle du Chardonnet, et, en 1491, son fils, Charles VIII, en perçait une autre du côté de la Loire, en face la rue des Trois-Pucelles, pour donner accès au port de l'Écouërie. En 1463, la ville décidait la création d'une nouvelle voie à travers le jardin des Cordeliers, pour faire communiquer la Grande Rue avec celle de la Scellerie; c'est la rue actuelle des Cordeliers, où fut établi le grenier à sel dont elle prit d'abord le nom, et dont il subsiste encore une portion dans la maison n° 3.

Après les murailles d'enceinte, les ponts sur la Loire et sur les cours d'eau qui coulaient au sud de la ville, sont les principaux objets des dépenses municipales. Dès 1408, une débâcle de glaces cause de grands dommages à tous ces ouvrages. Ceux de Sainte-Anne, Saint-Éloi et Saint-Sauveur sont presque entièrement reconstruits en 1416. Deux années plus tard, la ville, assiégée par le dauphin Charles, faisait elle-même, pour se mettre à l'abri d'une surprise, rompre plusieurs arches qu'il fallut ensuite rétablir.

Ces travaux de réparation et d'entretien des ponts reviennent fréquemment pendant ce siècle où la ville de Tours eut à subir de très-nombreuses inondations et débâcles de glaces aussi redoutables. Les ponts sont rompus par les glaces ou les grandes eaux, en 1418, 1423, 1434, 1458, 1464, 1470. En 1447, les levées cèdent entre Tours et Montlouis et au bec du Cher. En 1473, la Loire pénètre

(1) *Registres des comptes municipaux pour l'année 1471.*

dans la ville; en 1476, les levées en amont sont emportées et les récoltes détruites dans les paroisses de la Ville-aux-Dames et de Saint-Pierre-des-Corps. En 1481, les varennes sont encore inondées; l'année suivante, les levées n'étant sans doute qu'imparfaitement réparées, le château du Plessis est menacé par les eaux, et, en 1494, on a à signaler de nouveaux désastres qui seront encore surpassés par ceux de 1504 (1).

L'inondation de 1476 semble avoir suggéré à Louis XI, la pensée de mettre au moins la ville de Tours à couvert, et pour cela d'ouvrir à la Loire un autre bras plus rapproché des coteaux de la rive droite, en même temps que par la réunion de quelques îlots on agrandirait le faubourg de Saint-Pierre-des-Corps. Les travaux commencèrent en 1480, aux frais de la ville qui, avec les paroisses voisines, fournit près de 1000 ouvriers placés sous la direction d'un ingénieur nommé Antoine de Galles; ils furent menés à fin, malgré les vives réclamations de l'abbaye de Marmoutier, qui voyait avec un juste effroi diminuer la bande de terre qui la séparait du fleuve (2).

Vers le milieu du XVe siècle, on commença à paver les principales rues de la ville. On fut même obligé pour cette opération de faire venir des paveurs de Blois et de Chinon, faute de trouver à Tours des ouvriers habitués à ce genre de travail. Ceci se passait au temps de Charles VII, qui fit paver le chemin de La Riche à Sainte-Anne, conduisant aux Montils, où il résidait souvent (3). Sous Louis XI, les travaux de pavage s'étendent, et le corps de ville établit un

(1) Voir les registres municipaux correspondant à ces différentes années.

(2) *Mémoires de la Société archéologique*, t. IX, p. 63.

(3) *Dixième registre des délibérations, de 1445 à 1463.*

service de voitures pour débarrasser des boues et immondices les rues restées jusque-là d'une malpropreté révoltante. Aussi, vers 1470, l'Italien Gregorio Florio s'extasiait-il sur le bon état des rues de Tours (1). Il loue également l'ampleur et l'élévation des maisons, et celles en trop petit nombre, qui ont été conservées, prouvent qu'en cela, du moins, ses louanges n'ont rien d'exagéré.

En première ligne, il faut placer la maison n° 18 de la rue Briçonnet, autrefois des Trois-Pucelles; elle est vulgairement connue sous le nom de maison de Tristan, quoiqu'elle n'ait sans doute jamais appartenu au grand prévôt de Louis XI, à la mort duquel elle doit être postérieure; mais on a voulu voir dans l'élégante cordelière dont elle est ornée en maints endroits, une corde à pendre les gens. Si cet ornement a quelque signification, il faut y reconnaître un emblème de veuvage, fort usité à la fin du XVe siècle, où il fut mis à la mode par la reine Anne de Bretagne, après la mort de Charles VIII. La construction est en briques, la pierre n'a été employée que pour les corniches, les angles et les fenêtres; celles-ci sont divisées par des croix de pierre à nervures prismatiques et couronnées d'un cordon de feuillage retombant sur des animaux fantastiques. La porte avec son arcade surmontée d'une ogive en accolade, ornée de feuilles frisées, et accompagnée de deux colonnettes en torsade que supportent des animaux et de petits personnages, est la pièce capitale de la façade. Rien n'y annonce la Renaissance, sinon peut-être l'emploi de grandes pièces de terre cuite, de plus de quarante centimètres de longueur, pour figurer la fameuse cordelière. Or, ces décorations en terre cuite, très-rares en France à cette époque, étaient au con-

(1) *Mémoire de la Société archéologique*, t. VII, p. 93.

traire fort usitées dans le nord de l'Italie. Le grand pignon sur la rue offre cette particularité singulière que les briques ont été disposées de façon à offrir à de petits



Maison dite de Tristan. — Intérieur.

oiseaux, contre le vent ou la pluie, une série d'abris ou de trous, auprès de chacun desquels se trouve placé une

broche de fer pour servir de perchoir. Ces trous ne communiquent point avec l'intérieur, ce qui prouve que cette hospitalité était, de la part du propriétaire, tout à fait désintéressée.

Si de l'extérieur on entre dans la cour, aujourd'hui fermée au nord et assombrie par une bâtisse relativement récente, l'impression est plus vive encore que dans la rue. En présence de cette population d'anges, d'hommes et d'animaux qui décorent les fenêtres, de ce vieux puits avec son antique margelle, de la petite porte basse de l'escalier à vis, bâti en briques si savamment appareillées, on se croirait transporté à la fin du moyen âge.

Au-dessus de deux fenêtres du corps de logis de droite, se lisent, en caractères gothiques, les inscriptions suivantes :

Assez aurons, peu vivrons.
Priez Dieu pur, Priez Dieu pur (1).

Jusqu'à présent, on ne sait à qui attribuer cette curieuse construction, et la liste des propriétaires qu'on a pu dresser, ne remonte qu'au commencement du XVIIe siècle. Un écusson entouré d'une cordelière nouée apparaît bien au point central de la croix qui divise l'une des fenêtres du rez-de-chaussée et donnerait sans doute le mot de

(1) On a considéré cette inscription comme inachevée, interprétant dans le sens de *pour* le mot *pur*, très-bien écrit cependant. « Il semble, a-t-on dit, que le nom de l'époux regretté soit demeuré dans le sanglot de la pauvre veuve. » Nous avouons lui trouver un sens complet et y voir tout simplement la traduction d'un des nombreux passages de l'Écriture où la pureté est recommandée.

l'énigme, si les armoiries n'avaient été grattées. Cependant on aperçoit, ou plutôt on apercevait une fasce, qui a fait penser à l'une de nos familles tourangelles qui portaient, au XVe siècle, cette pièce dans leur écu; les Péquineau, les Bérard, les Burdelot. Mais bien d'autres familles de la ville et de la province avaient un blason semblable ou analogue, et si la cordelière a pu indiquer une veuve, la construction elle-même, avec sa tour de vingt-quatre mètres de hauteur servant de cage d'escalier et surmontée d'une logette d'où l'on commande la ville et ses abords, donne plutôt l'idée d'un riche et puissant personnage (2). La découverte de quelque pièce viendra peut-être révéler le nom du premier propriétaire, auquel nous préférerions assurément celui de l'architecte.

Place de l'ancien Grand-Marché, n° 56, un portail, avec arc surbaissé que surmonte un dais décoré de pinacles et d'ornements, d'une excellente exécution, donnait entrée dans le vaste îlot de maisons possédé par le trésorier de Saint-Martin, qui était baron de Châteauneuf.

L'hôtel du surintendant des finances de Charles VII, Jehan de Xaincoings, aujourd'hui l'hôtel Gouin, et sur lequel nous reviendrons au siècle suivant, était construit avant 1440; mais il ne subsiste plus de cette époque que des portions du gros œuvre sur le côté nord, et les fenêtres elles-mêmes ont été remaniées.

Citons encore une maison nouvellement restaurée rue Bretonneau, n° 22, où l'on remarque une élégante galerie composée de trois arcades et un beau pignon flanqué d'une tour en pierre à pans inégaux; une autre, n° 10 de la rue Paul-Louis-Courier, dont elle est séparée par une

(2) Les du Puy ont habité ce quartier où une vieille rue a conservé leur nom, mais leurs armes étaient différentes.

cour fermée d'une haute muraille; elle a conservé sa galerie intérieure, à laquelle on accède par un double escalier en bois, un peu plus récent que la maison elle-même, mais fort curieux; au coin de la place Saint-Venant et de la rue Néricault-Destouches, une troisième, dont le rez-de-chaussée est en pierre et le premier étage en briques. Une quatrième, rue de la Longue-Échelle, n° 3, touche aux restes de l'ancienne église Sainte-Croix. Elle est fort délabrée, mais l'extérieur a conservé son ancienne physionomie, et la porte de l'escalier, placée à droite au fond d'une petite cour, montre encore sa gracieuse décoration. Cette maison appartint, au siècle suivant, à Gilles Berthelot, seigneur d'Azay-le-Rideau et constructeur du beau château encore existant.

Tout à côté, au chevet même de l'église Sainte-Croix, mais donnant sur la rue du Change, les Berthelot possédaient un autre grand logis qui, par un mariage, passa aux Briçonnet; l'escalier, de grandes et nobles proportions, est construit dans une tour octogone, dont le sommet, surmonté d'une toiture conique en pierre et accompagné d'une tourelle ronde, dépasse toutes les constructions de ce vieux quartier. A la partie supérieure règne une élégante voûte, à nervures prismatiques réunies par un écusson, où l'on distingue trois fleurs de lis; cet escalier donnait accès à deux grandes salles superposées, aujourd'hui divisées en plusieurs pièces. Des fleurs de lis se voient également au-dessus de la large fenêtre qui éclairait une de ces salles; et leur présence peut être attribuée à la reconnaissance des Berthelot pour les bienfaits du roi (1). Rue de l'Intendance, n° 13, au rez-de-chaussée, trois travées renforcées

(1) Archives d'Indre-et-Loire. Fonds de Saint-Martin. Fiefs de Sainte-Maure et de Puy-Chatel.

d'arcs ogives, paraissent du XVe siècle, mais ne doivent pas avoir appartenu à une chapelle, comme on le croit vulgairement ; elles sont trop basses et répondent bien mieux à l'idée d'un magasin voûté, comme on en rencontre dans quelques villes du midi.

Un autre petit cabinet, appelé vulgairement le cabinet de François Ier, voûté à nervures prismatiques et accompagné d'une tourelle carrée, en pierre et briques, placée en encorbellement, s'élève dans la ruelle qui va de l'église des Jacobins à la place Foire-le-Roi. Un document des archives d'Indre-et-Loire (fonds des Jacobins), nous apprend qu'il a été construit, vers 1480, sur un terrain appartenant à ces religieux, par Thomas Tacquin, conseiller chambellan du roi et seigneur de Bonne-Aventure ; après sa mort, il revint au couvent. Le rez-de-chaussée de la maison, situé de l'autre côté de la ruelle, est du même genre de construction et de la même époque. Rue Colbert, n° 15, au fond de la cour, une tourelle en pierre, servant de cage d'escalier, est accolée à un bâtiment aspecté au levant, dont les fenêtres, divisées par des meneaux de pierre, quoique refaites en partie, annoncent le XVe siècle. C'est là probablement un débris de la demeure occupée par le surintendant J. de Beaune-Semblançay, avant la construction du magnifique hôtel que nous lui verrons élever au siècle suivant. On pourrait encore mentionner bien d'autres restes de nos vieux logis de cette époque, notamment rue du Poirier, 4, rue Briçonnet, 25, rue Constantine, 19, rue Néricault-Destouches, n° 5 (1) ; mais l'on cher-

(1) Dans cette maison, qui dépendait du chapitre de Saint-Martin et a été reconstruite par M. P. Froger, il ne subsiste plus du XVe siècle qu'une tourelle en pierre à pans coupés, servant de cage d'escalier et accolée à une vieille tour ronde d'un

cherait vainement des traces des hôtels de l'*Ange-Gardien* et de la *Primaudaye,* où les rois Louis XI et Charles VIII descendaient, selon les registres municipaux, lorsqu'ils venaient à Tours. Nous ignorons même l'emplacement précis du dernier (1); quant à celui de l'*Ange,* qui devint le siége de la Chambre des Comptes des ducs de Touraine, il se trouvait non loin des bords de la Loire, à l'ouest de la mairie actuelle, dans le lieu où fut depuis établi le couvent des Carmélites.

Les maisons en bois sont beaucoup plus nombreuses que celles en pierre; elles sont généralement caractérisées par un pignon de forme aigüe, encadrant une ogive, au-dessous de laquelle s'échelonnent en retraite les divers étages. Dans quelques-unes, une tourelle de forme carrée se dresse à côté du pignon et rappelle les donjons de pierre des logis des siècles précédents. Les diverses pièces de bois sont le plus souvent recouvertes d'ardoises, destinées à les

diamètre assez considérable, qui mérite une mention particulière. Le premier étage indique le XIIIe siècle ainsi que les nervures qui décorent la voûte de la pièce du rez-de-chaussée, aujourd'hui convertie en cuisine. Mais toute la partie inférieure de la muraille servant d'enveloppe à ce rez-de-chaussée, est en petit appareil fort reconnaissable, quoiqu'assez grossier. Comme cette tour est placée, ainsi qu'une portion de mur allant vers le couchant, sur le périmètre de l'enceinte de Châteauneuf construite au commencement du Xe siècle, nous avons là un précieux débris des défenses élevées à cette époque par le puissant chapitre. Il n'avait pas encore été signalé, croyons-nous, et mérite de prendre rang parmi les restes de monuments antérieurs à l'an mille.

(1) Cet hôtel devait être près la place Foire-le-Roi. La mère d'Antoine de la Barre, qui fut archevêque de Tours, de 1528 à 1548, se nommait Marie de la Primaudaye.

conserver, ce qui donne à l'ensemble de la construction un aspect un peu sévère. Parfois, cette sévérité est égayée par des sculptures en bois, représentant des personnages de l'Écriture sainte, des animaux fantastiques, etc.; ces sculptures ornent surtout les pieds corniers des rez-de-chaussées.

La maison formant l'angle des rues du Change et de la Monnaie, quoique fort mutilée, est un curieux spécimen de ce genre de décoration ; celle qui lui fait face, au coin de la rue de la Rôtisserie, est moins riche, mais d'un caractère analogue ; rue de La Riche, n° 26, des anges, en bois sculpté, font l'office de cariatides et tiennent des écussons aux armes du dauphin de France. On rencontre surtout des maisons en bois dans les quartiers du Grand-Marché, de Saint-Pierre-le-Puellier, de l'Ancienne-Poissonnerie, ainsi que dans la rue Colbert et autres avoisinantes; souvent le rez-de-chaussée est en pierre.

Nous aurions vivement souhaité pouvoir donner ici une description complète de l'ancien hôtel de ville de Tours, mais il a entièrement disparu. Il se trouvait à l'angle de la rue du Boucassin et de celle du Commerce, autrefois appelée Grande-Rue, et devait être, en majeure partie, de l'époque qui nous occupe. Jusque vers le dernier quart du XVe siècle, la commune de Tours n'eut point de local spécial pour ses réunions; les Élus prirent d'abord à loyer, dans les environs de Saint-Pierre-le-Puellier, une maison appartenant à Pierre Berruyer. Dans les dernières années du XIVe siècle, on les voit installés chez Robert de Villeblanche à l'hôtel de la *Belle-Haran;* mais les grandes assemblées avaient souvent lieu à l'hôtel de la Masquière, dont l'entrée était rue de la Galère, et où fut plus tard placé momentanément le Bureau des Finances. On se réunissait aussi à l'archevêché, à Saint-Julien, au château, aux

Cordeliers, etc. En 1467, cinq années après la création du mairat, par Louis XI, la ville achetait de la famille Bérard, pour 600 écus, valant 825 livres, une maison qu'elle tenait déjà à loyer, et y établissait définitivement le *Tablier*, comme on disait alors. Elle était située dans la Grande-Rue (aujourd'hui rue du Commerce), en face le *Bœuf-Couronné*. En 1472 et 1478, on y joignait une maison contiguë, où pendait l'enseigne de la *Truie-qui-File*, et l'on se hâtait d'approprier ces deux logis à leur nouvelle destination.

La partie inférieure de l'hôtel de ville était occupée par le grenier à sel, nouvellement établi à Tours. Au-dessus régnaient deux vastes salles, auxquelles on accédait par un large escalier de pierre et dont l'une servait aux réunions du corps municipal, l'autre tenait lieu d'arsenal. Elles furent ornées de peintures et de vitraux de couleurs. Les peintures, œuvre d'Allart Follarton, couvraient toute la muraille et représentaient des arbres chargés d'oiseaux et portant, attachées par de grandes ceintures de couleur, des écussons aux armes de la ville et à celles des maires, élus de 1462 à 1479, dont les noms se lisaient sur des écriteaux. La cheminée, semée de fleurs de lis, était surmontée par une Annonciation de la Vierge, en or et en couleurs. Tout le haut du *chambrillys* de la salle des délibérations était peint de rouge, blanc et vert, et des écussons brillaient au sommet des piliers soutenant les quatre tirants de la charpente. Aux vitraux, on voyait les armoiries du roi, de la reine, de la ville, *entourées de chapeaux semés de fleurs*. Un lion de pierre, tenant les armes de Tours, était fièrement campé sur le bord du grand escalier, et des bannières à celles du roi, de la reine, de Monsieur le dauphin et de la Ville, flottaient sur les épis de plomb qui décoraient les pinacles de l'édi-

fice (1). Il est assurément regrettable que ce monument, où l'on avait continué à réunir, non-seulement les armoiries, mais encore les portraits des maires de Tours, et qui devait, à tant de titres, être cher aux Tourangeaux, ait été abattu vers la fin du siècle dernier, lors de la construction du nouvel hôtel de ville, achevé en 1786.

Les édifices que nous venons d'énumérer ne sont que de trop rares épaves, échappées à l'action du temps et à la main des hommes, plus destructive encore. Depuis un demi-siècle, chaque année voit disparaître quelqu'une de ces œuvres du goût et du génie de nos pères ; pendant que nous écrivons ces lignes, on démolit un charmant logis du XVIe siècle pour ouvrir une rue qui dégagera la façade du nouveau théâtre.

Les églises, surtout, n'étaient point nues et délabrées comme elles nous apparaissent aujourd'hui ; elles étaient peuplées de statues, décorées de peintures et de vitraux, tendues de tapisseries, dotées de châsses et de joyaux, où la pierre, le marbre, la soie et les métaux précieux avaient été travaillés par des mains habiles.

Ces objets, délicats et fragiles ont presque tous disparu ; et il faut d'autant plus déplorer leur perte qu'ils devaient être pour la plupart de véritables œuvres d'art.

Dès le milieu du XVe siècle, en effet, Tours voit naître un mouvement artistique admirable qui, grandissant à la fin du siècle, se prolonge jusqu'au milieu du suivant. Vers 1475, cette ville privilégiée comptait au nombre de ses habitants le plus grand peintre et le plus grand sculpteur de la France d'alors, Jehan Fouquet et Michel Colombe. Et ces hommes supérieurs étaient entourés de

(1) *Documents*, p. 29 et 30.

compagnons et d'élèves, que les contemporains n'ont pas jugés indignes de leurs maîtres.

Notre revue archéologique de Tours nous semblerait incomplète, si nous passions sous silence les artistes en divers genres qu'elle a produits ou vu travailler dans ses murs. Peut-être le lecteur trouvera-t-il bien froide et décolorée cette nomenclature de gens, hier encore inconnus pour la plupart, et que nous avons eu la bonne fortune de tirer de la poussière des archives dans nos *Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine* (1). Mais plus l'oubli dans lequel on les avait laissés était immérité, plus la réparation doit être complète. Ne sont-ils pas d'ailleurs l'honneur de la cité dont nous essayons de retracer le passé?

On pourrait même dire que, dans l'histoire de Tours, la partie artistique est non-seulement la plus neuve, mais la plus intéressante et la plus glorieuse.

Nous avons eu l'occasion de nommer les architectes de notre belle cathédrale, Jehan de Dampmartin et Jehan Papin. ils ont été en fonction l'espace d'un demi-siècle (1432-1480) et ont dirigé les travaux importants exécutés pendant cette période. Le dernier, dont l'épitaphe se lit dans l'église de Saint-Pierre-des-Corps, fut chargé, en 1478, de lever un plan de la ville de Tours, qui serait aujourd'hui bien précieux. Il faut leur joindre, d'après M. l'abbé Manceau, Pierre de Valence, le célèbre architecte du château de Gaillon qui, en 1500, était celui du chapitre de Saint-Gatien (2). Ils avaient le titre de maîtres de l'œuvre de l'église de Tours.

(1) *Un vol. in-8°, Paris, Dumoulin;* prix d'archéologie au concours des Sociétés savantes de 1869.

(2) *La Touraine*, p. 287.

A côté d'eux, nous trouvons des maîtres de l'œuvre pour le roi, qui remplissent souvent les fonctions d'ingénieur et sont chargés de visiter les fortifications et les ponts. Ils se nomment Jehan Duchemin, mentionné en 1411; Jehan Thibaut, mort en 1421, et Jehan Regnard, de 1474 à 1490. On peut croire que ce dernier ne demeura point étranger aux constructions élevées dans la province par les rois Louis XI et Charles VIII; peut-être faut-il voir en lui l'architecte du Plessis-les-Tours, du château d'Amboise et de sa délicieuse chapelle. Si à ces noms nous joignons ceux d'Aimery Frèredoulx et de Michau Carré qui, en 1405, réparent les ponts et reconstruisent la chapelle dédiée à saint Ciquault; de Louis Ciquard (1), chargé en 1428 de visiter les travaux du mur neuf, près la porte Saint-Simple; de Thomas-Moulin, élevant, en 1479, les bâtiments claustraux des Carmes, et auquel on peut attribuer l'église, encore debout; et de Michel Marseil, qui comparaît avec Jehan Bussière, dans le procès de canonisation de saint François de Paule, nous aurons à peu près épuisé la liste des architectes mentionnés dans les documents du XVe siècle (2). Les noms de maçons abondent, et il est souvent très-difficile de les distinguer des

(1) Ciquard est la véritable forme donnée par le registre des comptes de la ville pour cette année 1428, c'est donc par erreur que nous avons écrit Ciquaut dans une note du chapitre précédent relative à l'origine probable du nom de la chapelle Saint-Ciquaut, mais cette légère différence n'infirme en rien l'opinion émise dans cette note, sous forme d'ailleurs dubitative, car ces deux noms sont bien rapprochés, et sans aucun doute découlent tous deux d'une seule forme latine, venue elle-même d'une source germanique.

(2) *Documents, etc.* p. 131 à 135.

gens que nous qualifierions aujourd'hui d'architectes, car cette distinction n'existait pas au moyen âge.

Les peintres sont plus nombreux: dès le début, de 1418 à 1424, apparaît Jançon Loyseau ou Loisel, dont un homonyme, peut-être le père, figure au siècle précédent. Outre des bannières pour la ville et des écussons pour les obsèques de Charles VI, il peint une Notre-Dame, placée sur le portail de la Riche. De 1430 à 1436, nous trouvons Macé Robineau et Denis le Vitrier, peintres verriers. 1445-1446, Denis Mauclerc, peint des écussons de pierre, représentant trois fleurs de lis d'or en champ d'azur, et destinés à être placés sur différentes tours de la ville. Nous avons déjà cité, en 1453, Mathelin Poyer; 1461, Jehan Jamet travaille pour l'entrée du roi Louis XI; 1465, Jehan Poyer peint un étendard et un écusson aux armes de la ville. Nous avons là, très-probablement, le célèbre Jehan Poyet, auquel on attribue les magnifiques heures d'Anne de Bretagne tant admirées au musée des Souverains et revenues à la Bibliothèque nationale (1). Il reparaît en 1491, avec Henri Lallement, à l'entrée de la reine Anne; 1472, Jehan Belotin et Jehan Delaunay; le premier fait un écusson aux armes du roi, le second trace sur parchemin le boulevard Saint-Etienne. Dans la même année, Pierre André peint d'or et d'azur la Nativité de Notre-Dame, pour la chapelle des Montils (le Plessis); 1476-1479, Allart Follarton, outre divers travaux, parmi lesquels il faut noter un patron ou plan de Tours, décore la salle de l'hôtel de ville; 1476-1482, Tassin Vinet et Gilles Jourdain ornent de vitraux ce même édifice, et Jehan de Paris exécute vers 1472 la belle verrière de

(1) On les donne aussi à Jehan Bourdichon, et nous reviendrons sur cette question, en parlant de cet artiste, au chapitre suivant.

l'église des Carmes; 1481, Pierre Regnard peint une statue de la Vierge pour le portail du pont nouvellement refait; 1482, Coppin Delf, peintre des rois René et Louis XI, décore la chapelle du Dauphin, à Saint-Martin.

A ces noms on doit ajouter ceux de François Colombe, de Guillaume de la Vigne, dit Bouchard, de Jehan Riveron, de Robert du Herlin et de Guillaume Piqueau, ces derniers seulement connus comme enlumineurs (1). On pourrait encore citer, et même au premier rang, Jehan Bourdichon, qui fut chargé de nombreux travaux, mais comme sa carrière s'est prolongée jusque vers 1521 et que nous le trouvons mentionné dans nos documents tourangeaux surtout au commencement du XVIe siècle, nous en parlerons dans la période suivante.

Ces documents ne nous ont fourni que deux mentions sur Jehan Fouquet, grand peintre qui est la gloire de notre école au XVe siècle.

Cet artiste, vraisemblablement né à Tours, de 1415 à 1420, se rendait, vers 1440, en Italie, où il était chargé, quoique fort jeune encore, d'exécuter le portrait du pape Eugène IV. Un tel début lui permettait de prendre pied sur cette terre privilégiée des arts, mais il n'y fit que passer et respirer l'air nouveau qui vivifiait tous les esprits, et revint dans sa patrie pour s'y faire le précurseur de la Renaissance. C'est bien, en effet, le souffle d'un art nouveau qui anime ces compositions ingénieuses dont le faire se rapproche des procédés de l'école flamande, mais où le goût de l'architecture prouve que l'artiste avait visité l'Italie et étudié ses monuments; la finesse, la variété et l'expression des figures, l'élégance de la pose, l'adresse des

(1) *Documents*, p. 3 à 41.

ajustements, la vivacité et l'harmonie des couleurs, sont bien à lui, ainsi que l'entente de la perspective et du clair obscur, que pas un de ses contemporains n'a possédée à un degré supérieur. A ces rares et précieuses qualités, Fouquet joint cette naïveté délicieuse qui caractérise le moyen âge et que rien n'a remplacée.

Si l'on songe que ce précurseur de Léonard de Vinci, d'Albert Durer, d'Holbein et de Raphaël eut parmi ses contemporains une juste célébrité, et qu'il jouit de la faveur des rois et des grands personnages, on s'étonnera du profond oubli dans lequel était tombé cet artiste, bien fait pour être l'honneur d'une cité et d'un pays tout entier. L'heure de la réparation est venue, mais trop tard hélas! Car, pendant cette période d'oubli, la plupart des œuvres de ce gracieux génie ont disparu, et de celles qui restent la France ne possède que la moindre partie. Ces œuvres, à l'exception de quelques portraits un peu douteux, sont d'admirables miniatures, reproduites dans la belle publication de M. Curmer sur Fouquet, à laquelle nous renverrons le lecteur, non sans exprimer le regret qu'on n'en puisse trouver un exemplaire à la bibliothèque de Tours. Il y a là une grave négligence, pour ne pas dire plus, qui ne peut manquer d'être un jour réparée.

Fouquet paraît du reste avoir été peu employé par la ville de Tours; il travailla surtout pour la cour et les grands seigneurs, au premier rang desquels il faut nommer Etienne Chevallier, maître des comptes de Charles VII et ami d'Agnès Sorél. Nous le voyons cependant, en 1461, figurer comme ordonnateur des fêtes qui devaient être données par la ville de Tours à l'entrée du roi Louis XI dont il deviendra le peintre et l'enlumineur (1) en titre

(1) *Documents*, etc., p. 12 et 13.

d'office, et en 1476 il peint le dedans du poêle destiné à celle du roi de Portugal.

Après cette date, nous ne trouvons plus aucune indication, et Fouquet, dont on prolonge généralement l'existence jusqu'en 1485, était certainement mort en 1481, puisque à cette époque sa veuve rend aveu d'une maison. Cette maison qui passa à ses enfants et à ses petits-enfants, était, très-probablement, celle où habitait Fouquet. Nous avons été assez heureux pour en retrouver l'emplacement; elle était située vers l'extrémité nord-est de la rue des Fouquet, précédemment appelée rue des Pucelles, et à laquelle la reconnaissance et l'admiration publiques imposèrent, dès le milieu du XVIe siècle, le nom du grand artiste, qu'elle a conservé jusqu'à notre époque. C'est là, dans cette ruelle étroite et obscure, qu'ont vu le jour ces délicieux chefs-d'œuvre qui, maintenant dispersés, font l'admiration des amateurs de l'Europe entière (1).

Nous sommes loin de connaître l'œuvre complet de Fouquet. Heureusement ce qui subsiste suffit à justifier sa réputation parmi ses contemporains, et à raviver sa gloire obscurcie pendant près de trois siècles. Cette gloire est assez éclatante pour que la ville de Tours songe un jour à élever une statue à l'un de ses plus illustres enfants.

Bien que la sculpture ait été pratiquée dans nos contrées pendant tout le moyen âge, jusqu'à présent nous ne connaissons aucun nom de sculpteur antérieur à la seconde moitié du XVe siècle. Le premier en date est Guillaume Brassefort, qui devait jouir d'une grande célébrité, puisqu'en 1461, il est mandé de Tours à Paris pour exécuter les figures destinées à orner le clocher de la Sainte-Chapelle du Palais, alors en construction (2).

(1) *Documents*, p. 15 et 16.

(2) *Documents*, p. 189.

En 1478 et 1483, nous trouvons Jacquet François, faiseur d'images du roi Louis XI, qui sculpte en bois, pour le Plessis, un saint Martin à cheval, que peindra Bourdichon (1). Il était, sans doute, parent de Bastien et de Martin François, neveu de Michel Colombe, mais à quel degré? L'absence de documents positifs ne permet pas de le dire. En 1489, Clément Bayet sculpte les armes du roi sur le portail de l'entre-pont nouvellement refait (2). Mais, les sculpteurs étaient rares à Tours à cette époque, puisque, en 1478, on envoie chercher à Thouars un imagier pour tailler richement les armes du roi sur un portail (3). Cependant la ville possédait alors un homme qui a été l'honneur de la sculpture française au xve siècle et qui, entouré de nombreux élèves, n'a cessé de l'habiter et d'y travailler pendant quarante ans. Nous voulons parler de Michel Colombe, qu'une pièce publiée par M. B. Fillon, montre, dès 1473, établi à Tours et chargé par Louis XI de sculpter un bas-relief en albâtre pour l'église de Saint-Michel-en-l'Herm (4).

En 1474, le même roi lui commande, ainsi qu'à Jehan Fouquet un projet pour sa propre sépulture.

L'année suivante Colombe dresse un autre projet de tombeau pour Louis Rouault, évêque de Maillezais.

En 1500, il fait le moule du harnais de Turnus pour l'élu Garreau, et le patron de la médaille d'or à l'effigie de Louis XII, gravée à l'occasion de l'entrée de ce prince à Tours.

(1) *Archives de l'art français*, t. IV, p. 5.

(2) *Documents*, p. 191.

(3) Ibid. p. 274.

(4) *Documents sur Michel Colomb*, p. 2. Extrait de *Poitou et Vendée*.

De 1502 à 1507, il travaille à son chef-d'œuvre, le tombeau de François II de Bretagne, d'abord placé dans l'église des Carmes, et aujourd'hui conservé dans la cathédrale de Nantes.

Très-peu de temps après, il sculpte les statues du Christ, de saint François et de sainte Marguerite pour l'autel des Carmes de la même ville.

De 1507 à 1509, il fait un sépulcre du Christ pour l'église de Saint-Sauveur de la Rochelle.

En 1510, on trouve le tombeau, en marbre blanc, de Guillaume Gueguen, évêque de Nantes, pour la cathédrale de cette ville.

En 1511, le buste ou médaillon de sainte Marguerite, pour Marguerite d'Autriche.

Enfin, dans cette même année, à quatre-vingts ans, cet inépuisable génie conçoit et exécute, pour l'église de Brou, le modèle du tombeau de Philibert de Savoie; il meurt peu de temps après, laissant des filles et des fils dont un au moins, digne héritier d'un tel père, reparaîtra avec honneur au chapitre suivant (1).

A ces œuvres, dont la date est certaine, il faut joindre :

1° Un bas-relief, en marbre blanc, représentant saint Georges à cheval tuant le dragon, qui a été transféré du château de Gaillon au Louvre, où il se voit actuellement;

2° Une statue de saint Maur, qui se trouvait à Tours;

3° Un bas-relief de la mort de la Vierge, placé dans l'église de Saint-Saturnin de Tours, et aujourd'hui dé-

(1) En 1467, Michel Colombe, qui probablement n'était pas encore marié, avait une sœur nommée Jehanne, à laquelle devait, en cas de mort de l'illustre sculpteur, revenir le manuscrit exécuté à Bourges et mentionné ci-après.

truit; il était considéré, au XVIe siècle, comme l'un des chefs-d'œuvre de notre artiste (1).

Mais cette énumération doit être fort incomplète, et le grand nombre de productions sorties de la main de Colombe dans les dix dernières années de son existence, alors que cette main était alourdie par l'âge et par la maladie, laisse entrevoir une bien autre fécondité pour l'époque antérieure. La réputation et la gloire semblent avoir été de bonne heure la juste récompense de ses travaux; dans une inscription tracée sur un manuscrit écrit en 1467 à Bourges, où Colombe résidait alors, il est déjà qualifié de PRINCE DES SCULPTEURS FRANÇAIS. *Regni Francie supremi sculptoris.*

La postérité a confirmé cette glorieuse épithète; Michel Colombe a été réellement, dans notre pays, le plus grand sculpteur de son temps. Comme à Fouquet, son digne émule, la ville de Tours lui doit un monument public.

La Touraine et la Bretagne se disputent, nous le savons, l'honneur d'avoir donné le jour à ce grand homme; sur cette question délicate, qui ne saurait être tranchée par l'inscription plus que douteuse et aujourd'hui perdue, dont les Bretons appuient leurs prétentions, nous croyons pouvoir dire, avec un éminent critique qui n'appartient point à la Touraine, M. B. Fillon, « que la ville de Tours a tous les droits possibles, jusqu'à preuve contraire, solidement établie, à revendiquer Michel Colombe pour un de ses plus nobles enfants, puisqu'elle a pour elle l'autorité des preuves écrites, constatant qu'il a passé dans ses murs les quarante années les mieux employées de sa vie,

(1) *Documents, etc.*, p. 192 et 193.

entouré de parents et d'alliés, dont les noms ont tous le cachet du terroir (1). »

Il est impossible de séparer Colombe de ses élèves, Guillaume Regnauld et Bastien François, bien qu'ils aient prolongé leur carrière jusque dans le siècle suivant. Le premier était son propre neveu, et, en 1511, le vieux maître, écrivant à Marguerite d'Autriche, au sujet du tombeau de Brou, en parlait en ces termes : « Il m'a servi et aidé l'espace de quarante ans ou environ, en toutes grandes besoignes, petites et moyennes que, par la grâce de Dieu, j'ai eues en main jusques aujourdhui et auray encoire, tant qu'il plaira à Dieu. Mesmement il m'a très-bien servy et aidé en la dernière œuvre que j'ay achevée; c'est assavoir la sépulture du duc Françoys de Bretaigne, père de la royne. » Ces lignes contiennent le plus bel éloge que l'on puisse faire de Guillaume Regnauld, et il est regrettable que l'on ne connaisse aucune œuvre personnelle de cet artiste, qui vécut jusqu'en 1522; car il ne semble pas qu'on doive lui attribuer aucune part dans l'exécution du tombeau de Brou.

Bastyen François n'était que le petit neveu de Michel Colombe, et encore par alliance, comme gendre de Guillaume Regnault; il est cité avec éloge, ainsi que Martin François, très-probablement son frère, dans la pièce de 1511; mais les travaux que nous connaissons d'eux appartiennent tous au siècle suivant. Nous les nommons ici, cependant, pour montrer les membres de cette grande famille d'artistes, tous illustres et groupés autour d'un chef de génie.

Au XVe siècle appartient encore Laurent Wrine, canonnier du roi, qui, en 1482, passe à Tours un marché pour

(1) *Documents sur Michel Colombe*, p. 21.

la fonte d'une statue de Louis XI (1). La représentation équestre de Charles VIII que l'on voyait au château de Véretz près Tours, était aussi de la fin de la période qui nous occupe, et très-probablement l'œuvre d'un artiste tourangeau (2).

Au moyen âge, l'orfévrerie touche de bien près à la sculpture; elle est une branche capitale de l'art, et peut-être les nombreuses mentions publiées dans nos *Documents inédits* contribueront-elles à placer désormais l'école de Tours à côté de celles de Limoges, de Paris, de Montpellier et de Rouen. Deux ordonnances royales contenant les statuts des orfévres, l'une du 20 mai 1413, et l'autre de janvier 1470, attestent l'importance qu'avait à Tours, au xv[e] siècle, cette branche des arts somptuaires, qui paraît avoir alors atteint chez nous son apogée. L'atelier monétaire de Tours, si célèbre au moyen âge, dut singulièrement contribuer au maintien et au développement de l'orfévrerie, favorisée par l'habitude que prit de bonne heure le corps de ville d'offrir des coupes, des hanaps et des nefs aux rois ou aux princes, lorsqu'ils faisaient leur entrée, et par la passion que mettaient les riches pèlerins à doter d'objets précieux le trésor de Saint-Martin. L'inventaire de ce trésor, dressé en 1493, étonne par l'immense quantité de pièces d'orfévrerie qui s'y trouvaient accumulées, et dans lesquelles la délicatesse et l'élégance du travail l'emportaient de beaucoup sur la richesse de la matière.

Parmi nos orfévres du xv[e] siècle, les plus remarquables paraissent avoir été Gillebert Jehan, orfévre du roi Charles VII, qui exécuta la nef en argent offerte par la

(1) *Mémoires de Commynes*, édit. de M[lle] Dupont, tome III, p. 343.

(2) *Annuaire d'Indre-et-Loire* pour 1836, p. 90.

ville de Tours à la reine Charlotte de Savoie, lors de l'avénement à la couronne de Louis XI, son époux; Jehan Lambert, auquel on devait la grande châsse de saint Martin, et dont le nom était demeuré inconnu; André Mangot, qui, entre autres travaux, fit la statue de Louis XI, offerte à saint Martin, et Jehan Gallant, orfèvre des rois Louis XI et Charles VIII, auteur du treillis d'argent placé autour du tombeau de ce même saint, ainsi que de plusieurs belles pièces d'orfèvrerie, parmi lesquelles on doit noter la *galée*, donnée, en 1491, par la ville Tours à la reine Anne de Bretagne; la *buie* à eau, le baquet à rafraîchir le vin, la corbeille à pain, commandés par Charles VIII, pour le château d'Amboise, et la coupe d'or, présentée, remplie de soixante et une pièces du même métal, à Louis XII, lors de son entrée, en 1500. Tous ces petits chefs-d'œuvre ont été anéantis dans les fourneaux des fondeurs; la valeur de la matière employée leur a été fatale; mais il y aurait injustice à laisser dans l'oubli les noms de leurs auteurs; ils ont grandement contribué à la réputation artistique de la ville de Tours. Citons encore Jehan Fauconnier, qui, en 1474, fournit l'aiguière et les six couverts d'argent donnés par la ville à Mme de Montbazon; Jehan Bernard, dit Fondeur, qui exécute la vaisselle d'argent offerte, en 1436, au Dauphin, depuis Louis XI, et à la Dauphine, Marguerite d'Écosse; Guillaume Poissonnier, qui fait, en 1479, une lampe d'argent du poids de six marcs, pour le tombeau de saint Martin; Jehan Haranc, Jehan Sevineau, Pierre Lambert, Thomas de Saint-Paul et bien d'autres, qu'on trouvera dans nos *Documents inédits* (1), où nous sommes loin d'avoir épuisé la matière, car il nous arrive fréquemment de rencontrer de

(1) *Documents*, p. 255 à 273.

nouveaux noms et de nouvelles indications de travaux.

L'armure de fer plat n'apparaît pas avant le XIVe siècle; et ce n'est qu'au temps de Charles VI qu'elle commence à recevoir des ornements; mais dès le milieu du XVe, les armures finement ciselées et damasquinées deviennent des objets d'art, et les armuriers de véritables artistes. Ceux de Tours jouissaient, comme les orfévres, d'une grande réputation d'habileté, et le voisinage de la cour devait singulièrement favoriser la production des belles pièces. Mais rien ne nous permet de distinguer parmi les armures conservées dans les musées et les collections les œuvres des Tourangeaux dont quelques noms, auxquels on ne peut rattacher malheureusement aucune indication de travaux, sont à peine venus jusqu'à nous. Cependant, le nombre de ces ouvriers devait être considérable, car ils formaient une corporation importante, et Tours était appelé un véritable arsenal, à cause de la grande quantité d'armes de toute sorte qu'on y fabriquait. Les rois s'adressaient souvent au corps de ville pour subvenir à l'armement de leurs troupes; Charles VII, Louis XI et Charles VIII avaient la passion des belles et riches armures, et les deux derniers surtout durent souvent employer les artistes de Tours.

Pendant le moyen âge et la Renaissance, les brodeurs sont de véritables artistes, dont l'aiguille rivalise avec le pinceau des enlumineurs. L'or, l'argent, la soie, les perles, sont par eux mis en œuvre avec un art admirable. Les trésors de nos églises étaient remplis de précieux ornements, dont les très-rares débris font l'étonnement et le désespoir des plus habiles ouvriers. Les grands établissements religieux de Tours entretenaient des brodeurs, et leurs comptes nous fourniraient des indications aussi précieuses que variées. Malheureusement, ces comptes sont perdus; il ne nous reste que ceux de la municipalité de

Tours, dont le luxe plus modéré ne saurait donner lieu à une aussi abondante moisson. Il n'y est point question de brodeurs avant le milieu du XVe siècle, et cela à l'occasion des broderies placées sur les manches des clercs de la ville, *à ce qu'on les connaisse doresnavant*. Le premier en date (1464) est Macé Pohier (1), dont le nom se rapproche fort de celui de notre grand peintre et enlumineur Jehan Poyet, que nous avons trouvé écrit dans une forme semblable. En 1466, il est remplacé par Jehan Belin, qui reparaît à peu près tous les deux ans, jusqu'à 1478, toujours chargé d'orner les manches des clercs de la ville. En 1472, aux fils de soie et d'argent, on ajoute trois onces d'orfévrerie, et dans la suite, des noms d'orfévres sont le plus souvent associés à ceux des brodeurs. La cour aussi avait les siens, parmi lesquels on peut citer, au XVe siècle, Gilon Quinaude, Jehan de Mouci, Jehan Hulot, et surtout l'Italien Pantaléon Conte, ramené de Naples par Charles VIII.

L'art de fabriquer des tapis et des tentures a été longtemps un art purement oriental, et c'est d'Orient que les prélats et les princes tiraient ceux dont ils ornaient les églises et les palais. On rencontre, au moyen âge, en Anjou et en Touraine, quelques traces de cette industrie, mais ces traces sont bien légères; elles ne tardent pas à disparaître, et aucun nom d'artiste, de ces époques reculées, n'est venu jusqu'à nous. Nos documents, antérieurs à 1500, mentionnent bien des tapisseries données ou léguées à des églises, mais rien n'indique qu'elles aient été fabriquées dans nos contrées; il est probable qu'elles venaient des Flandres. Telles étaient sans doute celles dont, au milieu du XVe siècle, Jean Lemaistre de Gerson, grand

(1) *Documents*, p. 263.

chantre de Saint-Martin, faisait orner, à ses frais, le chœur de son église. Elles y restèrent jusqu'à la Révolution, et représentaient des scènes et des miracles de la vie de saint Martin. Lorsque Charles VIII, entouré des seigneurs et des officiers de la couronne, se rendit du Plessis au palais de l'Archevêché, pour ouvrir les États de 1484, les rues, sur son passage, étaient ornées de riches tapisseries.

Si l'on peut mettre en doute l'existence à Tours, au xve siècle, de fabriques de tapisseries, il n'en est pas de même de celles de soieries. Dès 1470, Louis XI faisait venir du midi des ouvriers habiles dans cet art, et les établissait dans la rue Maufumier, aujourd'hui rue Constantine, aux frais de la ville, qui dut fournir les meubles et les instruments nécessaires à l'exercice de leur profession. Ces ouvriers étaient au nombre de dix-sept, et plusieurs de leurs noms, qui nous ont été conservés, ont une physionomie italienne prononcée (1). Malgré le mauvais vouloir et les résistances des habitants, effrayés de ces charges nouvelles dont ils n'apercevaient pas les fructueux résultats, malgré le mauvais succès des premières opérations, qui ne purent couvrir les avances faites, le roi, par son énergique volonté, finit par doter la ville de Tours d'une industrie qui devait être pour elle une source de richesses.

Il ne tint pas au même prince qu'elle ne fût la première ville de France favorisée d'une imprimerie. A peine la découverte de Gutenberg commençait-elle à se répandre en Allemagne, que cet esprit curieux et éveillé sur toutes choses, envoyait au delà du Rhin l'habile maître de la monnaie de Tours, Nicolas Janson, pour saisir les secrets

(1) *Congrès tenu à Tours en* 1847, tome I, p. 506.

du nouvel art. Par un motif demeuré inconnu, Janson ne revint point en France; il alla porter le fruit de ses études à Venise, où il s'illustra par des éditions dont la beauté n'a pas été surpassée.

Ce n'est que postérieurement, en 1493, que nous trouvons à Tours une imprimerie, celle de Simon Porcelet, qui édite le bréviaire de saint Martin. Trois ans plus tard, en 1496, Mathieu Lateron publie *La vie et les miracles de Monseigneur saint Martin;* ces précieux volumes sont considérés comme les premiers livres imprimés à Tours. Cependant la bibliothèque de la ville possède un missel de la cathédrale, avec la date de 1485, et un procès-verbal des États de 1483 (1484 N. S.), imprimé la même année. Ils sont peut-être l'œuvre de quelque imprimeur ambulant de passage à Tours, et qui n'y aura pas mis son nom.

Ainsi tous les arts florissaient à Tours à la fin du XVe siècle, et déjà se manifeste avec éclat ce grand mouvement de la Renaissance, qui, sous l'influence de l'Italie, deviendra encore plus vif et plus général au suivant.

VII

SEIZIÈME SIÈCLE

Aux débuts du XVIe siècle, le mouvement artistique que nous avons vu éclore dans le précédent, arrive à son apogée. La ville de Tours est un centre où tous les arts sont cultivés avec une activité et un succès merveilleux par un

groupe de peintres, de sculpteurs, d'architectes offrant un ensemble de talents et de génies divers qu'on ne rencontre à cette époque dans nulle ville de France, pas même dans la capitale. Comme nous l'écrivions en 1870, « rien qu'à lire leurs noms et à rassembler par la pensée leurs œuvres, aujourd'hui dispersées ou détruites, l'on reconnaît qu'un Vasari seulement a manqué à leur gloire (1). »

Cette appréciation, suffisamment motivée par les documents recueillis à cette époque, est chaque jour confirmée par de nouvelles découvertes de noms d'artistes et d'indications de travaux de tout genre dont la liste est sans doute encore loin d'être complète. On peut donc dire, sans encourir le reproche d'exagération, que c'est une mémorable époque dans l'histoire générale de l'art français, que celle où Jehan Fouquet, Michel Colombe, Pierre de Valence, Robert Pinaigrier, blanchis par l'âge et le travail, entourés d'enfants, de neveux et d'élèves instruits par leurs leçons et formés par leurs exemples, exhalaient leur dernier soupir dans un dernier chef-d'œuvre, et transmettaient leur glorieux héritage aux Juste, aux François, aux Bourdichon, aux Clouet. Et ces grands hommes n'étaient point de simples accidents, comme des colonnes isolées dans un désert. Ils s'étaient élevés au milieu et au-dessus de tout un monde d'artistes qui, alors, vivaient et travaillaient à Tours ; nous avons pu citer dans nos *Documents pour servir à l'histoire des arts en Touraine* plus de quatre-vingts noms de peintres, rien que pour le XVIe siècle; et chaque jour de nouvelles trouvailles viennent augmenter cette liste. Énumérer tous ces artistes, même en se bornant à de courtes indications de leurs travaux, serait sor-

(1) *Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine,* introduction, p. XXIII.

tir des limites que nous nous sommes imposées. Il suffira d'indiquer ici les principaux traits de ce tableau, qu'il nous sera peut-être donné d'achever un jour.

Jehan Fouquet, le véritable promoteur du mouvement a cessé d'exister; mais il a laissé deux fils, Louis et François, qui, sans égaler leur père, continuèrent ses traditions et furent jugés dignes d'éloges par leurs contemporains. Il a été remplacé, comme peintre du roi Louis XI, par Jehan Bourdichon, qui conserva le même titre sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, car il vécut jusqu'en 1521. Les documents réunis par Monteil, de Laborde, Jal, et par nous-même, apprennent que Bourdichon a exécuté des travaux nombreux et variés, tels que tableaux, miniatures, portraits, parmi lesquels ceux de saint François de Paule et de François Ier; plans de villes, peintures d'écussons, d'étendards et d'images en pierre; mais, malheureusement, nous ne possédons aucune de ces œuvres, dont plusieurs se trouvaient au château du Plessis-lès-Tours et dans l'église des Minimes, qui en était voisine. Sa manière devait se rapprocher beaucoup de celle de Jehan Fouquet, et ses œuvres devaient offrir, comme celles de son illustre devancier, une heureuse alliance de naturalisme et d'idéal (1). Vers le temps de sa mort, la cour abandonne

(1) Nous pourrions du moins apprécier son délicieux talent de miniaturiste, s'il était prouvé que les *Heures d'Anne de Bretagne* doivent lui être attribuées; mais cette preuve est loin d'être faite comme va le montrer un simple exposé de cette intéressante et délicate question.

M. Steyert, de Lyon, est l'heureux possesseur d'un mandement en date du 14 mars 1507 (1508, N. S.), signé de la reine Anne, montant à 600 écus d'or, et délivré en faveur de Jehan Bourdichon, pour avoir orné et enluminé richement les *Heures* de la princesse. L'importance de la somme, qui représenterait

nos contrées et les artistes la suivront. Cependant la Touraine ne deviendra pas stérile, et sans parler de François Clouet, le second Jehannet, que tous les biographes font naître à Tours, où son père s'était marié avec la fille d'un orfévre, nommé Jehan Boucault, elle peut s'enorgueillir

aujourd'hui environ 24,000 fr., s'expliquerait très-bien par le nombre et la beauté des miniatures des *Heures d'Anne* que possède la Bibliothèque nationale. Mais les indications données par le mandement lui-même paraissent bien vagues pour permettre d'enlever à Jehan Poyet et d'attribuer à Bourdichon ce magnifique volume. D'autant mieux que l'extrait des comptes de l'argenterie de la reine, publié par M. de Laborde, dans son livre de la *Renaissance des arts à la cour de France,* est bien autrement explicite et dit clairement que Poyet reçoit, le 29 août 1497, 153 l. t. (2,500 fr. de notre monnaie), pour avoir fait aux *Heures* de la princesse, « vingt-trois histoires riches, deux cent soixante-onze vignettes et quinze cents versets. » Or, si l'on examine les *Heures d'Anne de Bretagne*, en distinguant les *Heures* proprement dites qui finissent au feuillet 152, et les prières placées à la suite, on trouve justement pour la première partie (les *Heures*) vingt-trois grandes miniatures, deux cent soixante-onze vignettes et quinze cents versets. La démonstration semble donc complète en faveur de Jehan Poyet. Mais pour accepter cette solution, il faut admettre que les armes de France et de Bretagne, qui ornent la première page et sont accompagnées des initiales de Louis XII et d'Anne, répétées deux fois, ont été ajoutées après l'achèvement du volume, car le second mariage d'Anne de Bretagne est de janvier 1499, c'est-à-dire postérieur à l'époque du paiement fait à Poyet. Cela est bien loin d'être inadmissible, mais il faut convenir que la date de 1508 fournie par le mandement délivré à Jehan Bourdichon, n'obligerait à aucune supposition de ce genre. Il y a là, en tous les cas, un problème intéressant que la publication textuelle de la pièce possédée par M. Steyert viendrait peut-être éclaircir.

des célèbres peintres verriers Nicolas Pinaigrier et Sarrazin, qui travaillèrent pour ses églises, et montrer encore, dans la seconde moitié du siècle, Benjamin Foulon et François Darly, si renommé comme portraitiste, que les plus grands personnages de la Cour, désormais transférée à Paris, venaient à Tours se faire peindre par lui.

La sculpture avait été portée chez nous à un haut degré de perfection par notre grand Michel Colombe, demeuré fidèle aux traditions du moyen âge, dont il a toutes les qualités simples, naïves et fortes, mises en œuvre par des mains souverainement habiles, mais ne devant rien aux influences étrangères, sinon peut-être, vers la fin de sa carrière, où nous avons vu deux artistes italiens employés au tombeau de François II de Bretagne. Contrairement à ce qui a été écrit dans ces derniers temps, Colombe ne laissa point d'enfants pour continuer ses traditions (1), et, après sa mort, arrivée vers 1512, son atelier dut se disperser. Nous suivons bien encore, pendant quelque temps, ses neveux, les François, mais les grands travaux et la renommée vont à une autre famille qui semble avoir hérité de la gloire de Michel Colombe, sinon de sa manière. En effet, avec cette famille, qui est celle des Juste, l'influence ita-

(1) Les quatre personnages connus par les pièces que M. E. Giraudet a publiées dans le premier numéro du *Bulletin monumental de* 1877 et reproduites dans celui de la *Société archéologique de Touraine* de la même année, nous paraissent, après mûr examen, des neveux et non des enfants de notre grand sculpteur. Nous croyons que sur cette question de la descendance de Colombe il faut s'en tenir au témoignage de Jehan Bresche, savant écrivain tourangeau du XVIe siècle, qui dit positivement, dans son ouvrage intitulé : *De rerum et verborum significatione*, p. 410, que celui-ci ne fut jamais marié : *Cœlebs totam vitam egit.*

lienne, jusque-là à peine sensible, devient évidente, surtout dans la partie décorative des constructions. On a longtemps et vivement contesté cette influence, au moins pour le premier tiers du XVIe siècle, et afin de combattre les inductions tirées de la forme et de la décoration des monuments eux-mêmes, on a essayé de trouver aux Juste une origine purement française et même tourangelle; mais aujourd'hui leur qualité d'Italiens, que nous n'avions pas été des derniers à signaler (1), est hors de doute, et il faut bien se rendre à l'évidence. Grâce à M. Milanesi, nous savons, d'une façon certaine, que les trois frères Antoine, Jehan et André Juste, nés, près de Florence, du vieux Giusto, le premier, en 1479, le second, en 1485, et le dernier entre les deux, vers 1483, sont venus, au commencement du XVIe siècle, d'Italie en Touraine, où ils exécutèrent d'importants travaux. On peut leur contester le tombeau des enfants de Charles VIII, achevé en 1506 et commencé vers 1500 à une époque où, sauf Antoine, ils auraient été encore bien jeunes; mais Jehan Juste est certainement l'auteur de la plus grande partie du magnifique mausolée de Louis XII, achevé en 1531, et que l'on peut admirer à Saint-Denis. Nous disons de *la plus grande partie,* parce que les meilleurs juges, notamment M. de Montaiglon, dans sa belle étude sur les Juste (2), reconnaissent dans ce monument deux mains bien différentes. Les bas-reliefs, les arabesques, les apôtres, les vertus mêmes seraient l'œuvre de Jehan Juste qui, de toute façon, a la plus grosse part; mais les figures couchées du roi et de la reine, qui sont de vrais chefs-d'œuvre, ont évidemment été sculptées par une main supérieure à celle de Jehan Juste. Il est même à noter que ces deux figures

(1) *Documents*, etc., p. 219.

(2) *La famille des Juste*, in-4°. Paris, Detaille et Baur. 1876.

sont d'une taille disproportionnée avec les dimensions générales du tombeau, qu'elles n'ont jamais dû entrer par les petites arcades placées autour du sarcophage, et qu'elles ont été sans doute mises en place avant la construction de la partie architecturale du monument.

On connaît encore de Jehan Juste :

Tombeau de James, évêque de Dol, signé et daté (1507).

Tombeau de Jean de Rieux, baron d'Ancenis (1520).

Tombeau de Thomas Bohier, général des finances (vers 1526).

Tombeau de Thomas de Crevant, abbé de Vendôme (1530) (1).

Les Justes firent souche d'artistes, dont on peut suivre les traces jusqu'au delà de 1562 (2). Antoine, mort un peu avant 1519, eut pour fils Juste de Juste, qui épousa Françoise Lopin, d'une famille distinguée de Tours, et travailla, non-seulement en Touraine, mais à Fontainebleau. Nous ignorons encore la date de la mort d'André, qui semble, du reste, avoir été un artiste inférieur à ses frères. Pour Jehan Juste, dont on prolongeait d'abord l'existence

(1) C'est à tort qu'on attribue à Jehan Juste le tombeau des Poncher, dont deux figures couchées se voient au Louvre. Ces statues admirables, surtout celle de la femme, n'ont rien de sa manière habituelle et sont bien supérieures à ce que l'on connaît de lui dans ce genre.

(2) Voir dans le *Bulletin de la Société archéologique de Touraine,* 3e et 4e trimestre de 1876 (tome III, p. 471 et suiv.), notre article intitulé : *Nouveaux documents sur les Juste*, où nous établissons pour la première fois qu'il a existé successivement deux sculpteurs du nom de Jehan Juste. De nouvelles découvertes sont venues confirmer les preuves que nous avions fournies et permettre de serrer de plus près la date de la mort de Jehan Ier, qui doit être placée entre 1548 et 1549.

jusqu'au delà de 1560, il ne vivait plus en 1549, et l'artiste qu'on trouve à Oiron et à Tours, après cette dernière époque, était sans doute son fils, et doit être appelé Jehan II. A ces cinq noms, on a cru dernièrement pouvoir en ajouter un sixième (1), celui de César Juste, mais l'existence de ce personnage nous semble très-douteuse.

Un peu après le milieu du siècle, surviennent les guerres de religion qui couvrirent la Touraine de ruines, et la vie artistique y fut comme suspendue. Elle devait renaître avec le règne réparateur de Henri IV, et jeter encore dans la peinture et la sculpture un éclat qui, pour avoir été secondaire, n'en sera pas moins digne d'attirer l'attention des futurs historiens de l'art français.

Les architectes sont chez nous, à cette époque, moins nombreux et moins célèbres que les peintres et les sculpteurs. Les grands édifices religieux, objet principal de leurs travaux, sont achevés ou bien près de l'être, et beaucoup de ces artistes sont tout à la fois architectes et sculpteurs, comme les François; dans les monuments ils dirigent, non-seulement la construction, mais encore la décoration, devenue plus considérable par la mode des arabesques, importée d'Italie. Nous avons donné, dans nos *Documents inédits pour servir à l'histoire des arts en Touraine,* des noms d'artistes et des indications de travaux dont le nombre s'accroît chaque jour. Nous rencontrerons les principaux d'entre eux dans la revue que nous allons faire des constructions élevées à Tours au XVIe siècle. Malheureusement, il ne nous sera pas toujours possible de citer les auteurs des monuments décrits ou mentionnés. La pénurie ou le silence des documents ne permet pas d'établir une pareille concordance, mais chaque jour de nouvelles décou-

(1) *Bulletin monumental*, année 1877, p. 64.

vertes viennent et viendront sans doute diminuer le nombre de nos *desiderata*.

Ce siècle voit enfin l'achèvement de notre cathédrale; les deux tours, déjà arrivées à la hauteur des galeries, reçoivent leur couronnement. L'aspect général ne diffère pas sensiblement dans ces deux annexes, qui appartiennent à la Renaissance, et offrent des arcades à plein-cintre, séparées par des pilastres, et surmontées d'une coupole hémisphérique servant de base à une lanterne en pierre de même genre, mais de moindres dimensions. Dans les deux monuments, la forme octogonale succède, vers le sommet, au plan carré de la partie inférieure. Mais le style n'est pas tout à fait pareil, et révèle une période plus avancée dans la tour du sud que décorent, au flanc occidental, trois grandes figures dont il est difficile, à la distance où on les voit, de déterminer le caractère et les attributs. Trente années environ séparent en effet ces deux constructions. La tour du nord, haute de 70 mètres, fut terminée en 1507, comme l'indique une inscription placée sous la voûte, et ainsi conçue :

L'AN M CCCCCVII FUT FAICT CE NOBLE ET GLORIEUX ÉDIFICE. A DOMINO FACTUM EST ISTUD ET EST MIRABILE IN OCULIS NOSTRIS.

On peut apprécier, par cette date, avec quelle rapidité les formes de la Renaissance, importées de l'Italie, s'acclimatèrent en Touraine. Cette tour contient, à la partie supérieure, un merveilleux escalier en pierre, de soixante-quinze marches, audacieusement placé sur une clef de voûte, dont les nervures seules sont existantes; il paraît suspendu dans les airs. L'ensemble et les détails de la construction rappellent l'école de Gaillon, et il ne faut pas

oublier que Pierre de Valence, le principal architecte de ce magnifique château était, en 1500, celui du chapitre de Saint-Gatien, et qu'il a dû en cette qualité diriger les travaux de cette partie de la grosse tour qui furent repris en 1499 (1). Les derniers étages de l'autre tour, — d'un mètre moins élevée et un peu plus étroite, — n'ont été commencés qu'en 1534, selon l'extrait des comptes de la cathédrale, fait par l'archiviste Rougeot. Leur achèvement doit être fixé vers 1547, car, à partir de cette époque, il n'est plus parlé, dans les comptes, que de dépenses d'entretien et de menues réparations. Ils furent construits sous l'épiscopat d'Antoine de La Barre, probablement par Pierre Gandier, que nous trouvons, en 1522, qualifié *maistre de l'œuvre de l'église cathédrale* (2), et principalement grâce aux libéralités d'un chanoine et chancelier de Saint-Gatien, nommé Cavé, qui avait déjà contribué à l'achèvement de la grosse tour. Celle-ci fut pourvue, en 1515, d'une cloche appelée Maurice, pesant 20,236 livres et demie, selon l'extrait des comptes de la cathédrale, et non pas 16,145 livres, comme le dit Chalmel dans ses *Tablettes chronologiques*, p. 232. Un tel poids faillit être fatal à cette belle tour, car les puissantes vibrations de l'énorme cloche ont déterminé, sur le flanc nord, de longues lézardes, et plusieurs fois fait concevoir de sérieuses inquiétudes, heureusement fort exagérées.

Maan nous a conservé l'inscription qui avait été placée sur la cloche Maurice, et nous croyons devoir la reproduire ici :

(1) Extraits des comptes de Saint-Gatien. Archives d'Indre-et-Loire, série G, nº 157.

(2) *Documents, etc.*, p. 148.

De trois partie la Taille tians
Je, qui ay nom Mauricius,
Gatian es Barytonans,
Contratenor Lidorius;
Pour quart Martin est le dessus,
Faisant armonie bien prinse;
En décembre bastie je fus,
L'an de Christ mil cinq cens quinze (1).

A l'intérieur de l'église, le maître-autel fut refait dans le style de la Renaissance et le chœur entouré de magnifiques grilles en cuivre, dues, en grande partie, à la munificence de Christophe de Brilhac, archevêque de Tours; elles furent établies par Jehan Rozeau, Bernard Gaulthier, Michau et Étienne les Davoynes, fondeurs et canonniers ordinaires du roi. On y employa 10,295 livres de cuivre, acheté à des marchands d'Orléans (2). Ces grilles, posées en 1520, furent brisées et fondues par les protestants, en 1562; mais, dès 1579, l'archevêque Simon de Maillé, aidé des fonds du chapitre, les remplaçait par d'autres (3), qui ont été également détruites à l'époque de la Révolution. La plupart des archevêques morts en ce siècle eurent leur sépulture dans la cathédrale, mais nous ne possédons aucune notion précise sur la forme de leurs tombeaux.

Une merveilleuse horloge annonçait l'heure des offices, qu'accompagnaient les sons d'un orgue dont le buffet, surmonté de jolies tourelles élégamment sculptées, encore

(1) Maan, p. 188.
(2) *Bulletin monumental*, n° 8 de 1877.
(3) Maan, p. 200.

subsistant, donne une haute idée de l'habileté de nos menuisiers du XVIe siècle. Il dut sa conservation à l'usage qu'on en faisait pendant la Révolution pour la musique des fêtes décadaires. L'horloge a été moins heureuse ; respectée par les protestants lorsqu'ils s'emparèrent de la cathédrale, elle fut brisée à la Révolution. C'était une pièce d'horlogerie savante, marquant les heures et leurs subdivisions, les jours de la semaine, le quantième du mois, l'année de Jésus-Christ, la marche de la lune, le mouvement des planètes, etc. Des accords harmonieux annonçaient l'approche de l'heure et, pendant la sonnerie, on voyait défiler une nombreuse procession qui, sortie par une porte s'ouvrant à ressort, rentrait par une autre, aux dernières vibrations de la cloche, frappée par deux gens d'armes. Cet ouvrage ingénieux, dont le musée archéologique possède quelques pièces, était dû à un horloger de Blois, nommé Julien Couldray, qui reçut, pour sa part, 300 livres; le reste de la dépense, montant à 187 livres, fut affecté au paiement du menuisier et du peintre, dont les noms ne nous sont point donnés par les extraits des comptes de la cathédrale des années 1525 et 1526, auxquels nous empruntons ces détails (1).

Nous avons déjà dit que la belle rosace du portail doit être attribuée à la fin du siècle précédent ou au commencement de celui-ci, qui vit encore exécuter dans ce genre de remarquables travaux, dont il ne subsiste plus que d'informes débris. L'un de ces vitraux, dans lequel Jésus-Christ était représenté portant sa croix, avait été exécuté, selon Chalmel, par un célèbre peintre verrier du milieu du XVIe siècle, nommé Sarrasin (2). Il fut détruit par la

(1) Archives d'Indre-et-Loire, série G, n° 157.

(2) *Histoire de Touraine*, t. IV, p. 461.

grêle de 1664 et se trouvait placé dans la chapelle qui est à l'entrée de l'église, du côté du cloître.

Celui-ci, qui avait été commencé au siècle précédent, et était demeuré ouvert à l'orient, et même au nord, fut fermé de ces deux côtés. La première arcade dans l'angle nord-ouest est seule du xv° siècle. Celles à la suite et en retour à l'est sont du commencement du xvi°. Le rez-de-chaussée achevé, on paraît avoir songé à construire un étage supérieur; mais ce projet ne reçut qu'un commencement d'exécution et l'on n'éleva que deux fenêtres à la suite des bâtiments du xv° siècle. Pour raccorder les contre-forts du rez-de-chaussée avec les pilastres du premier étage, on a employé des griffes de lion, évidemment imitées de celles du tombeau des enfants de Charles VIII. Au point de jonction des galeries nord et est, derrière l'escalier dont nous allons parler, subsiste encore une petite chapelle fort délabrée, mais qui a dû être charmante, et qu'éclairait une fenêtre, aujourd'hui bouchée, donnant sur la rue de la Psallette. Dans l'angle nord-est a été élevé une délicieuse cage d'escalier à jour, véritable miniature du bel escalier du château de Blois. Le noyau en pierre de la vis est d'une grande pureté et surmonté d'un plafond à compartiments ornés d'élégantes rosaces. La porte qui fait communiquer la galerie orientale avec l'escalier est décorée de fines arabesques, dont les analogues se retrouvent sur le linteau de l'entrée principale du cloître, ouvrant dans la rue de la Psallette. D'autres arabesques, également fines et délicates, se voient non loin de là, sur la place Saint-Grégoire, au cul-de-lampe de la belle chaire en pierre qui fut dans ce même siècle accolée au mur nord de la chapelle de l'archevêché. L'extrait des comptes de la cathédrale place l'exécution des galeries du préau entre les années 1513 et 1524; on peut donc les

attribuer à Martin François, auquel un document publié par nous donne, en 1515, le titre de *maistre des œuvres de maczonnerie de l'esglise de Tours* (1).

A la même époque, un autre François, portant le prénom de Bastyen, et petit-neveu de Michel Colombe, doit être considéré comme l'auteur du cloître de Saint-Martin. Bastyen est, en 1511, désigné par Michel Colombe comme *maistre masson de l'église Saint-Martin de Tours;* or le cloître a été construit, d'après Monsnyer, le savant historien de la collégiale, de 1508 à 1519 (2). C'est une des plus belles œuvres que la Renaissance ait laissées en Touraine et même en France. Le côté oriental, composé d'arcades en plein-cintre, le seul qui ait survécu, suffirait pour prouver avec quelle rapidité et quel éclat elle s'est manifestée dans notre province. Les nombreuses et délicates sculptures dont il est orné : arabesques, médaillons, petits bas-reliefs, trahissent de toutes parts l'influence et l'étude de l'antique et de l'Italie. Un claveau, en forme de console, semble copié de l'arc de Titus dont, sans doute, quelque dessin avait été apporté en France. Ces belles galeries servirent dans la suite de lieu de réunion pour les grandes assemblées municipales, qui ne pouvaient se faire dans les salles trop exiguës de l'hôtel de ville.

La basilique de Saint-Martin, entièrement achevée depuis longtemps, ne pouvait guère être l'objet que de travaux d'entretien et c'est à peine si nous avons à signaler, en 1510, l'exhaussement de la tour Gibert (3), qui était

(1) *Documents*, etc., p. 142.

(2) Monsnyer, *Histoire manuscrite de Saint-Martin*, p. 333.

(3) Archives d'Indre-et-Loire. *Inventaire des titres de la fabrique et des chapelles de Saint-Martin*, t. I, p. 592.

à l'extrémité du transept sud, et a disparu, et, en 1577, la réfection d'une tour en forme de campanile placée sur l'intertransept (1). C'était là le cinquième clocher de Saint-Martin, auquel plusieurs écrivains n'en donnent que quatre, mais à tort, comme on voit; celui-ci contenait la cloche appelée la Braillarde, pesant 2,696 livres, et qui appelait les chanoines aux offices. Elle avait été fondue en 1556 (2). Dans la tour Gibert se trouvaient Marie, du poids de 14,996 livres, fondue en 1509 (3), et Martin, qui pesait 20,408 livres et datait de 1440.

A l'intérieur, outre le jubé, détruit par les chanoines eux-mêmes, en 1788, lorsqu'ils entreprirent la restauration de leur église (4), nous rencontrons de nombreux monuments qui témoignent de l'extension que prenait le goût pour les œuvres d'art. Nous voulons parler des tombeaux qui, dans ce siècle, viennent s'ajouter à ceux, déjà si nombreux, dont la célèbre collégiale était peuplée. La liste que nous allons en donner est nécessairement incomplète, car les sources où l'on peut puiser sont postérieures aux ravages des protestants.

Le premier en date est celui des enfants de Charles VIII, mis en place à la fin de l'année 1506 (5). On peut le voir dans une chapelle de la cathédrale, où il a été transporté et rétabli. Le monument se compose d'un embasement nu, d'un soubassement concave, d'une frise en forme de scotie, le tout en marbre blanc, et d'une table de couron-

(1) Archives d'Indre-et-Loire. *Inventaire*, etc., t. I, p. 593.

(2) Archives d'Indre-et-Loire. *Inventaire*, etc., t. I, p. 592.

(3) Archives d'Indre-et-Loire. *Inventaire*, etc., t. I, p. 592.

(4) Delarue Ducan, *État de l'église de Saint-Martin*, p. 45, mss. de la Bibl. de Tours.

(5) Monsnyer, p. 326.

nement, en marbre noir, sur laquelle sont couchés les deux enfants, vêtus de robes semées de fleurs de lis et de dauphins, et accompagnés de petits anges, dont deux tiennent les armoiries des princes. La frise, qui est la partie la mieux traitée, est ornée de rinceaux à l'italienne et de petites figures en très-faible relief, représentant divers sujets tirés de l'histoire d'Hercule et de celle de Samson, mélange du sacré et du profane qui est bien italien. Les épitaphes, chacune de neuf vers, plusieurs fois publiés, sont gravées sur deux médaillons ronds de marbre noir, encastrés dans les petits côtés du soubassement, dont les grands offrent les armoiries écartelées de France et de Dauphiné, supportées par deux petits génies nus et ailés. Les figures sont assez médiocres, la décoration exquise; on sent l'œuvre d'un ornemaniste plutôt que d'un



statuaire. L'ensemble et les détails de l'ornementation, ont un caractère italien très-prononcé. Une tradition ancienne donne ce monument aux Juste, et cette attribution paraît d'autant plus vraisemblable qu'aujourd'hui l'origine florentine des Juste est établie d'une façon incontestable. Mais nous manquons encore d'une preuve certaine résultant d'une pièce authentique, et il faut reconnaître que ce tombeau, dépourvu de pilastres décorés d'arabesques, aurait, dans l'œuvre de ces artistes, un caractère tout particulier (1).

Cette tombe était placée dans le chœur des chanoines, où s'élevait, peu après, celle de Louis de Bourbon, évêque d'Avranches, fils légitimé de Louis de Bourbon, comte de Vendôme, mort le 21 octobre 1510. Nous trouvons encore, dans différentes parties de l'église, les monuments funéraires des personnages dont les noms suivent : Martin Briçonnet, chanoine, mort en 1502; Pierre Nyceron, sous-doyen, 1503; Louis Questier, chanoine de Saint-Martin et

(1) Une curieuse pièce du 20 février 1500, extraite des Archives de l'Œuvre du dôme de Florence, communiquée par M. Milanesi à M. de Montaiglon, qui l'a imprimée dans la *Gazette des Beaux-Arts* (p. 68 du tirage à part de son beau travail sur la famille des Juste), permettrait peut-être de voir dans le sculpteur Jeronimo de Fiesole, qui était alors au service du roi de France, l'auteur du tombeau des enfants de Charles VIII. Mais il n'est question dans cette pièce que d'achats de marbres destinés aux tombeaux des enfants royaux et à ceux de Charles VIII et de François II de Bretagne, dont les auteurs sont bien connus. Le premier de ces monuments funéraires, qui n'est attribué aux Juste que par une tradition dénuée de preuves, serait-il l'œuvre de Jeronimo? Comme le remarque judicieusement M. de Montaiglon, la pièce italienne ne permet pas de l'affirmer, et elle apporte en cela un doute nouveau et non une certitude.

de Saint-Gatien, 1516; Charles de Benays, prévôt de Milcy, 1518; Jacques Babou, fils de Philibert Babou et de Marie Gaudin, doyen de la collégiale, 1532; Guillaume Dumoulin, prévôt de Mahiet, 1536; Claude Briant, 1540; Wasth de Bryois, doyen, 1548; Pierre Girard, cellerier, 1556; Hilaire Rousseau, Louis de Brelay, Nicole Barguin, chanoines, morts de 1557 à 1576; Pierre Beaudouin, prévôt de Chablis, 1583; Jehan Chatard et Antoine d'Allonneau, 1593 (1). La plupart de ces tombes, placées au niveau du sol ou dressées contre les murailles, n'avaient pour décorations que des ornements ou des figures gravées au ciseau; mais quelques-unes étaient élevées de terre et surmontées de l'effigie du mort, notamment celle de Jacques Babou, à droite du grand autel, qui avait lui-même été reconstruit au commencement du siècle et consacré, en 1507, par un évêque de Sidon (2). Notons encore que la châsse de saint Perpète était refaite en 1536, celle du chef de saint Épain en 1544 (3), et que, par son testament du 22 juillet 1550, le chanoine Regnauld Besnard léguait à la collégiale tous ses biens meubles, pour entourer le grand autel d'une grille en cuivre, analogue à celle dont M. de Brilhac avait doté la cathédrale (4).

On conçoit quelle activité et quelle émulation devaient naître de tous ces travaux de sculpture, dont nous ne con-

(1) Ces indications sont tirées de l'*Histoire manuscrite de Saint-Martin*, par Chalmel, que possède la bibliothèque de Tours, p. 230 à 237. On peut y voir les épitaphes qui se lisaient encore sur ces tombes en 1790. La plupart ont été publiées par M. Nobilleau dans l'introduction placée en tête du *Rituel* de Pean Gastineau.

(2) Monsnyer, p. 349.

(3) *Id.*, p. 344.

(4) Archives d'Indre-et-Loire, G. 556.

naissons qu'une partie, et qui, dans cette première moitié du XVIe siècle, venaient embellir non-seulement la collégiale de Saint-Martin, mais bien d'autres églises de la ville. Parmi celles-ci, l'une des plus riches en beaux ouvrages de ce genre était assurément Saint-Saturnin, où l'on mettait en place, vers 1502, le Trépassement de la Vierge, œuvre capitale de Michel Colombe, à plusieurs personnages de grandeur naturelle, tous peints et dorés; il n'avait pas coûté moins de 10,000 ducats, selon Monsnyer, qui nous apprend sa destruction par les protestants, en 1562 (1). C'est là aussi que s'élevait, vers 1526, le tombeau de Thomas Bohier, seigneur et fondateur du château de Chenonceau, et de Catherine Briçonnet, sa femme. Les deux personnages étaient représentés à genoux, sur des coussins de marbre blanc posés sur un socle de marbre noir. Ils étaient l'œuvre de Jehan Juste, le plus grand sculpteur de Tours depuis la mort de Michel Colombe et digne héritier de sa gloire, sinon de sa manière. Ces deux œuvres remarquables étaient là comme dans un concours, et l'on pouvait saisir d'un coup d'œil les différences de style des deux maîtres. Tout a disparu sous le marteau démolisseur, jusqu'à l'église elle-même, vieux sanctuaire, plusieurs fois remanié et presque entièrement refait au commencement de ce siècle, où elle était dotée, vers 1520, d'un magnifique clocher dans le goût de la Renaissance (2), que les anciennes vues de Tours nous montrent dominant tous les édifices environnants. Ce clocher s'élevait au couchant de l'église. En voici la description tirée d'un rapport fait, le 20 nivôse an VI, par

(1) Monsnyer, p. 360.

(2) Archives d'Indre-et-Loire. *Inventaire des titres de Saint-Saturnin*, p. 37.

l'architecte Bernard Jacquemin, chargé de le visiter à l'époque de la mise en vente de l'église : « Le clocher ou tour dont il s'agit a six toises trois pieds de longueur de face, côté de la ruette, au couchant, sur cinq toises de largeur hors œuvre. Elle est soutenue sur quatre piliers en pierre de taille de Belleroche, de la construction la plus correcte et la plus solide...; à six toises de hauteur sont les naissances de forts arceaux ogives qui réunissent lesdits piliers. La clef est à cinquante-deux pieds du sol de la tour. Au-dessus de chacun de ces arceaux s'élève un autre grand arceau ogive, portant un mur de quatre pieds d'épaisseur, déchargé par deux autres arceaux, l'un ogive, l'autre plein-cintre, ayant tous leurs naissances dans les piliers angulaires. Le corps de la tour s'élève carrément jusqu'à l'extrados de ces derniers arceaux, au niveau duquel il forme retraite servant de première galerie et monte sur un plan octogone jusqu'à la voûte de la calotte couronnée d'un lanternin. La seconde galerie se trouve à la naissance de cette voûte. La hauteur totale de l'édifice est de cent soixante-dix pieds, depuis le pavé de la rue jusqu'à son sommet.

« L'ensemble de cette construction, en pierre de taille, présente l'idée de la plus grande solidité, et par sa forme pyramidale, et par la beauté de son appareil, et par la beauté de toutes ses parties (1). »

Malgré ce certificat de solidité, la tour de Saint-Saturnin, qui était un des ornements de la ville et où se trouvait placée l'horloge municipale, fut, comme menaçant ruine et dangereuse pour le quartier, comprise dans la vente de l'église. Celle-ci, d'après l'acte du 14 pluviôse an VI et un plan conservé aux Archives d'Indre-et-Loire, avait la forme

(1) Archives d'Indre-et-Loire. Domaines nationaux.

d'un parallélogramme de quinze toises de long sur douze toises trois pieds de large. Le vaisseau, terminé par une abside droite, était partagé en trois nefs par deux rangées de quatre piliers chacune, et voûté en voûtes d'arête avec arcs doubleaux. Au sud, faisant saillie, se trouvaient quatre chapelles de trois toises de profondeur; c'est là, probablement, que s'élevaient les tombeaux. Bien que cet édifice religieux eût été converti en dépôt pour la cavalerie et qu'il ait dû beaucoup souffrir de cette destination, il y restait encore, au moment de la vente, des pilastres, des incrustations de marbre, le maître-autel, également en marbre, derniers débris de la splendeur de cette église, qui était l'une des plus riches paroisses de la ville. Il n'est point question des tombeaux, qui, sans doute, étaient déjà détruits.

En nous dirigeant vers l'est de la ville nous trouvons : à Notre-Dame de l'Écrignole, l'érection, vers 1512, du tombeau de Jehan de la Rue (1), qui était décoré de bas-reliefs; à Saint-Pierre-le-Puellier, la réfection du maître-autel, en 1507 (2); la construction de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, par Jehanne Briçonnet, exécutant les volontés de son mari, Jehan Gallocheau, élu de Tours, mort en 1521. Cette même église était, dans ce siècle, décorée de beaux vitraux, qui ont disparu et que la tradition attribuait à Nicolas Pinaigrier (3), ainsi que ceux placés à Notre-Dame-la-Riche. D'importants fragments de ces derniers, parmi lesquels on remarque un saint Sulpice et un saint Martin, se voient encore vers le chevet de l'église; mais rien ne nous permet de distinguer les por-

(1) Mss n° 76 de la Bibl. de Tours.

(2) Monsnyer, p. 326.

(3) Chalmel, *Hist. de Touraine*, t. IV, p. 387.

tions qui peuvent appartenir à ce maître célèbre, dont les œuvres authentiques sont fort rares. Cette église de La-Riche, qui, selon Gregorio Florio, était ornée de peintures du plus grand intérêt, parmi lesquelles il s'en trouvait de notre grand Fouquet, fut, en 1562, horriblement saccagée par les protestants, et, après leur passage, devint l'objet de réparations considérables.

De l'autre côté de la ville, à l'orient, Saint-Pierre-du-Boille, l'une des plus anciennes paroisses, était rebâtie et consacrée, en novembre 1520, par Jehan, évêque de Cytre; mais elle devait être achevée dès 1517, puisque à cette époque Jehan Leschallier, dit le Myste, peintre verrier, passait un marché de vitraux destinés à cette église (1), située dans la partie de la Grande-Rue appelée aujourd'hui rue Colbert, à l'angle formé par celle de l'Aumône, qui a depuis reçu le nom de rue Saint-Pierre. Elle avait, selon l'acte de vente du 27 février 1792, « treize toises de longueur, du levant au couchant, sur quatorze toises de largeur, du nord au midi, bâtie sur un plan en croix latine pour la principale nef et ayant deux bas côtés; le tout voûté en pierre et porté sur des piliers et murs d'enceinte avec contre-forts hors d'iceux. Dans les cinq chapelles sont construites cinq caves, qui servaient autrefois de sépultures. » Le comble était entouré d'une galerie en pierre de taille et surmonté, au milieu de la croix, d'un clocher en charpente couvert d'ardoises. Il ne subsiste plus de cette église que quelques portions de piliers et de murailles perdues dans les habitations particulières élevées sur son emplacement. On y voyait une belle tapisserie, en cinq pièces, représentant

(1) *Bulletin monumental*, ann. 1876, p. 636.

les actes des Apôtres, et dont le dessin était attribué à Raphaël (1).

A Saint-Vincent, dans la rue de la Scellerie, Martin François, architecte de la cathédrale, construisait une chapelle qui était, en 1519, ornée par Guillaume Courcicault, peintre verrier, d'un vitrail représentant la Vierge tenant son enfant et accompagnée de sainte Anne et de saint Joseph (2). A la même époque, un sculpteur, nommé Guillaume Langevyn, sculptait, pour l'église des Augustins, un saint Honoré, de cinq pieds et demi de hauteur, *taillé au plus près du vif* (3).

Deux autres chapelles étaient ajoutées au chevet de l'église Saint-Julien, terminée depuis le XIII[e] siècle. Placées en prolongement des secondes nefs latérales, elles se raccordent parfaitement avec le plan général de l'édifice. Elles ont été construites de 1530 à 1540; celle de gauche par le moine Sébastien Testu, dont les armes : *trois lions passant les uns au-dessus des autres,* se voient encore sur les nœuds formés par l'entrecroisement des nervures de la voûte; celle de droite offre à la place correspondante une roue ou un gironné, qu'on retrouve dans les armes de l'abbé Jean Robert, son fondateur. Mort le 4 avril 1540, il eut dans cette chapelle un tombeau, dont un dessin nous a été conservé par Gaignières (4).

Saint-Clément, bâtie au siècle précédent, était meublée à l'intérieur, au-dessus de la porte occidentale, d'une

(1) Archives d'Indre-et-Loire. Série C, n° 864.

(2) Acte du 20 juin 1519. Minutes d'Étienne Viau, *modò* Champion.

(3) Acte du 28 juillet 1519. Minutes d'Étienne Viau.

(4) Bibliothèque nationale. *Tombeaux et Épitaphes,* tom. I[er], f° 79.

tribune, en pierres de grande dimension, un peu lourde peut-être, mais décorée de rinceaux et d'enroulements qui ne manquent pas d'élégance.

En dehors de la ville nous trouvons, au sud, l'église abbatiale de Beaumont, refaite en 1502, et consacrée par un évêque du Darien (1). L'acte de vente du 24 ventôse an VI lui donne cent soixante-quinze pieds de long sur quarante-cinq de large, sans compter les bras de la croix, qui étaient fort développés. Il n'en reste plus de traces; quelques fondations seulement ont été constatées lors des fouilles exécutées dernièrement par l'hospice, devenu propriétaire du terrain.

Au nord, et de l'autre côté de la Loire, l'église Saint-Symphorien, plusieurs fois remaniée, était décorée d'un gracieux portail, élevé en 1531 (2), non en 1567, comme on l'a imprimé trop souvent, et qui, particularité bien rare à la Renaissance, n'offre aucune trace de paganisme parmi les nombreuses et fines arabesques dont il est orné; ce ne sont, en effet, qu'objets liturgiques ou religieux, croix, goupillons, encensoirs, instruments de la Passion, etc., traités avec une délicatesse extrême.

A Marmoutier, l'abbé Mathieu Gauthier, évêque de Négrepont, dotait, en 1522, l'église abbatiale d'une fort belle chapelle, dédiée à sainte Anne et enrichie de ses reliques, renfermées dans un magnifique reliquaire d'argent doré (3). Un bénitier en marbre blanc, d'un travail élégant et délicat et dans le goût de la Renaissance, est tout ce qui reste de cette chapelle; il orne aujourd'hui la petite église paroissiale de Sainte-Radegonde. Le même

(1) Monsnyer, p. 324.

(2) *Bulletin monumental*, ann. 1873, p. 48 et suiv.

(3) Dom Martène. *Histoire de Marmoutier*, t. II, p. 362.

abbé achevait, en 1527 (1), le magnifique jubé démoli à la fin du XVIIIe siècle; il était décoré des armoiries de l'abbé : *d'argent à trois lézards de sinople* et de celles de Marmoutier.

Après la mort de Mathieu Gauthier, arrivée en 1552, cet abbé eut dans la chapelle de la Présentation de Notre-Dame, aussi nommée de Sainte-Anne, une belle tombe en pierre, dont un dessin se trouve dans la collection Gaignières (2) : l'évêque, crossé et mitré, est couché sur un sarcophage, autour duquel, dans des niches séparées par des pilastres, sont de petits personnages en prière.

Aux Minimes, près le château royal du Plessis, saint François de Paule faisait élever, en 1504, à Frédéric, roi de Naples, dépossédé par Louis XII, un monument funéraire près duquel lui-même avait, en 1507, un tombeau qui, d'après un autre dessin de Gaignières, était surmonté d'une pyramide à deux pointes; mais ce dessin ne nous donne que le monument refait après le passage des protestants en 1562. L'église, qui d'abord n'avait qu'une seule nef, était augmentée d'une seconde de trois travées, grâce aux libéralités de la reine Louise de Savoie. Bien que cette nef n'ait été achevée qu'en 1531, comme à cette époque les travaux marchaient assez lentement, nous pensons qu'elle était l'œuvre de Gatien François, qui avait, en 1522, le titre de maistre des œuvres pour le roi, et qu'un acte du 3 septembre 1519 nous montre achetant, avec son frère Martin François, et faisant fendre au couvent des Minimes du Plessis, deux milliers de pierres de Bourré (3).

(1) Dom Martène. *Histoire de Marmoutier,* t. II, p. 361.

(2) Bibliothèque nationale. *Tombeaux et Épitaphes des églises de France,* t. Ier, fo 182.

(3) Minutes d'Étienne Viau, *modo* Champion.

Ces travaux appartiennent presque tous à la premièr moitié du XVI[e] siècle, vers le milieu duquel éclatent les dissensions et les luttes occasionnées par l'introduction du protestantisme à Tours, où il pénétra de fort bonne heure et où il comptait des adeptes dès 1525 (2). Ces agitations, si fatales à la prospérité de la ville de Tours, allèrent toujours grandissant jusqu'à la catastrophe de 1562, signalée par le pillage des églises et de leurs trésors, par la destruction d'un grand nombre de peintures, de vitraux, de statues et de tombeaux, et par la perte d'une prodigieuse quantité d'objets d'orfévrerie, qui furent jetés dans les fourneaux des fondeurs. Jamais la ville de Tours ne se releva du coup qu'elle reçut à cette époque; le souffle puissant et fécond qui avait produit tant d'œuvres remarquables semble éteint, et l'on ne retrouve plus que de simples réparations à la cathédrale, à Saint-Pierre-des-Corps, à La Riche, à Saint-Martin, où furent rétablis, de 1581 à 1582, l'autel et le tombeau du glorieux patron, ainsi que le dôme dont ils étaient surmontés (1).

Dans l'ordre civil, on remarque la même fécondité durant la première moitié du siècle, et la même stérilité pendant la seconde. L'éxtension considérable qu'avaient acquis les faubourgs laissés en dehors des fortifications du XIV[e] siècle, notamment à l'est et à l'ouest, suggéra la pensée de protéger, par de nouvelles murailles, ces agglomérations devenues presque aussi importantes que la ville elle-même.

Vers 1520, François I[er] faisait commencer aux deux

(1) Monsnyer, p. 338.

(2) Archives d'Indre-et-Loire. *Inventaire des titres de la fabrique et des chapelles de Saint-Martin*, t. I[er], p. 593.

extrémités de la ligne de défense, à Saint-Pierre-des-Corps et à Sainte-Anne, des travaux considérables que bientôt l'on dut interrompre, faute d'argent. Repris après l'année 1562, signalée par les ravages des protestants, ils eurent d'abord pour objet la réfection des quais et bastions le long de la Loire, depuis la porte de l'Hopitau, voisine du vieux pont, jusqu'à celle de l'Écouérie, en face de la rue actuelle de la Paix. Mais lorsque le Parlement de Paris et la Cour des comptes eurent été, par Henri III, transférés à Tours, on songea sérieusement à protéger du côté de la campagne, toujours infestée de bandes ennemies, la ville devenue le siége du pouvoir royal. La mort d'Henri III ne fit point abandonner ce projet; son successeur Henri IV, donna à la ville les anciens murs, portes, fossés et places vides, et la première pierre de la nouvelle enceinte était posée, le 8 octobre 1592, par le jeune fils de M. de Souvré, gouverneur de la province (1). Ce rempart devait d'abord s'étendre jusqu'au ruau Sainte-Anne, mais on renonça à lui donner un périmètre aussi étendu, et, en 1598, on le restreignit à ce qu'il était en grande partie au milieu de notre siècle. Au midi il longeait le mail actuel depuis la porte Saint-Éloi jusqu'à la gare du canal, creusée en 1825, où s'élève encore une partie considérable du bastion qui le terminait de ce côté; de là il gagnait la Loire, sur le bord de laquelle fut construit l'ouvrage de la Made-

(1) Au mois de février 1593, Henri IV permettait l'établissement de canaux pour amener près des nouvelles murailles les eaux du Cher, préalablement rendu navigable, et la création de ce côté de la ville de ports destinés à faciliter l'approvisionnement et le commerce de Tours (Arch. d'Indre-et-Loire, série G, nº 367). Malheureusement ces importants travaux ne furent jamais exécutés.

leine, et suivait la rive du fleuve jusqu'aux grèves du faubourg La Riche, en face la rue des Canettes, où était le bastion dit de Saint-Cyr et d'où il redescendait vers le midi pour rejoindre la porte Saint-Éloi. Les murailles avaient huit mètres de hauteur, depuis le sol jusqu'au cordon que surmontait un parapet de plus d'un mètre. Il en subsiste seulement quelques portions aux deux extrémités du mail, vers le midi et à l'ouest, derrière la rue des Acacias. La direction des travaux, d'abord confiée à un ingénieur, appelé Duplessis, qui paraît avoir été l'auteur du plan primitif, puis à un Italien, du nom d'Urbin, fut, à partir de 1592, remise à un sieur Ducerceau, ingénieur du roi, que M. de Souvré fit venir de l'Anjou; il s'agit sans doute ici de Jacques Androuet, que nous trouvons, en 1570, parmi les secrétaires du duc d'Anjou, et qui, en 1602, était qualifié de contrôleur et architecte des bâtiments du roi (1). Il ne vit point du reste l'achèvement de ce grand ouvrage, qui ne fut entièrement terminé qu'en 1685; il avait donc duré près d'un siècle.

Parmi les travaux publics entrepris à Tours dans cette période, l'un des plus utiles fut l'établissement des fontaines. Jusque-là les habitants s'étaient contentés de l'eau de la Loire et de celle des puits alimentés par la nappe qui se trouve dans le sous-sol, à une faible profondeur; mais ces eaux étaient défectueuses, surtout celles fournies par les puits. Au temps de Louis XII, on songea à remédier à cet inconvénient et à utiliser les excellentes sources que fournissent les coteaux méridionaux de la rivière du Cher. Les Romains avaient eu la même pensée, et un aqueduc, dont on voit encore les restes à Larçay et ailleurs, amenait à Tours les eaux d'une fontaine située non loin de Bléré. Les gens du XVI[e] siècle ne crurent pas devoir aller les chercher si loin, et ils s'arrêtèrent à Saint-

Avertin. Les ouvrages furent dirigés par Pierre de Valence. dont la biographie est encore imparfaitement connue, mais qui paraît avoir été l'un des plus grands artistes du commencement du XVIe siècle. Il travailla au fameux château de Gaillon, dans les comptes duquel il est cité plus de quarante fois, tour à tour comme architecte, charpentier, peintre, hydraulicien. C'était un homme complet, comme l'Italie en produisait alors. Ces travaux durèrent plus de quatre ans, sous la surveillance de deux personnes notables, nommées par la ville, Henri Bohier et Jacques de Beaune. Les années de 1507 et 1508 sont employées à capter les sources et à construire les réservoirs, qui subsistent encore et sont d'une grande beauté; en 1509 on pose les tuyaux dans la varenne et sous le lit du Cher, et on les conduit jusqu'à la porte de Saint-Étienne, où fut établi le réservoir général. Dans les deux années suivantes, on établit divers embranchements destinés à l'alimentation des fontaines de Beaune, de la Foire-le-Roi et de Saint-Hilaire, placées dans les principaux quartiers. Celle de Beaune, qui s'élève encore sur l'ancienne place du Marché, est un des ornements de la ville et ferait celui d'un musée.

Les quatre blocs de marbre blanc dont se compose la pyramide furent donnés par Jacques de Beaune, désireux d'embellir le voisinage de l'hôtel qu'il possédait à l'angle de la Grande-Rue et de la rue Traversaine. Il les avait fait venir de Gênes et ils lui coûtaient 65 livres 1 sou 9 deniers. Les autres dépenses furent supportées par la municipalité, qui se procura des pierres de Volvic, en Auvergne, pour le bassin. La pyramide, haute de $4^{m}20$; offre, au milieu de sculptures et d'arabesques d'un goût exquis, les armoiries de Louis XII, d'Anne de Bretagne, de la ville de Tours et de Jacques de Beaune. Elle était terminée par une terrasse ornée de fleurs au naturel; au

centre de la terrasse se trouvait une couronne émaillée, surmontée elle-même d'un crucifiement, où la Vierge et la Madeleine se tenaient debout au pied de la croix. Toute



cette fine et délicate décoration en métal, que les protestants détruisirent en 1562, avait été fondue par Ferry Hutel, canonnier du roi, repassée au ciseau par Jehan Gué-

rin, orfévre, dorée par Michel Pelu et Jehan Guérin, et brunie par Jacques Lambert, orfévre et brunisseur; le peintre des armoiries était Jehan de l'Eschallier, dit le Miste. Quant aux sculptures de la pyramide, longtemps attribuées aux frères Juste, elles sont l'œuvre de Martin et de Bastien François, neveux de notre célèbre Michel Colombe. Ce point a été mis hors de doute par les extraits des comptes de la ville de Tours que nous avons publiés (1). Les François y reçoivent la plus grosse somme, 340 livres, pour avoir taillé les pierres de marbre et achevé de tailler les pierres de Volvic. Il est probable, mais non certain, que les dessins de cette fontaine furent donnés par Michel Colombe, qui assiste avec Pierre de Valence à la réunion tenue à l'Hôtel de ville pour délibérer « sur la manière et faczon du tabernacle de marbre et autres pierres grises et des croix et ymaiges » de la fontaine.

Démolie en 1778, lors de la création de la rue Royale, elle fut, en 1820, rétablie sur la place du Marché, où l'on peut l'admirer aujourd'hui, mais sans son gracieux couronnement.

Nous ignorons la forme qu'affectaient les autres fontaines; celle de la place Foire-le-Roi, d'abord probablement assez simple, devint, en 1561, un véritable petit monument, dans lequel la pierre, le marbre et le bronze, heureusement mariés, devaient produire le meilleur effet. D'après le registre des comptes de la ville, finissant au 31 octobre 1561, elle se composait d'un bassin d'où s'élevaient deux vasques superposées, le tout en pierre dure; « le piedestal revestu de quatre pilastres de marbre avecques la basze et chappiteaulx d'iceulx de bronze, suivant l'ordre doricque, les architraves, frizes et cornises

(1) *Documents, etc.*, p. 201 et suiv.

d'icelluy pedestal, de marbre, les arcades et platzfons situez entre lesdictz pillastres, qui font les quatres faces d'icelluy, revestus de nymphes et nariades de bronze, à bas relief (1). »

Comme Charles Rousseau était alors maître maçon, c'est-à-dire architecte de la ville, on peut croire qu'il ne fut point étranger à l'érection de ce gracieux édicule qui a disparu, et dont les anciens plans de la Foire-le-Roi nous indiquent la situation, à peu près en face de la petite ruelle de la Moquerie, qui débouche au milieu de la place. La triste fontaine qu'on lui a substituée a été établie plus au sud, en un lieu qu'occupaient autrefois des habitations particulières.

Les maisons du XVIe siècle sont nombreuses à Tours, bien que chaque année en voie disparaître quelqu'une; mais il n'est pas toujours facile, surtout pour les plus anciennes, de distinguer si elles appartiennent à cette époque ou à la précédente. En effet, pendant tout le premier tiers de ce siècle, et même un peu au delà, il ne se fit point de notables changements dans l'art de bâtir. L'élément gothique continue à dominer dans la structure générale des édifices; les lignes perpendiculaires l'emportent sur les lignes horizontales; l'anse de panier n'a pas encore été remplacée par le plein cintre; les lucarnes, élancées, les croix de pierre, à doubles ou à simples meneaux, persistent toujours. La décoration seule a changé et offre de toutes parts les moulures et les arabesques de l'art italien du XVe siècle. C'est donc seulement par ces détails qu'à défaut de textes précis, qui manquent presque toujours, on peut dater les édifices de cette époque de transition. Or ces détails, délicats et fragiles, ont souvent disparu, ou souffert de grandes modifications dans les réparations et rema-

(1) *Documents, etc.*, p. 177.

niements postérieurs; on comprend du reste que deux maisons élevées à la même époque, l'une par un jeune architecte, imbu des idées nouvelles, l'autre par un vieux maître maçon, fidèle aux anciennes traditions, doivent, quoique contemporaines, présenter de notables différences.

La maison en pierres et briques, rue Julien-le-Roi, n° 1, nous paraît pouvoir être également donnée à la fin du XVe siècle, ou au commencement du suivant. La cage de l'escalier en pierre est fort belle, et un riche pinacle surmonte la porte, dont l'arc très-surbaissé approche de la forme carrée. En retour, au nord, on a construit postérieurement une large terrasse supportée par deux arcades cintrées et couronnées d'une belle grille en fer forgé portant la date de 1677.

Dans l'angle nord-ouest du jardin du petit séminaire, une autre maison, comme la précédente presque entièrement en briques, avec demi-figures à la retombée des arcs des fenêtres, peut aussi être attribuée à l'une ou à l'autre époque. Elle se trouve dans l'ancien enclos des Ursulines, et peut-être est-ce là qu'il faut voir la maison de la petite Bourdaisière, où ces religieuses furent d'abord établies par l'archevêque Bertrand Deschaux, et où avait été antérieurement fondée une manufacture de tapisseries (1).

Rue de Maillé, n° 4, au fond d'une très-petite cour, et pour ainsi dire caché derrière un vieux mur, percé d'une seule porte, s'élève un bel hôtel, à double pignon, qui jusqu'ici n'avait été signalé, croyons-nous, par aucun archéologue. Il est dans un état de délabrement complet, mais tout en pierre, d'une construction fort soignée, encore très-solide et capable de supporter une restauration. Une

(1) Archives d'Indre-et-Loire. *Inventaire des titres de Saint-Étienne*, f° 34, verso.

tourelle en encorbellement monte au milieu de la façade jusqu'à la séparation des deux pignons, mais l'escalier a été placé un peu à droite, dans une tour carrée, à pans coupés, et percée d'ouvertures qui indiquent la Renaissance. Le corps principal, qui appartient à la fin du XVe siècle, a été remanié plus tard, et la cage d'escalier est bien du XVIe. C'était l'hôtel des Maillé, l'une des plus vieilles et des plus puissantes familles de Touraine. Derrière, mais aujourd'hui entièrement distinct, et avec entrée rue Constantine n° 15, se trouve un logis du XVIe siècle, qui pourrait avoir fait partie de cette belle résidence, dont les proportions devaient être autrefois plus vastes que celles auxquelles elle se trouve actuellement réduite.

Non loin de là, rue du Commerce, n° 35, l'hôtel possédé depuis plus d'un siècle par la famille Goüin est bien certainement de la Renaissance, mais tout à fait du commencement. La façade, de dimension assez restreinte, offre en saillie trois petits avant-corps, ou mieux trois loges à l'italienne, ornées de colonnettes, de pilastres, d'élégantes arabesques, et surmontées de hautes lucarnes à crochets et à pignons triangulaires, qui rappellent le XVe siècle, et ne peuvent appartenir qu'aux premières années du suivant. Les piliers épannelés du rez-de-chaussée ont une grande analogie avec ceux du château de Blois dans la partie de Louis XII, et les écussons de l'avant-corps du milieu, par leur forme et leur disposition, indiquent la même époque.

Du côté du nord, sur le jardin, une tour hexagone, contenant l'escalier, offre une porte accostée de gracieux pilastres et décorée d'arabesques d'un goût exquis. Le bâtiment se prolonge vers la Loire, par une galerie de trois arcades aujourd'hui bouchées et qu'on devrait bien rouvrir.

La construction de cette charmante résidence a été faus-

sement attribuée à Jehan Xaincoings, surintendant des finances sous Charles VII, disgracié en 1449. Si Xaincoings a bâti vers 1440 un hôtel dans ce même lieu, ce qui ne nous



paraît nullement prouvé, cet hôtel a été entièrement remanié. Il peut en subsister quelques portions dans le gros œuvre, mais nous ne connaissons pas l'auteur de cette

construite dans le vaisseau d'une église ou chapelle du XIIIe siècle, une fort jolie façade de la Renaissance. Elle a été récemment très-restaurée, trop peut-être, par son propriétaire, M. Poulet, qui l'a plus que doublée en largeur, du côté du nord, par des additions, se raccordant du reste assez bien avec l'ancienne construction; mais nous regrettons la façade primitive, qui, avec ses proportions étroites et élancées, montrait l'admirable parti que nos vieux architectes savaient tirer du terrain le plus restreint et en apparence le plus défavorable au développement de leur art. Même rue, n° 29, au fond d'une allée, apparaît une porte dont les sculptures ont été récemment refaites, mais que précède un petit porche à peu près intact, où se trahit la Renaissance. Du côté du jardin, au nord, la façade est bien conservée; aux retombées des moulures supérieures des fenêtres sont placés de petits personnages fort habilement traités.

Rue du Commerce, n° 16, au bout d'un long couloir qui passe successivement sous trois maisons, s'élève un beau pignon aspecté au midi, accompagné à l'est, en retour, d'une élégante galerie de sept arcades, surmontée d'un étage que domine une lucarne médiane ornée d'un buste. Aujourd'hui indignement défigurée par des additions modernes, cette jolie galerie serait susceptible d'une restauration, dont elle est digne par ses proportions exquises. Elle nous semble un peu postérieure à la maison, qui appartient au premier tiers du siècle et servit de résidence aux directeurs de la monnaie de Tours.

Rue des Trois-Écritoires, n° 3, l'hôtel des Cottereaux, famille qui a donné des maires à la ville de Tours, a été souvent remanié, et il n'en subsiste guère d'intact qu'un couloir d'entrée dont le plafond est divisé en compartiments, dans lesquels sont sculptés des trèfles, des étoiles et

des lézards qui étaient dans les armes des Cottereaux. Ce couloir débouche dans une petite cour, par une belle porte surmontée d'un fronton triangulaire décoré d'une tête en demi-relief. Sur l'un des piliers d'une arcade, qui semble avoir été déplacée, se lit la date de 1534.

L'hôtel de la Bourdaisière fut bâti par Philibert Babou, sur un terrain situé au sud de la place Foire-le-Roi, et que lui donnait François Ier, en 1524. La construction était achevée avant 1542, puisque nous voyons à cette époque le roi y descendre dans un de ses voyages à Tours (1). Depuis lors cette belle demeure fut souvent honorée de la présence des souverains. En 1630 la ville l'achetait pour y loger les gouverneurs, auparavant installés dans l'habitation de l'abbé commandataire de Saint-Julien, et depuis lors elle reçut le nom d'Hôtel du gouvernement. Vendue en 1820, elle a fait place à des maisons particulières. Elle couvrait une vaste étendue de terrain, et nous pensons pouvoir considérer, comme l'une de ses dépendances, un corps de logis, composé d'un rez-de-chaussée à arcades et d'un premier étage, qu'on voit au fond d'une cour à gauche, au n° 27 de la rue du Cygne; le style est bon et des environs de 1540.

De la seconde période de notre Renaissance, de celle qui commence vers le milieu du règne de François Ier, sont deux rangées d'arcades superposées, régnant derrière la maison n° 24 de la rue de la Monnaie, et donnant sur celle du Petit-Soleil. Elles ont dû servir de galerie de communication et annoncent l'époque d'Henri II.

Dans la cour de la maison située rue du Poirier, n° 9, une façade assez délabrée, et décorée de trois têtes repré-

(1) Monsnyer, p. 347.

sentant une femme, un homme et la tête de Méduse, nous semble du temps d'Henri III.

Le même règne a probablement vu bâtir le joli hôtel situé rue des Cerisiers, n° 7. Un porche donne accès dans une très-petite cour, à gauche de laquelle s'élève la principale façade, percée de larges fenêtres et couronnée de hautes lucarnes; au fond, un petit bâtiment, formant retour d'équerre, est terminé au nord-ouest par une élégante tourelle bâtie sur trompe et d'un bel effet. Une restauration serait assez facile.

La maison Sellier, rue P.-L. Courier, n° 15, avec sa haute façade orientale, aux fortes et élégantes moulures, ses deux cours dont la plus grande est bordée au midi par de belles arcades décorées de mascarons habilement sculptés, son escalier intérieur à travées parallèles, est un remarquable hôtel de la seconde moitié du XVIe siècle. La porte située au couchant, et le bâtiment dans lequelle elle est percée, indiquent l'époque de Louis XIII; mais malgré cette légère disparate, l'ensemble ne manque pas d'harmonie, et sans la malheureuse restauration qu'a subie, il y a une quarantaine d'années, le principal corps de bâtiment, cette habitation serait assurément une des plus belles et des mieux conservées de l'ancien Tours.

Tout auprès, au n° 17, une maison également du XVIe siècle, mais de la première moitié, offre, sur le linteau de la porte d'entrée, de délicieuses arabesques accompagnant un lion d'armoirie. A l'intérieur, au premier étage, se voit une belle cheminée du temps de Louis XIII.

Rue Ragueneau, n° 7, on trouve quelques restes de l'hôtel la Vallière, où naquit, en août 1644, Louise de la Baume Le Blanc de la Vallière, célèbre par ses amours avec Louis XIV et par sa pénitence. Il était de la seconde

période du XVIe siècle et fort considérable. C'est là que descendit Henri IV lors de l'entrée qu'il fit à Tours, comme roi de France, après la mort d'Henri III, le 21 novembre 1589. Il n'en subsiste plus guère qu'une belle porte avec cette inscription :

NON PARTA LABORE.

L'hôtel de l'Arbalète, dans la rue de ce nom, a été remanié dans ce siècle, ainsi que l'indiquaient plusieurs grands médaillons d'empereurs romains, en terre cuite, incrustés dans la muraille, et dont il ne subsiste plus qu'un seul. La porte d'entrée de la cour est du temps de Louis XIII. De l'autre côté de la rue, une maison ornée, à la partie supérieure, d'une frise assez grossièrement sculptée, contient, au rez-de-chaussée, un petit oratoire voûté en pierre, à nervures prismatiques qui s'entrecroisent fort gracieusement (1).

De la fin de ce siècle, ou du commencement du suivant, est une belle maison, pierres et briques, rue P.-L. Courier, n° 3, composée de deux corps disposés en équerre, dans l'angle de laquelle s'élève, dominant les combles, une sorte de loge carrée, dernier souvenir des hautes tours de l'âge précédent.

(1) Un autre oratoire, mais de la seconde moitié du siècle précédent, sert aujourd'hui de cuisine à la maison n° 15 de la rue du Change. Il est fort élégant et décoré à la voûte de gracieuses nervures prismatiques à l'intersection desquelles se voient les armes des Berthelot : *d'azur à une fasce bandée d'or et de gueules de sept pièces, surmontées d'une aigle naissante et éployée d'or*. Il dépendait sans doute de l'hôtel que possédait dans la même rue cette famille riche et passionnée pour les arts.

Nous pourrions encore citer plusieurs édifices privés construits à cette époque, remarquablement féconde, mais nous avons dû nous borner à ceux qui nous ont paru les plus dignes d'attention, soit par leur importance, soit par la beauté de l'exécution, soit par leur état de conservation. On construisit encore beaucoup de maisons en bois dont un grand nombre subsistent, mais elles ne présentent plus ces belles et curieuses décorations que nous avons signalées au siècle précédent. Le règne de la pierre à décidément remplacé celui du bois.

Quant à énumérer tous les débris du XVIe siècle qu'on rencontre dans nos vieux quartiers, surtout dans ceux qui sont situés entre Saint-Saturnin, Saint-Martin, la Riche et la Loire, nous devons y renoncer, une telle énumération demanderait à être accompagnée et comme soutenue de très-nombreuses planches. Il y aurait là pour un jeune architecte dessinateur une mine féconde. On y rencontre, à chaque pas, de précieux restes du XVIe siècle échappés aux reconstructions postérieures. Ici c'est une fenêtre, là une lucarne, plus loin un pilastre, un chapiteau, une corniche ou une simple moulure, tout cela sculpté et profilé avec un goût exquis et un art merveilleux.

A l'intérieur des maisons, la pièce principale était généralement ornée d'une vaste cheminée en pierre délicatement sculptée, souvent même peinte et dorée. Presque toutes ces cheminées ont disparu dans les remaniements successifs; on peut cependant en voir un exemple dans la salle à manger de l'hôtel de la Boule-d'Or, rue Royale : le large trumeau orné de fleurs, de fruits, de lampadaires, de mascarons et d'élégantes arabesques, est supporté par des pilastres sculptés que couronnent de beaux chapiteaux ioniques; le tout est rehaussé de peintures et de dorures.

Rue du Poirier, à l'angle de la rue Bretonneau, se voient quelques restes d'une belle cheminée avec médaillon, qui appartenait à une vieille maison détruite ainsi que plusieurs autres, lorsqu'on a récemment percé dans ce quartier, à peu près sur l'emplacement de la rue de la Boule-Peinte, la voie nouvelle à laquelle on a donné le nom du célèbre médecin tourangeau. Ces splendides cheminées ne décoraient pas seulement les grands hôtels seigneuriaux et les vastes habitations. Une jolie maison, qu'on vient de démolir pour ouvrir une rue en face le nouveau théâtre, quoique de dimensions assez restreintes, contenait, cachée derrière une cloison moderne, une cheminée vraiment monumentale; heureusement sauvée de la destruction, elle a passé dans des mains qui sauront en tirer parti (1).

Les meubles réunis dans ces belles demeures sont eux-mêmes de véritables œuvres d'art. Le long des murailles pendent des tapisseries qui, par la correction et l'élégance du dessin, la vivacité du coloris et l'entente de la perspective, rivalisent avec la peinture. Elles sortent des ateliers de Jean Duval et de ses fils, Étienne, Marc et Victor, par lesquels ce genre de fabrication fut promptement porté à un haut degré de perfection. Après eux on peut citer René Gauthier, Alexandre et Nicolas Motheron et François Dubois, ce dernier venu des Flandres, cette terre classique de la tapisserie en Occident.

L'art de la broderie, si florissant à l'époque antérieure, se soutient encore et produit, lui aussi, de magnifiques tentures. Les registres de l'état civil de Tours nous donnent les noms de plusieurs brodeurs qui viennent se joindre à

(1) M. Petit de Vauzelle, qui compte la rétablir dans une salle de son château de la Croix-Montoire, près Tours.

ceux déjà mentionnés dans nos *Documents sur les arts en Touraine*. Même en 1632, nous trouvons encore un brodeur du roi, nommé Abraham Godard (1).

La peinture à fresque, moins dispendieuse que les tapisseries et les broderies, concourt elle aussi à la décoration des murailles. On en voyait naguère un rare spécimen dans un vieux logis de la fin du xve siècle, situé tout près de la basilique de Saint-Martin, rue Julien Leroy, et aujourd'hui détruit. Cette maison avait probablement appartenu à un membre de la famille Briçonnet, qui a fourni vers cette époque des dignitaires à la collégiale, et dont les armoiries étaient répétées dans trois écussons suspendus à une corde, attachée à deux arbres, sur laquelle se balançait un singe (2).

Les principaux appartements sont garnis de meubles dans lesquels se déploie tout l'art de nos sculpteurs en bois, encore assez renommés et assez appréciés pour qu'on vienne, vers le milieu du siècle, leur commander des boiseries pour le château de Fontainebleau, où la magnificence royale se complaît à entasser tous les genres de beautés artistiques.

Sur les splendides dressoirs, parmi les délicieuses faïences étrangères, qu'une mode nouvelle a mis en honneur, étincellent les belles productions de notre orfévrerie tourangelle, qui n'a point dégénéré de ce qu'elle était au siècle précédent. C'est en effet par un orfévre de Tours, Mathurin de Cosse, que le roi-chevalier faisait exécuter les ravissants bijoux destinés à la belle comtesse de Châteaubriand, et un autre artiste de la même ville, Henri Leboug, recevait les commandes de sa sœur Marguerite d'Angoulême.

(1) Archives de la ville de Tours. Registre des protestants.

(2) *Bulletin monumental*, an. 1877, n° 7, p. 68.

Un extrait des comptes municipaux de Tours, jadis publié par nous, et portant la date de 1555, permet d'apprécier quelle était alors l'abondance de l'argenterie dans cette ville chez les particuliers, de même qu'une quittance délivrée à l'orfévre Pierre Delacour, à la fin du siècle, montre en quelle estime l'orfévrerie de Tours était tenue, à cette époque, dans les provinces de l'ouest (1).

A côté des portraits, executés avec tant de finesse par nos peintres, brillent de délicieux émaux, notamment ceux de Pierre Courtoys, originaire de Limoges et fils de ce Pierre Courtoys qui avait décoré de si magnifiques pièces d'émaillerie la façade du château de Madrid, près Boulogne. Ce descendant du grand émailleur limousin s'établit à Tours, et s'y maria avec Marie Durand, fille d'un marchand de cette ville, dont il eut au moins un enfant, nommé Alexandre et baptisé le 24 mai 1592 (2). Il devint, sans quitter Tours, peintre émailleur de Madame la princesse de Navarre, duchesse de Bar, sœur unique de Henri IV, et il est assez probable que ses œuvres sont souvent confondues avec celles de son père, dont il portait le prénom.

Vers la fin du siècle, la mode des *cabinets*, sorte d'armoire garnie à l'intérieur d'un grand nombre de tiroirs et de compartiments, ouvre un nouveau champ au talent de nos artistes. Ce sont de véritables petits monuments dans lesquels se retrouvent toutes les élégances de l'architecture du temps. Les bois précieux, l'ivoire, la nacre, les métaux de toute sorte, les pierres dures, y sont mis en œuvre par le sculpteur, le peintre, l'émailleur et l'artiste

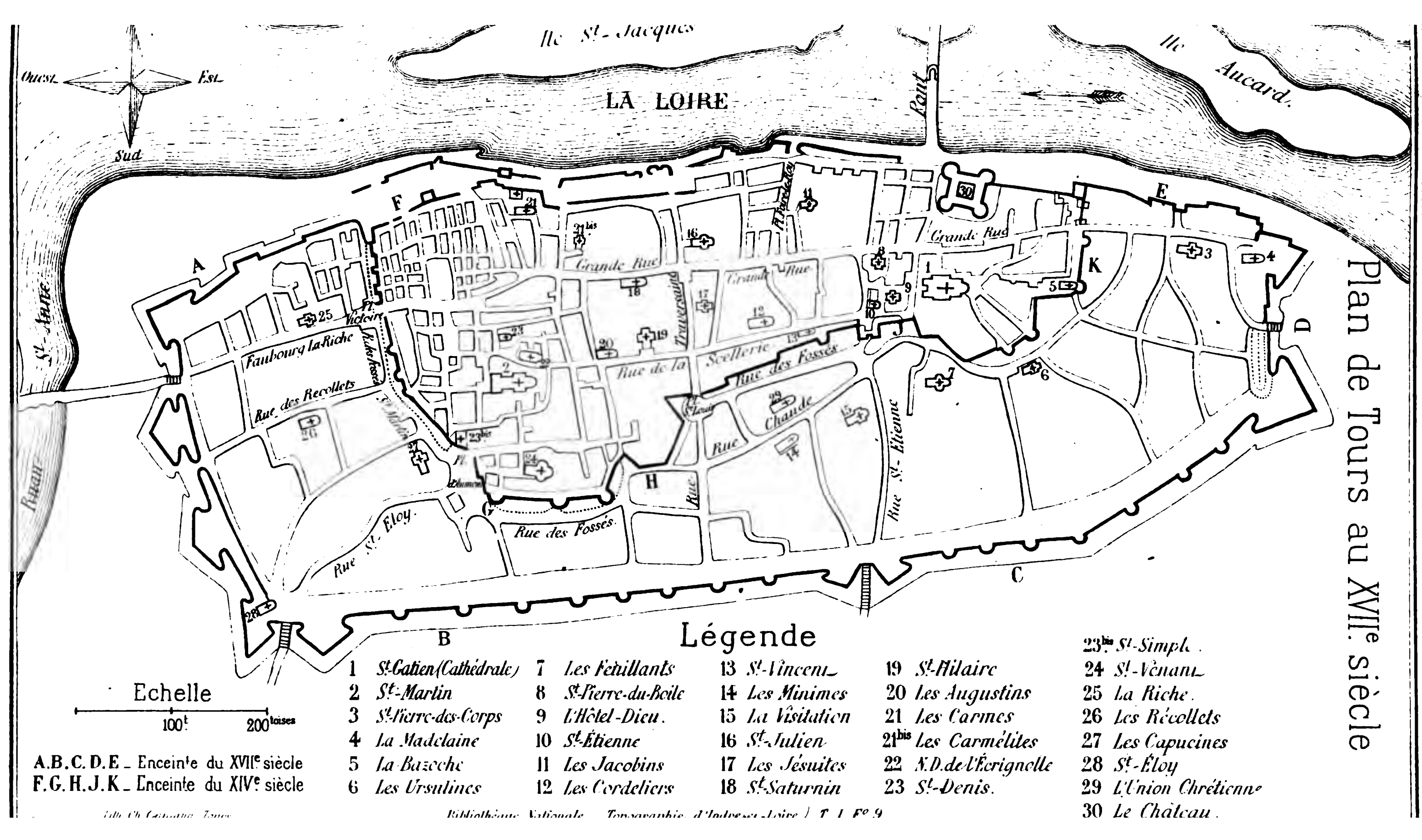
(1) *Documents*, etc., page XXVII de l'Introduction, et p. 321.
(2) Archives de la ville de Tours. Registre de Saint-Saturnin.

en marqueterie, qui tous concourent à embellir le meuble sorti des mains de l'ébéniste.

Un goût si fin et si délicat, un développement si général de toutes les branches de l'art s'explique par le long séjour de la cour dans nos contrées, à une époque où tous nos princes aimèrent les arts et en répandirent le goût. Chez certaines grandes familles bourgeoises nouvellement arrivées à la fortune, les Beaune-Semblançay, les Briçonnet, les Bohier, les Berthelot, ce goût prit le caractère de la passion ne reculant devant aucune dépense, et en fit de véritables Mécènes. L'art, dont ils furent les généreux protecteurs, a largement payé sa dette, en immortalisant leurs noms qui, sauf le premier, seraient aujourd'hui à peu près inconnus sans les délicieux monuments auxquels ils se trouvent justement attachés. Comme nous l'avons indiqué plus haut, ce développement artistique fut brusquement arrêté par les luttes religieuses qui, dans nos contrées, revêtirent un caractère de violence et de dévastation si marqué; il ne pouvait manquer de l'être tôt ou tard par le mouvement général qui devait aller s'accentuant de plus en plus, et concentrer toute vie intellectuelle et artistique dans la capitale. Tours cesse d'être un centre et ne joue plus que le rôle d'un simple chef-lieu de province.

Avant de laisser la vieille cité que nous venons d'étudier en détail, arrêtons-nous un moment, pour jeter un coup d'œil sur l'ensemble.

Bien que les nouvelles fortifications fussent encore loin d'être achevées du côté de la campagne, leur tracé, définitivement arrêté, embrassait un espace d'environ cinquante hectares, beaucoup plus étroit du nord au sud que de l'est à l'ouest, et ayant la forme d'un arc de cercle dont la Loire était la corde. Toutes les grandes artères, sauf


Plan de Tours au XVIIe. siècle
Ile St. Jacques
Ile Aucard.
LA LOIRE
Pont
Ouest
Est
Sud
Grande Rue
Traversaine
Rue de la Scellerie
Rue des Fossés
Rue Chaude
Rue St. Étienne
Faubourg la Riche
Rue des Recollets
Rue St. Eloy
Rue des Fossés.
A
B
C
D
E
F
H
K
Légende
1 St. Gatien (Cathédrale)
2 St. Martin
3 St. Pierre-des-Corps
4 La Madelaine
5 La Bazoche
6 Les Ursulines
7 Les Feuillants
8 St. Pierre-du-Boile
9 L'Hôtel-Dieu.
10 St. Étienne
11 Les Jacobins
12 Les Cordeliers
13 St. Vincent
14 Les Minimes
15 La Visitation
16 St. Julien
17 Les Jésuites
18 St. Saturnin
19 St. Hilaire
20 Les Augustins
21 Les Carmes
21bis Les Carmélites
22 N.D. de l'Écrignolle
23 St. Denis.
23bis. St. Simple.
24 St. Vénant
25 La Riche.
26 Les Récollets
27 Les Capucines
28 St. Éloy
29 L'Union Chrétienne
30 Le Château.
Echelle
100t.
200toises
A.B.C.D.E. _ Enceinte du XVIIe. siècle
F.G.H.J.K. _ Enceinte du XIVe. siècle

la rue Traversaine, devenue plus tard la rue Royale, étaient parallèles au fleuve, et cette dispositon, trop négligée depuis, les mettait à l'abri du vent du nord. Le terrain, généralement plat, ne se prêtait point à ces constructions étagées qui viennent animer et mouvementer la silhouette de certaines cités ; cependant, vu de l'autre côté de la Loire, Tours ne laissait pas que de présenter un aspect des plus pittoresques.

Une longue muraille crénelée et renforcée de tours bordait le fleuve depuis Saint-Pierre-des-Corps jusqu'un peu au delà de la rue actuelle des Acacias. Les murs d'Avignon, du côté du Rhône, peuvent donner une idée de ce qu'était cette partie de l'enceinte, en tenant compte toutefois de la disproportion qui a toujours existé entre les trésors de la papauté et les ressources plus modestes de la municipalité de Tours. Derrière cette ligne se détachaient, sur l'azur du ciel, en allant de l'est à l'ouest, la masse du vieux château, les tours jumelles de la cathédrale, alors brillantes de jeunesse, les combles de Saint-Julien, la belle tour de Saint-Saturnin, les puissants clochers de Saint-Martin, et le haut pilier de la Riche, dernier débris de l'église en grande partie détruite par les protestants. Entre ces points culminants, près de quarante autres clochers d'églises ou de chapelles contribuaient à donner à Tours l'aspect d'une cité orientale, et les coteaux boisés du Cher formaient à l'horizon le fond du tableau.

Telle nous apparaît la ville dans les vues de la fin du XVIe siècle et du commencement du suivant qui nous ont été conservées. Faute de pouvoir en placer au moins une réduction sous les yeux de nos lecteurs, nous leur donnons un plan rencontré par nous au département des estampes de la bibliothèque nationale. Il est de la fin du

XVIIe siècle et fort précieux en ce que, outre le rempart qui venait d'être achevé, il indique le tracé de l'enceinte du XIVe siècle encore presque intacte à cette époque. En le rapprochant de celui qui se trouve à la fin du deuxième chapitre, il sera facile de se rendre compte des accroissements successifs de la ville de Tours.

On peut dire que la période archéologique finit avec le XVIe siècle, et qu'après lui s'ouvre l'époque moderne, qui est en dehors du cadre indiqué par le titre que nous avons choisi. Nous clorons donc ici cette étude, déjà trop longue peut-être, sur le glorieux passé artistique et monumental de la ville de Tours, nous bornant à mentionner les principaux travaux qu'ont vu exécuter les deux siècles suivants.

Un art plus défectueux préside aux constructions, mais on ne bâtit pas moins, surtout à Tours, où la renaissance religieuse, qui marque le commencement du XVIIe siècle, se fit sentir autant qu'en nulle autre ville de France.

Dès 1606 s'élèvent, avec une rapidité qui tient du prodige, et grâce au concours enthousiaste de toutes les classes de citoyens, le couvent et l'église des Capucins, situés en face la ville, sur le coteau nord de la Loire.

En 1608, les Carmélites occupent, près du fleuve, l'emplacement de l'ancien hôtel de l'Ange-Gardien, où avait été la chambre des comptes des ducs de Touraine. L'église subsiste encore, elle est sans caractère, et a été convertie en dépôt de fers.

En 1619, la reine mère, Marie de Médicis, pose la première pierre de l'église des Récollets, devenue une caserne, et, en 1627, celle de l'église des Minimes, qui sert de chapelle au lycée. Cette dernière était ornée, vers 1679, d'un magnifique baldaquin, et de riches boi-

series dus au ciseau des frères minimes Antoine Audric, provençal, et Cot Taboué, limousin (1).

L'année 1620 vit s'établir les Ursulines, dont les bâtiments sont aujourd'hui occupés par le petit séminaire; et les Feuillants, auxquels on donna d'abord la petite chapelle de Saint-Jean-Descous, mais qui construisirent bientôt, près la place Saint-Étienne, une église et un couvent, dont la première pierre fut bénite par le cardinal de Richelieu et posée par Louis XIII.

Les Oratoriens avaient été placés, dès 1618, dans l'ancien prieuré de Saint-Michel de la Guerche; de 1633 à 1635, les Capucines s'établirent près de la place Saint-Clément, les Visitandines sur l'emplacement actuel de la préfecture, qui a conservé une portion de leur cloître, et les Calvairiennes, sur le coteau de Saint-Symphorien. Les Filles de l'Annonciade, ou sœurs bleues, dont l'église était dans la partie nord-est de la rue Saint-Étienne, et a été détruite, paraissent en 1643, et celles de l'Union chrétienne, en 1653. L'église de ces dernières sert aujourd'hui au culte protestant.

Enfin les Jésuites, introduits à Tours depuis 1632, bâtissent, en 1675, leur église qui subsiste encore et dont nous avons publié le marché (2).

Dans l'ordre civil nous signalerons les travaux exécutés par l'archevêque Bertrand d'Eschaux, qui transforma, en 1628, le vieux manoir archiépiscopal; les bâtiments, allant du palais à la vieille tour à l'ouest, sont dus à Monseigneur de Saint-Georges, et des années 1689 à 1691. Cette résidence fut considérablement embellie, au siècle suivant, par les archevêques de Fleury (1753), et de Conzié

(1) *Documents*, etc., p. 233.
(2) *Documents*, etc., p. 174.

(1775), qui en ont fait la plus belle et la plus agréable habitation de la ville.

En 1686, la rue Traversaine, depuis rue Royale, qui s'arrêtait à la hauteur de la rue Colbert actuelle, est prolongée jusqu'à la Loire ; on élève dès 1692, à son extrémité, en l'honneur de Louis XIV, un arc de triomphe, démoli en 1775, et dont une portion a été employée au portail actuel de l'archevêché. Les sculptures étaient de Jean Roussel.

Ce même siècle vit rebâtir l'arsenal près Saint-Julien, l'écorcherie près la porte des Tanneurs (1610), deux nouvelles poissonneries succédant à l'ancienne, qui fut démolie, et dont l'emplacement forme aujourd'hui la place des Carmes; l'une était vers la porte de l'Ecouërie, l'autre près la place Foire-le-Roi.

L'art véritable était absent de ces bâtiments, et si l'on voulait en trouver quelques traces, il faudrait les chercher dans les maisons élevées principalement au temps de Louis XIII, auquel appartient un joli petit hôtel, au fond d'une cour, avec belle porte d'entrée, rue des Cerisiers n° 19. A l'angle de cette même rue et de celle des Anges, une vaste maison ornée de larges lucarnes, est un peu postérieure et de la première moitié du règne de Louis XIV. La façade tout unie est partagée, à chaque étage, par des bandeaux plats, et une niche cintrée surmonte la porte. La maison n° 25 de la rue du Grand-Marché avait été remaniée au commencement du XVIIe siècle. Une belle cheminée en bois sculpté, dont le trumeau représente la fuite de Loth, décorait une pièce du premier étage; elle vient d'être transférée par son propriétaire dans une maison nouvellement bâtie, n° 58 du boulevard Béranger.

Les constructions de cette époque sont encore assez nom-

breuses, notamment aux environs de Saint-Pierre-le-Puellier et des Carmes, et prouvent qu'une bourgeoisie riche et intelligente habitait alors ces quartiers aujourd'hui délaissés.

Le commerce et l'industrie, surtout celle de la soie, continuent en effet à fleurir à Tours pendant la première moitié de ce siècle; mais dans la seconde, la révocation de l'édit de Nantes, dont on a du reste singulièrement exagéré les conséquences, du moins en ce qui concerne notre ville, vient précipiter une décadence commencée depuis plusieurs années, et qui sera rendue complète par les calamités de la fin du règne de Louis XIV.

Le XVIIIe siècle n'était guère porté aux constructions religieuses, aussi n'en a-t-il point laissé dans nos murs. Outre les maisons de la rue Royale, dont le plan général fait honneur à M. de Limay, et l'hôtel de ville, où ce même ingénieur fut moins heureux, cette époque vit bâtir le palais du Commerce, dû à un neveu de Mansard, et quelques hôtels particuliers, parmi lesquels le plus remarquable, qui appartient au milieu du siècle, se trouve rue de l'Archevêché, n° 13. Les grands pilastres de la façade occidentale, surmontés de chapiteaux corinthiens, jurent un peu avec les dimensions restreintes de l'édifice, mais les sculptures et les fenêtres sont d'un bon style, et sur la cour, entourée des bâtiments de service, fort bien disposés, la façade est d'un goût pur et l'effet général très-satisfaisant.

Les travaux entrepris dans ce siècle, sous l'impulsion des habiles intendants que posséda la Touraine, notamment de MM. Lescalopier et Ducluzel, secondés par le duc de Choiseul, alors gouverneur de la province, eurent surtout pour objet l'embellissement de la ville et de ses abords, et l'on peut dire qu'ils ont pleinement réussi. Le beau pont

établi sur la Loire (1765-1778), un peu au-dessous de l'ancien, la rue Royale, la Tranchée, l'avenue de Grandmont forment avec le Mail un ensemble de lignes grandioses dignes d'une capitale, et ont fait de Tours une ville exceptionnelle.

NOTE SUR LA MAISON IMPROPREMENT DITE DE TRISTAN

RUE BRIÇONNET, N° 25.

Depuis l'impression de notre volume, diverses indications nous ont amené à penser que la construction de ce beau logis doit être attribuée à Pierre du Puy, qui en était propriétaire en 1495, époque où il venait d'être achevé. En ces temps-là, un immeuble de cette importance ne changeait pas de mains aussi fréquemment que de nos jours, et la famille du Puy, dont le nom est resté attaché à une rue voisine, était au xve siècle l'une des plus considérables de la ville de Tours. Ses armes, il est vrai, avaient pour pièce principale une bande, et par conséquent différaient de celles placées sur le croisillon d'une fenêtre du rez-de-chaussée, dans lesquelles on a vu, ou cru voir, une fasce. Mais cet écusson est depuis longtemps si fruste, qu'on a bien pu confondre une fasce avec une bande. Une particularité singulière vient encore corroborer cette attribution. L'inscription placée au sommet de deux des fenêtres de la cour est ainsi conçue : *Priez Dieu pur*. Dans ces trois mots, objet de tant de commentaires, notre excellent confrère et ami, M. de Montaiglon, qui est aussi ingénieux que profondément instruit, a trouvé l'anagramme exacte du nom de Pierre du Puy, qui s'écrivait aussi du Puiz. Ces jeux de mots étaient trop dans les habitudes du xve siècle pour qu'on ne doive pas tenir grand compte de cette interprétation qui avait échappé à tous les archéologues.

De l'ensemble de ces faits il nous paraît résulter que, jusqu'à la découverte toujours possible d'un texte décisif, il est permis de faire à Pierre du Puy l'honneur de cette belle et curieuse construction.

TABLE

---

ur faciliter la tâche du visiteur archéologue, nous place- ici, en forme de table, la liste chronologique des anciens iments de Tours conservés au moins en partie, avec l'indi- n des pages où ils sont décrits, et nous la ferons suivre de mération des édifices disparus.

ce visiteur veut bien remarquer que la rue Royale actuelle, remplacé la rue Traversaine et ses prolongements, coupe ien Tours du nord au sud, à peu près en deux parties s, qu'à l'est se trouvent les fortifications Gallo-Romaines, hédrale, l'archevêché, Saint-Julien, Saint-Pierre-des-Corps, acobins, les Minimes, etc., et à l'ouest Saint-Martin, -Clément, les Carmes, Notre-Dame-la-Riche, il pourra ment se diriger dans ses courses à l'aide de notre petit du XVIIe siècle.

MONUMENTS CONSERVÉS.

Époque Gallo-Romaine.

Le musée de la Société archéologique possède, de cette époque, la portion de frise ou d'architravre longtemps regardée comme le tombeau de Turnus, un bas-relief représentant Diane ou une nymphe, quelques cippes et fragments de colonnes et un moulage de la belle inscription conservée dans les caves de l'archevêché. Cette inscription d'après M. Mowat, épigra-

Époques mérovingienne et carlovingienne.

Onzième siècle.

Douzième siècle.

Treizième siècle.

Quatorzième siècle.

Quinzième siècle.

Seizième siècle.

Dix-Septième siècle.

Dix-huitième siècle.

MONUMENTS DÉTRUITS

Églises et chapelles.

Édifices civils et militaires.

ERRATA ET RECTIFICATIONS

Page 35, ligne 20, au lieu de : *sa défaite de Pontlevoy,* lisez : *le siége de Langeais.*

Même page, ligne 22, au lieu de : *Eudes II,* lisez : *Thibault II.*

Page 37, ligne 25. au lieu de : (2), lisez : (3).

Page 40, ligne 6, au lieu de : (2), lisez : (1); ligne 17, au lieu de : (3), lisez : (2).

Page 72, dernière ligne, après le mot *attention*, placez deux points.

Page 83, 4e note, ligne 3, au lieu de : *civitate,* lisez : *civitatis.*

Même ligne, au lieu de : *ces*, lisez : *ses.*

Page 88, ligne 11, après en face, mettez une virgule.

Page 100, à la note, au lieu de : (2), lisez : (1).

Page 104, ligne 22, au lieu de : *miltre,* lisez : *mitre.*

Page 126, ligne 4, au lieu de : *pates*, lisez : *dates.*

Page 181, ligne 18; après ces mots : *il* (Colombe) *meurt peu de temps après*, mettez un point et supprimez le reste de la phrase. Michel Colombe, ainsi que nous le disons plus loin, p. 193, ne se maria pas et ne laissa pas d'héritiers de son nom.

Même page, à la note, supprimez : *qui probablement n'était pas encore marié.*

Page 183, ligne 6, supprimez l'adjectif *propre* ajouté à neveu.

Page 186, ligne 10 : le registre des délibérations de la ville pour 1470, nous apprend qu'en cette année Louis XI ordonna que tous les harnois de guerre fabriqués à Tours fussent visités par le maire et marqués aux armes de la ville, qui étaient alors *un château de trois ou de cinq tours.* Cette indication permettrait peut-être de reconnaître dans les collections publiques ou privées les œuvres des armuriers tourangeaux du xve siècle.

Page 214, ligne 1, au lieu de : *premier,* lisez : *première.*

Page 229, ligne 30, à la note, au lieu : *ospésdait,* lisez : *possédait.*

IMPRIMERIE PAUL BOUSEREZ, RUE DE LUCÉ, 5, A TOURS.



